QA 295.04

PD
1165
.C47
1923
SMR

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/choixdeposiesc00jani

A mon bien cher élève, Gustave Lubert
30 août 1840 Ms Compositeur.

BIBLIOTHÈQUE
CHOISIE

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,

SOUS LA DIRECTION DE M. LAURENTIE.

V^e^ SECTION.

CHOIX DE POÉSIES.

Tous les ouvrages publiés par la Bibliothèque choisie sont la propriété des éditeurs ; chaque volume est empreint de son cachet : le contrefacteur sera poursuivi suivant la rigueur des lois.

CHOIX

DE POÉSIES

CONTEMPORAINES,

André Chénier, de la Martine, Casimir Delavigne, Charles Nodier, madame Tastu, mademoiselle Delphine Gay, madame Desbordes Valmore, Jules Lefèvre, Alfred de Vigny ;

PRÉCÉDÉES

D'UNE HISTOIRE DE LA POÉSIE MODERNE,

PAR M. J. JANIN.

Imprimerie de Béthune.

PARIS.

BUREAU DE LA BIBLIOTHÈQUE CHOISIE,

RUE FÉROU, N° 28 ;

MÉQUIGNON-HAVARD, RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 19

ERICON, RUE DU VIEUX-COLOMBIER, N° 19.

—

1829.

l'*Almanach des Muses!* Par Apollon! ce n'est pas ainsi que nous procéderons.

En effet il ne s'agit pas seulement de donner des vers, et de dire à ses lecteurs : Lisez! les livrant à eux-mêmes pour le reste; il faut, avant tout, leur bien expliquer pourquoi la poésie change à des périodes diverses, et comment elle change, passant de l'ode au poëme épique, du poëme épique à l'histoire comme la faisait Hérodote; puis, moins naïve et plus populaire, reproduisant des héros sur le théâtre, y faisant monter le peuple à son tour sur un brodequin moins élevé; tour à tour idylle, élégie, ode d'élégant badinage et de flatterie délicate, au premier roi qui se trouve assez riche pour abreuver Anacréon de Falerne, pour donner une ville au poète Horace sur le penchant d'un coteau près d'une onde pure, à Tibur si chanté, si aimé, si plein de souvenirs.

Voilà pour l'histoire de la poésie en général. Plus tard, vous retrouvez des influences

sociales à la place des influences naturelles, l'imitation savante et calculée à la place de l'inspiration, le joli à la place du beau; Dorat frisé et musqué, contrebalançant le vieil Homère ; la poésie postiche d'Ossian, ronflant en faux-bourdon aux mêmes échos qui avoient répété les beaux vers de Milton : tout ceci est encore une histoire et point de poésie. Belle histoire de la poésie! elle n'a été faite par personne; on a procédé avec des noms et des citations, et quand on a eu prononcé les noms de Dante et de Shakespeare, on a cru qu'on avait tout dit. Il faudrait un grand vol pour partir de la Bible au matin de sa vie, pour s'arrêter à midi sur la route de Milton, visiter l'enfer du Dante, et le soir se reposer aux doux murmures de la muse de La Martine, ou se perdre sur les traces animées de Walter Scott et de Byron.

J'ai dit Byron et Walter Scott ; car, après La Martine, notre poète à nous, si chaste, si pur, si inspiré, si plein de foi, si heureux de cette foi chrétienne, il faut compter nos voi-

sins pour quelque chose. Despréaux pèse sur Pope, Voltaire domine Addisson, et plus tard Shakespeare règne en despote sur le théâtre français : vainqueurs, vaincus, esclave ou maître, le sceptre passe d'une nation à l'autre; et quand on arrive à se demander où est la poésie, vous avez sept royaumes, deux mondes qui se disputent à qui lui a donné le jour. En pareil débat le mieux est d'être fier de ses poètes et de jouir des poètes étrangers.

Il arrive d'ailleurs qu'un grand peuple se trouve sans poésie : c'est un accident qui a affligé la France plus d'une fois depuis Malherbe jusqu'à la Ligue; depuis le cardinal de Richelieu, le grand Corneille et toute la grande poésie du dix-septième siècle jusqu'à nos jours. La révolution tua la poésie; elle ne lui donna qu'une ode de mort : le poète ne chante pas à l'odeur du sang. André Chénier fut poète sur l'échafaud. Donnez la liberté à sa muse, elle sera muette d'effroi. L'empire tua la poésie, la poésie se refuse aux hommages payés, aux

grands hommes de hasard, aux puissances incertaines ; Gengiskan ne sera jamais le sujet d'un poëme. Ce n'est donc pas ici de la poésie de l'empire que nous voulons nous occuper : médiocre, impuissante, sans physionomie, sans style et sans goût, la poésie de l'empire est une honte ; elle a flétri notre théâtre, elle a infecté notre académie, elle a joûté sans succès avec M. Delille ; elle nous a outrageusement inondés des versificateurs de son école. Versificateurs, c'est le mot : la poésie ne sera jamais un tour de force.

M. Delille avait plus d'esprit que Voltaire, c'était en avoir beaucoup trop. Homme de goût, habile à manier sa langue et l'ayant travaillée dans les plus minutieux détails, M. Delille ne s'aperçut pas qu'en se délivrant de l'inspiration, qu'en s'efforçant de s'oublier pour être plus entier à son sujet, il allait tout droit non plus à l'ode, vive, véhémente, échevelée, bondissante çà et là par monts et vaux ; non plus au poëme animé, louangeur du temps passé,

intéressant, plein de faits et de passion; non plus même au conte, vif, badin, railleur, que savait si bien faire l'Arioste, mais tout simplement au langage cadencé, harmonieux, nombreux du poète Ovide; Ovide plus prolixe encore, Ovide exilé tantôt dans les *Géorgiques*, tantôt dans le *Paradis perdu*, tantôt dans le dédale du moi humain; soumettant à la fois l'homme et la pensée à une analyse de rhéteur, et puis colorant à outrance, bleu, blanc, rouge, noir, tout l'arc-en-ciel à propos de tout; à propos de choses les plus simples, à propos d'un âne, d'un chien, du jeu d'échecs, d'une cafetière en ébullition; œufs, cochon, couvée, veau, vache, pot au lait, toute la fable de Perrette; mais au lieu du simple mot de La Fontaine, du court jupon, du soulier plat, de toute cette paysannerie charmante, vous avez des périphrases, des voyelles et des consonnes, *l'animal qui se nourrit de gland*, *le réveil matin*, *le vêtement simple*, et que sais-je? La Fontaine est un bonhomme qui raconte, et qui dit ce qu'il a vu; il est éveillé,

et il a un but; il veut être simple, et il est vrai : c'est La Fontaine; M. Delille est un gentilhomme en habit brodé, qui parle à une grande dame en paniers, qui tremble de la faire rougir ; c'est la différence du P. Bridaine ou de Bossuet à l'abbé Poule. Que me fait à moi ce déluge de beaux vers? Tout le monde fait de beaux vers ; M. de Delille en a fait de plus beaux que tous les autres, plus beaux que ceux de M. de La Harpe, plus beaux que ceux de M. de Fontanes, plus beaux que ceux de M. Thomas : n'est-ce pas là matière à être bien fier ! Arrivez donc, grands poètes, voilà un artiste qui jette des pois chiches à travers le trou d'une aiguille! vous aurez un boisseau de pois.

Car ceci est le caractère distinctif de notre école poétique, d'avoir abandonné ces qualités de fausse noblesse et de continuelle dignité, sur lesquelles s'était guindé la muse française. A l'âge d'or de fantaisie et de décorations d'opéra, fabriquées par de Ste.-Palaye, ont suc-

cédé des études plus sévères. Le roman disparut du poëme, le moyen âge n'a plus été d'or, mais de fer, et pourtant merveilleux toujours : de simples prêtres et des moines plus hauts et plus puissants que les rois; des barons énormes, dont les grands ossements et les armures gigantesques nous effraient ; un art de granit et de pierre, savant, délicat, aérien, gigantesque, brodé comme un voile de mariée, découpé comme une dentelle ; puis du ciel, des eaux, un air de montagnes, et sur ces montagnes toujours jeunes, de vieux peuples évoqués par Walter Scott, et dans cette vieille Grèce de jeunes passions introduites par lord Byron; vous concevez le mouvement poétique que je suppose : qui ne le concevrait pas ? Ici le chantre des *Martyrs* commence ; la molle Italie et la Gaule sauvage sont en présence, le paganisme et la religion chrétienne, Galérius et Cymodocée : accents frais et purs d'une noble lyre, enthousiasme d'une foi chrétienne; pleine d'espérance et de charité, la lyre résonne encore : soudain lord Byron s'en empare ; mais

la lyre a changé de mode : l'athéisme est le seul dieu de Byron ; le désespoir est sa muse ; il dérobe *Don Juan* à Molière, Don Juan, railleur et sceptique ; élégant, mais point de flammes à la fin de son poëme, point de punition vivante, seulement vous comprenez que l'ennui fera l'office des puissances infernales ; *Child-Harold* vengera les impiétés de *Juan*. Voilà pour la poésie ; pour le drame, lisez *Quentin du roi*, *Louis XI et ses deux bourreaux*, ou bien *le Château de Kenilworth*, *Leicester aux pieds d'Elisabeth*, ou bien *le Lai du dernier Ménestrel*. En même temps les *Ballades* de M. Hugo exploitent le monde infernal. Simple et timide, mais pleine d'énergie et de passion, madame Tastu se mêle à tous les mystères de notre vieille histoire. La muse puissante et dramatique d'Alfred de Vigny s'empare du cardinal de Richelieu ; elle ne recule devant aucun détail de cette immense composition. En Italie, Monti retrouve de nobles et mâles accents de courage et de liberté ; Manzoni, coloriste distingué, attache une idée à

son nom. Vraiment les poètes ne se comptent plus dans l'Europe! Thomas Moore et Soumet, Southey, poète lauréat et la muse élégante de mademoiselle Delphine Gay : un bout de l'Europe à l'autre c'est un immense concert de beaux vers, de nobles pensées, de gaie science et d'infatigables travaux!

Heureux le poète national! avoir des chants pour la patrie, c'est en avoir pour la postérité. Vous verrez dans notre recueil à quel pureté de langage, à quel enthousiasme élevé M. Casimir Delavigne sut atteindre. Sa jeune muse fut une consolation pour nous, dans des jours de revers, au moment où nous avions le plus besoin d'une gloire chaste et sans tache : elle ressuscita Jeanne d'Arc, si atrocement insultée par Voltaire; elle rend la vie à nos héros mutilés, et repeuple les musées royaux des dieux qui leur étaient ravis. Que nous avons été émus à ces accens inattendus et si français! que de grâces à rendre à des consolations si chères, peuple ignorant que nous étions, traînés, de-

puis trente années, des Pyramides au Kremlin, et tout étonnés en rentrant dans nos foyers de trouver un poète à nous et pour nous seul.

Cette histoire de la poésie, si elle était bien faite et prise de très-haut, pourait devenir un chef-d'œuvre, mais tel n'est pas notre plan : il faut mesurer son travail à ses forces; il faudrait être trop grand peintre pour colorer un pareil tableau. Vous êtes sur une montagne élevée, au milieu des prés, des bois, des fleurs, des villes avec leurs clochers qui se perdent dans la nue, tout un poëme ; mais il faut être le Tasse pour trouver le poëme : les montagnes de l'Italie n'appartiennent qu'à Salvator Rosa.

Revenons à André Chénier, André Chénier, le maître et le prince de la poésie moderne ; jeune talent, si plein de grâces, si bien antique ; jeune homme qui, arrivé hier de la Grèce, confondu aujourd'hui avec l'aristocratie de France et demain mourant avec elle, en recitant les vers

de Racine avec son ami Roucher. Quelle ne dût pas être la douleur d'André Chénier quand, au milieu de ses études sur Théocrite, il vit tout à coup la France se soulevant non-seulement contre le pouvoir légitime, mais encore contre la langue légitime, frappant à la fois les rois et les poètes, arrivant jusqu'à lui, lui si amoureux de la nature, lui qui, malgré Ronsard et Fontenelle, avait osé aborder l'églogue en France; jeune et beau comme Chaterton, aussi malheureux que lui, il subit le même destin.

C'était alors la plus grande hâte de nos événements politiques. Chénier avait mérité la haine des factieux : il avait célébré Charlotte Corday, flétri Collot d'Herbois, attaqué Robespierre; sa voix s'était élevée en faveur de Louis XVI, et il avait pleuré sur la mort du martyr; tant d'imprudentes vertus avaient compromis les jours d'André : il fut pris; et quand son père voulut implorer sa grâce, on lui

répondit par ce mot si horriblement équivoque : *Soyez tranquille, votre fils sortira dans trois jours.*

Hélas, c'en est fait ! il parut au tribunal, où il fut déclaré ennemi du peuple, et condamné à être exécuté le 7 thermidor : un jour de plus, et il était sauvé !

Vous savez comment Chénier et l'infortuné Roucher se rencontrèrent sur la même charrette : «Vous, disait Chénier, vous à la mort ! malgré votre jeune famille et votre amour de poésie champêtre et votre femme, qui vous attend encore ! —Vous à la mort, reprenait Roucher, vous si plein d'avenir, vous si bien fait pour la gloire et le bonheur ! — Je n'ai rien fait pour la postérité, » répondit Chénier : puis, en se frottant le front, on l'entendit ajouter : *Pourtant j'avais quelque chose là.*

Voilà comment la révolution n'eut rien à

envier au dix-huitième siècle. Si Malfilâtre et Gilbert moururent de misère, André Chénier mourut sur l'échafaud. Le dix-huitième siècle et la révolution furent quittes : ils s'étaient sacrifié poètes pour poètes.

C'est qu'en effet, il y a des époques où la poésie est impossible : la poésie vit surtout d'immortalité et de vertu ; elle puise ses inspirations les plus nobles dans les vieilles croyances des grands peuples : qu'elle fasse un poëme elle a besoin d'un olympe ; qu'elle se lamente autour d'un cyprès, il faut qu'elle croie à l'âme ; il faut avant tout de la foi et de la liberté au poète, une passion et un Dieu. Demandez donc un Dieu, demandez une passion à l'insensible philosophe du dix-huitième siècle, à la sanglante anarchie de 93 ; Robespierre vous donnera M^elle^ Arnoult, M^elle^ Arnoult sur l'autel de Sainte-Geneviève ; M. De la Harpe en bonnet rouge fera un dithyrambe en sa faveur. Arrivez ! on chante la *Marseillaise*, Parny vomit la *Guerre des Dieux* à l'autel des Furies. Voilà la

poésie d'un temps de sang, voilà la poésie de cette époque. Elle ressemblait à Robespierre à faire peur : c'était une espèce de monstre habillé en satin couleur de rose, c'était le vers joli et musqué de Dorat, appliqué aux vociférations du faubourg Saint-Antoine. O mon Dieu ! que pouvait devenir dans tout ce vagabondage échevelé et sanglant la muse si noble et si touchante d'André Chénier, cette muse antique en longs voiles blancs, une couronne de roses sur la tête, les yeux modestement baissés, et qui ne voyait encore dans l'histoire contemporaine qu'un ciel pur, un beau soleil, les lauriers-roses de l'Eurotas, le doux reflet de la muse d'Homère, les histoires sacrées de l'Odyssée, et les plaintes du Cyclope de Théocrite quand il chante sur les bords de la mer !

Heureusement qu'on ne tue pas un grand peuple : qu'il renaisse, et la poésie va renaître ; seulement la poésie se modifiera avec son origine nouvelle; elle se ranime pour faire contraste avec les opinions qui l'ont perdue. Molière naquit

au dix-septième siècle pour contrebalancer les sottises qui pouvaient encore y rester mêlées; Chénier arriva le jour de la terreur pour faire croire encore à quelque humanité possible. Voici qu'une pensée de poète se révèle chaste et pure, pleine d'enthousiasme et de foi, pleine de douleur surtout : noble muse évoquée par madame de Staël, suivie puissamment par le chantre des *Martyrs* qui répond enfin à la voix de M. de la Martine. Alors nous avons connu que nous étions des hommes, que le fibre poétique ne s'était pas brisée dans nos âmes, que nous avions la foi du passé et la foi de l'avenir : d'autant plus que nous étions à nos grands jours de gloire guerrière quand les populations allaient mourir en masse, soit au Midi, soit au Nord, et que les *Te Deum* nombreux qui se chantaient dans nos basiliques nous disposaient merveilleusement à ces chants mélancoliques et doux, auxquels André Chénier nous avait si bien préparés.

Ici d'après la méthode que nous avons déjà

adoptée, et dans laquelle vous verrez toujours une littérature tenir à une autre littérature, de même que, dans la sublime histoire de Bossuet, un peuple tient toujours à un autre peuple, je dois me permettre une digression qui ne sera pas sans résultat. Cette poésie que nous avons enfin retrouvée, nous la devons à plusieurs influences : au malheur des temps d'abord, et ensuite au travail intellectuel de nos voisins. L'Allemagne commence; l'imagination fantastique de Gœthe que n'avait pu ébranler le scepticisme de Voltaire, se jette dans un monde invisible, assiste, sans trembler, à cette sublime évocation de Mephistophèles, trouve des chants d'amour et de mort dans ce drame compliqué de la vie humaine. En même temps Schiller, tout préoccupé de Shakespeare, et purifiant le drame incomplet et équivoque de Diderot, trouvait son *Guillaume Tell*, et faisait circuler dans son drame l'air pur et vivifiant des montagnes, appelant la nature vulgaire au secours de la nature héroïque, faisant pour ce peuple sauvage et ignorant ce que Racine

avait fait pour le petit roi Joas, et Shakespeare pour le jeune roi Arthur : *Ne crève pas mes pauvres yeux, Hubert.*

Arrivons enfin à un sujet plus direct; parlons plus en détail de nos hommes d'élite : assez divagué comme cela.

Ben conoscer dei tu per si longo uso
Ogni. . . . . .

Et, comme dit Herminie, nous voilà montés sur la tour la plus élevée : nous vous dirons le nom des plus illustres combattants, leur origine et leur esprit.

C'est véritablement une sage précaution que de mesurer mes forces au moment d'une si vaste entreprise. Car voici venir la jeune littérature, disant qu'elle doit agrandir notre horizon poétique, animer les plus vastes pages de l'histoire, mettre à jour les plus intimes secrets du cœur humain, et surtout *originaliser* cette littérature française, à son dire si pâlement copiée du génie grec et latin.

Quelles mains vont accomplir ce grand œuvre si nécessaire et qui nous promet tant de gloire ? c'est là que se trouve la solution du problème. Oui, sans doute, les besoins du siècle sont réels : mais pense-t-on pouvoir les satisfaire parce qu'on croit les avoir compris? On a mesuré le stade, où sont les coureurs qui le franchiront tout d'une haleine ?

Ils sont tous jeunes, résolus, dégagés d'entraves. Pleins de confiance, ils marchent fièrement, renversant les obstacles, et, quoique la plupart ignorés, déjà rivaux et presque insultants.

Mais comme le sort des combats n'amènera point tous les guerriers de l'armée chrétienne sous les yeux d'Herminie, de même nous ne prétendons pas faire une complète nomenclature de tous ceux qui sont destinés à jouer un rôle dans le grand drame littéraire qui se prépare pour la France.

Et d'abord, nous ne prétendons pas ennuyer

nos lecteurs des noms de ces espérances mûres, à qui l'âge est venu avant la gloire; nous passerons sous silence ceux à qui une longue suite de travaux a mérité une place dans l'estime publique, et nous jetterons un voile respectueux sur ceux qui, jeunes encore, saisis par l'Académie comme par une puissance d'en haut, ont été couronnés par elle pour leur plus grand salut littéraire.

Et maintenant, considérons quelle bannière s'offre les plus éclatantes à nos regards, c'est M. Victor Hugo et son bataillon sacré.

M. Victor Hugo, ardent zélateur des renversements littéraires, dédaigneux des règles de la poétique, de la versification et de la grammaire, esprit énergique et chaud, plus original par la forme que par le fond de ses compositions, presque toujours trop amoureux de ses pensées qu'il développe outre mesure, ne reconnaissant pas d'ailleurs à la critique le droit de lui demander compte des sujets qu'il traite, ce

qui n'ôte pas à la critique le droit d'en être blessée; et comme personne ne peut terminer ces grands débats, l'auteur et la critique sont restés en présence, après avoir fait chacun leur déclaration des droits de l'homme.

Ajoutons que M. Victor Hugo, le plus incorrect des versificateurs, en est toutefois le plus fort et le plus adroit. Il a plié la langue à des expressions inouis. Esprit d'une nature forte et large, il a fait un système de ses défauts, qui de jour en jour envahissent son talent. Il s'est fait une manière au lieu d'en avoir une. Il s'est imposé les bizarreries, qu'il a long-temps dédaigné de corriger: il semble qu'il ait pris les conseils de la critique comme tant de fils reçoivent les avis de leur père; il lui a semblé qu'il ferait de l'indépendance par de l'entêtement, et il a conçu l'espoir de faire une beauté d'une infirmité ou d'un ridicule en s'en vantant et en y persévérant. Qu'il y fasse attention, il a tué bien des jeunes gens par son exemple : le suicide littéraire serait un double crime

pour un talent si vivace, pour une nature si haute.

Un homme qui n'a point l'éclat de M. Victor Hugo, mais jeune comme lui, plus élégant, plus sûr de lui-même, passionné dans les douces émotions, pénétrant et gracieux, c'est M. Alfred de Vigny, poète élégiaque d'un ordre supérieur. Quelques ambiguités de style, de prétentieuses incorrections, et un peu de manière féminine, ne doivent pas nous rendre injuste sur le mérite véritable de *Cinq-Mars*, et de beaucoup de poésies. Certes, M. Alfred de Vigny ne soulèvera pas, comme M. Victor Hugo, tant de cris d'admirations ou tant d'invectives acharnées, mais sa marche plus lente sera plus sûre, ses vers, plus corrects, seront plus sentis, c'est un prosateur plein de charmes : toujours poète dans ses deux langages, c'est de tous les hommes dont la coterie a voulu faire des dieux le plus distingué, et ce sera le plus utile au succès des nouvelles doctrines.

Dans la même école, mais avec moins d'éclat, nous compterons M. Resseguier, poète dont le vers est souple et furtif, habile à détailler les fraîches beautés de la nature, les douces émotions de l'âme, les inquiétudes sans fureur, la douleur qui peut sourire en pleurant ; instrument fragile et sonore, que les artistes seuls et les femmes estimeront tout ce qu'il vaut, du reste peu utile à sa cause qu'il ne sert que par son admiration pour ses maîtres.

Pour en finir avec l'école de M. Hugo, parlons de M. Sainte-Beuve et de M. Emile Deschamps. Tous deux, comme leur seigneur, grands faiseurs de préfaces, mais avec un talent bien inégal. M. Sainte-Beuve, poète vrai dans le fond de ses pensées, maladroit dans la forme dont il les revet, plein de rencontres heureuses qu'il dépare par la plate vérité de l'expression. M. Emile Deschamps, habile arrangeur de mots sur ce qui ne fut jamais une idée, arrive par système à être faux et sans originalité là où M. Sainte-Beuve est du moins vrai, profond et senti.

Quoique, dans notre estime particulière, les productions actuelles de M. Sainte-Beuve ne soient guères supérieures aux essais de M. Emile Deschamps, toutefois nous en faisons une énorme différence. M. Sainte-Beuve laisse entrevoir un avenir qu'on ne saurait limiter à la médiocrité; M. Emile Deschamps y est ancré pour toujours. Au demeurant, ce sont autant de variantes de la maladie de M. Victor Hugo; et, quelque opinion que nous ayons de lui, il en mourrait plus vite que son modèle, homme à qui l'art littéraire doit toujours laisser des ressources, tant il y a de belles pages dans ses romans et d'admirables endroits dans ses poésies!

Maintenant les noms qui nous restent à citer parmi les poètes ont plus d'indépendance et moins de renommée, ce qui ne veut pas dire moins de talent. L'homme qui s'appuie sur le bon droit de ses productions nous est d'autant plus cher qu'il a plus manqué de ces éloges qui encouragent et de ces critiques qui éclairent. Que nos lecteurs nous sachent donc gré

de les tirer de leur isolement, et de donner à ces jeunes et dédaigneux poètes une force que d'autres ont acquise en se faisant concert de leurs éloges.

L'homme que nous aimons à placer en tête de ces jeunes hommes, c'est M. Jules Lefèvre, éclatant écrivain, qui ne s'est trompé du moins qu'au-delà du but ; hazardeux dans son expression, mais coloriste puissant, cœur chaud et généreux, qui a voulu saisir les passions dans leur énergie et leur intimité. Les fragments de *Dom Juan*, qui ont surtout le tort d'être des fragments, des élégies qui font pleurer, des poëmes qui ébranlent l'âme comme le *Parricide* et *Parisina*, voilà ce qui lui donne droit aux éloges, voilà ce que de fâcheux oublis de style ne peuvent effacer ; du reste littérateur consciencieux, qui croit en ce qu'il fait, a appris, ce dont il parle, et qui nous paraît devoir effacer beaucoup de gens qui se demandent son nom. Il ne s'est pas inscrit au nombre des régénérateurs, et c'est en travaillant à sa gloire qu'il

participe au mouvement dont quelques-uns se déclarent les chefs.

Vient ensuite un jeune homme qui sera l'appui de la scène française, chaleureux poète, plein de nature et de simplicité, M. Frédéric Soulier, l'auteur de *Romeo et Juliette* et de *Christine.* On trouverait dans son recueil une foule de beaux vers dont l'expression est charmante, et qui révèle surtout un écrivain dramatique. A tout prendre, c'est la précision de M. Soumet; c'est son air de force et de liberté; c'est quelque chose de plus passionné et de plus vif. Il y a tout un avenir de poète dans ses vers.

Vous trouverez dans notre recueil des contes charmants de M. Charles Nodier. Cet auteur se trouvait poète comme il s'est trouvé grammairien, sans le savoir. Il fait des vers aussi bien que Marot; il raconte comme La Fontaine : vers ou prose, histoire ou ro-

man, il y eut toujours un grand poète dans Charles Nodier.

Nous avons aussi des vers de madame Desbordes Valmore. Pour l'expression poétique, pour la douleur, pour la plainte, pour les regrets, rien n'égale madame Desbordes. Il y a des larmes dans ses vers, il y a de l'entraînement dans son style, de l'enjouement quelquefois; il y a de tout : on n'a pas un talent plus égal et plus pur. Madame Tastu possède un talent plus élevé : c'est une passion presque virile, et pourtant toujours une passion de femme, une passion de mère et d'épouse; mais au berceau de son fils il y a de l'amour; du reste, habile à disposer le drame, habile à écrire l'histoire, pleine de cœur avant tout. Une littérature doit être fière d'une femme comme madame Tastu. Mademoiselle Delphine Gay, jeune et belle, est douée d'un talent tout lyrique : elle a l'exaltation de la Muse; sa modestie même est audacieuse; elle ne craint

pas le grand jour; elle y paraît comme en son élément, confiante dans son talent et dans sa beauté; et dans cette manière de tout dire, d'avoir des chants pour toutes les gloires, et des pleurs pour tous les revers.

Arrêtons-nous ici. Le nombre des poètes que nous pourrions nommer encore avec éloges est grand, et ce ne sera pas sans injustice que nous les passerons sous silence; mais l'espace et le temps nous échappent; les matériaux s'amoncèlent; les faits pressent : il faut choisir. Notre choix est fait. Heureux si nous avons pu arriver à quelque juste expression de cette poésie contemporaine, réservée sans doute à de si beaux destins.

D'ailleurs toutes nos leçons sur la poésie et l'éloquence sont renfermées dans cette savante introduction de Longin.

« Vous savez bien, mon cher Térentianus, que lorsque nous lûmes ensemble le petit traité

que Cécilius a fait du Sublime, nous trouvâmes que la bassesse de son style répondait assez mal à la dignité de son sujet; que les principaux points de cette matière n'y étaient point touchés; et qu'en un mot cet ouvrage ne pouvait pas apporter un grand profit aux lecteurs, qui est néanmoins le but où doit tendre tout homme qui veut écrire. D'ailleurs quand on traite d'un art il y a deux choses à quoi il se faut toujours étudier. La première est de bien faire entendre son sujet; la seconde, que je tiens au fond la principale, consiste à montrer comment et par quels moyens ce que nous enseignons se peut acquérir. Cécilius s'est fort attaché à l'une de ces deux choses; car il s'efforce de montrer par une infinité de paroles ce que c'est que le Grand et le Sublime, comme si c'était un point fort ignoré; mais il ne dit rien des moyens qui peuvent porter l'esprit à ce Grand et à ce Sublime. Il passe cela, je ne sais pourquoi, comme une chose absolument inutile. Après tout, cet auteur peut-être n'est-il pas tant à reprendre pour ses fautes, qu'a

louer pour son travail, et pour le dessein qu'il a eu de bien faire. Toutefois, puisque vous voulez que j'écrive aussi du Sublime, voyons pour l'amour de vous si nous n'avons point fait sur cette matière quelque observation raisonnable, et dont les orateurs puissent tirer quelque sorte d'utilité.

«Mais c'est à la charge, mon cher Térentianus, que nous reverrons ensemble exactement mon ouvrage, et que vous m'en direz votre sentiment avec cette sincérité que nous devons naturellement à nos amis. Car, comme un sage dit fort bien : « Si nous avons quelque » voie pour nous rendre semblables aux dieux, » c'est de faire du bien et de dire la vérité.»

«Au reste, comme c'est à vous que j'écris, c'est-à-dire à un homme instruit de toutes les belles connaissances, je ne m'arrêterai point sur beaucoup de choses qu'il m'eût fallu établir avant que d'entrer en matière pour montrer que le Sublime est en effet ce qui forme

l'excellence et la souveraine perfection du discours ; que c'est par lui que les grands poètes et les écrivains les plus fameux ont remporté le prix, et rempli toute la postérité du bruit de leur gloire.

« Car il ne persuade pas proprement ; mais il ravit, il transporte, et produit en nous une certaine admiration mêlée d'étonnement et de surprise qui est toute autre chose que de plaire seulement ou de persuader. Nous pouvons dire, à l'égard de la persuasion, que, pour l'ordinaire elle n'a sur nous qu'autant de puissance que nous voulons. Il n'en est pas ainsi du Sublime. Il donne au discours une certaine vigueur noble, une force invincible qui enlève l'âme de quiconque nous écoute. Il ne suffit pas d'un endroit ou deux dans un ouvrage pour vous faire remarquer la finesse de l'invention, la beauté de l'économie et de la disposition ; c'est avec peine que cette justesse se fait remarquer par toute la suite même du discours. Mais quand le Sublime

vient à éclater où il faut, il renverse tout comme un foudre, et présente d'abord toutes les forces de l'orateur ramassées ensemble. Mais ce que je dis ici, et tout ce que je pourrais dire de semblable, serait inutile pour vous, qui savez ces choses par expérience, et qui m'en feriez au besoin à moi-même des leçons. »

ANDRÉ CHÉNIER.

ANDRÉ CHÉNIER.

L'Aveugle.

« Dieu dont l'arc est d'argent, dieu de Claros, écoute,
» O Smynthée Apollon ! je périrai sans doute
» Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant. »

C'est ainsi qu'achevait l'aveugle en soupirant,
Et près des bois marchait faible, et sur une pierre
S'asseyait. Trois pasteurs, enfants de cette terre,
Le suivaient, accourus aux abois turbulents
Des molosses gardiens de leurs troupeaux bêlants.
Ils avaient, retenant leur fureur indiscrète,
Protégé du vieillard la faiblesse inquiète ;
Ils l'écoutaient de loin ; et, s'approchant de lui :

« Quel est ce vieillard blanc, aveugle et sans appui ?
Serait-ce un habitant de l'empire céleste ?

Ses traits sont grands et fiers : de sa ceinture agreste
Pend une lyre informe, et les sons de sa voix
Émeuvent l'air et l'onde, et la terre et les bois.»

Mais il entend leurs pas, prête l'oreille, espère,
Se trouble, et tend déjà les mains à la prière.

Ne crains point, disent-ils, malheureux étranger,
Si plutôt, sous un corps terrestre et passager,
Tu n'es point quelque dieu protecteur de la Grèce,
Tant une grâce auguste embellit ta vieillesse;
Si tu n'es qu'un mortel, vieillard infortuné,
Les humains près de qui les flots t'ont amené
Aux mortels malheureux n'apportent point d'injures.
Les destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures :
Ta voix noble et touchante est un bienfait des dieux;
Mais aux clartés du jour ils ont fermé tes yeux.

— Enfants, car votre voix est enfantine et tendre,
Vos discours sont prudents plus qu'on n'eût dû l'attendre;
Mais, toujours soupçonneux, l'indigent étranger
Croit qu'on rit de ses maux et qu'on veut l'outrager.
Ne me comparez point à la troupe immortelle :
Ces rides, ces cheveux, cette nuit éternelle,
Voyez, est-ce le front d'un habitant des cieux?
Je ne suis qu'un mortel, un des plus malheureux!
Si vous en savez un, pauvre, errant, misérable,

C'est à celui-là seul que je suis comparable ;
Et pourtant je n'ai point, comme fit Thomyris,
Des chansons à Phœbus voulu ravir le prix,
Ni livré, comme Œdipe, à la noire Euménide,
Je n'ai puni sur moi l'inceste parricide ;
Mais les dieux tout puissants gardaient à mon déclin
Les ténèbres, l'exil, l'indigence et la faim.

—Prends; et puisse bientôt changer ta destinée,
Disent-ils. Et, tirant ce que pour leur journée
Tient la peau d'une chèvre aux crins noirs et luisants,
Ils versent à l'envi sur ses genoux pesants
Le pain de pur froment, les olives huileuses,
Le fromage, l'amande et les figues mielleuses,
Et du pain à son chien entre ses pieds gissant,
Tout hors d'haleine encore, humide et languissant,
Qui, malgré les rameurs se lançant à la nage,
L'avait, loin du vaisseau, rejoint sur le rivage.

Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours de fer :
Je vous salue, enfants venus de Jupiter.
Heureux sont les parents qui tels vous firent naître !
Mais venez; que mes mains cherchent à vous connaître ;
Je crois avoir des yeux. Vous êtes beaux tous trois :
Vos visages sont doux, car douce est votre voix.
Qu'aimable est la vertu que la grâce environne !
Croissez comme j'ai vu ce palmier de Latone,

Alors qu'ayant des yeux je traversai les flots ;
Car jadis, abordant à la sainte Délos,
Je vis près d'Apollon, à son autel de pierre,
Un palmier, don du ciel, merveille de la terre,
Vous croîtrez comme lui, grands, féconds, révérés.

Le plus âgé de vous aura vu treize années :
A peine, mes enfants, vos mères étaient nées
Que j'étais presque vieux. Assieds-toi près de moi,
Toi le plus grand de tous ; je me confie à toi :
Prends soin du vieil aveugle. — O sage magnanime !
Comment et d'où viens-tu ? car l'onde maritime
Mugit de toutes parts sur nos bords orageux.

—Des marchands de Cymé m'avaient pris avec eux:
J'allais voir, m'éloignant des rives de Carie,
Si la Grèce pour moi n'aurait point de patrie,
Et des dieux moins jaloux, et de moins tristes jours;
Car jusques à la mort nous espérons toujours.
Mais pauvre, et n'ayant rien pour payer mon passage,
Ils m'ont je ne sais où jeté sur le rivage.

—Harmonieux vieillard, tu n'as donc point chanté ?
Quelques sous de ta voix auraient tout acheté.

—Enfants, du rossignol la voix pure et légère
N'a jamais apaisé le vautour sanguinaire,

Et les riches grossiers, avares, insolents,
N'ont pas une âme ouverte à sentir les talents.
Guidé par ce bâton sur l'arène glissante,
Seul, en silence, au bord de l'onde mugissante,
J'allais, et j'écoutais le bêlement lointain
De troupeaux agitant leurs sonnettes d'airain;
Puis j'ai pris cette lyre, et les cordes mobiles
Ont encore résonné sous mes vieux doigts débiles.
Je voulais des grands dieux implorer la bonté
Et surtout Jupiter, dieu d'hospitalité :
Lorsque d'énormes chiens à la voix formidable
Sont venus m'assaillir; et j'étais misérable
Si vous (car c'était vous), avant qu'ils m'eussent pris,
N'eussiez armé pour moi les armes et les cris.

—Mon père, il est donc vrai, tout est devenu pire?
Car jadis aux accents d'une éloquente lyre,
Les tigres et les loups, vaincus, humiliés,
D'un chanteur comme toi vinrent baiser les pieds.

—Les barbares! j'étais assis près de la poupe.
Aveugle vagabond, dit l'insolente troupe,
Chante : si ton esprit n'est point comme tes yeux,
Amuse notre ennui; tu rendras grâce aux dieux
J'ai fait taire mon cœur qui voulait les confondre;
Ma bouche ne s'est point ouverte à leur répondre.
Ils n'ont pas entendu ma voix, et sous ma main

J'ai retenu le dieu courroucé dans mon sein.
Cymé, puisque tes fils dédaignent Mnémosyne,
Puisqu'ils ont fait outrage à la muse divine,
Que leur vie et leur mort s'éteigne dans l'oubli;
Que ton nom dans la nuit demeure enseveli !

—Viens, suis-nous à la ville ; elle est toute voisine,
Et chérit les amis de la muse divine.
Un siége aux clous d'argent te place à nos festins ;
Et là les mets choisis, le miel et les bons vins
Sous la colonne où pend une lyre d'ivoire
Te feront de tes maux oublier la mémoire,
Et si dans le chemin, rhapsode ingénieux,
Tu veux nous accorder tes chants dignes des cieux,
Nous dirons qu'Apollon, pour charmer les oreilles,
T'a lui-même dicté de si douces merveilles.

—Oui, je le veux, marchons. Mais où m'entraînez-vous,
Enfant du vieil aveugle, en quel lieu sommes-nous ?

—Sicos est l'île heureuse où nous vivons, mon père

—Salut, belle Sicos, deux fois hospitalière !
Car sur ses bords heureux je suis déjà venu,
Amis, je la connais, vos pères m'ont connu.
Ils croissaient comme vous, mes yeux s'ouvraient encore
Au soleil, au printemps, aux roses de l'aurore;

J'étais jeune et vaillant; aux danses des guerriers,
A la course, aux combats j'ai paru des premiers;
J'ai vu Corinthe, Argos et Crète et ses cent villes,
Et du fleuve Egyptus les rivages fertiles;
Mais la terre et la mer et l'âge et les malheurs
Ont épuisé ce corps fatigué de douleurs.
La voix me reste. Ainsi la cigale innocente
Sur un arbuste assise et se console et chante.

Commençons par les dieux. « Souverain Jupiter;
Soleil qui vois, entends, connais tout; et toi mer,
Fleuves, terre, noirs dieux des vengeances trop lentes,
Salut : venez à moi de l'Olympe habitantes,
Muses; vous savez tout, vous déesses; et nous,
Mortels, ne savons rien qui ne vienne de vous. »

Il poursuit, et déjà les antiques ombrages
Mollement en cadence inclinaient leurs feuillages;
Et pâtres oubliant leur troupeau délaissé,
Et voyageurs quittant leur chemin commencé,
Couraient; il les entend près de son jeune guide,
L'un sur l'autre pressés tendre une oreille avide;
Et nymphes et sylvains sortaient pour l'admirer,
Et l'écoutaient en foule et n'osaient respirer;
Car en de longs détours de chansons vagabondes
Il enchaînait de tout les semences fécondes,
Les principes du feu, les eaux, la terre et l'air,

Les fleuves descendus du sein de Jupiter,
Les oracles, les arts, les cités fraternelles,
Et depuis le chaos les amours immortelles.
D'abord le roi divin, et l'Olympe et les cieux,
Et le monde ébranlés d'un signe de ses yeux;
Et les dieux partagés en une immense guerre,
Et le sang plus qu'humain venant rougir la terre,
Et les rois assemblés, et sous les pieds guerriers,
Une nuit de poussière et les chars meurtriers,
Et les héros armés, brillants dans les campagnes
Comme un vaste incendie aux cimes des montagnes;
Les coursiers hérissant leur crinière à longs flots,
Et d'une voix humaine excitant les héros.
De là portant ses pas dans les paisibles villes,
Les lois, les orateurs, les récoltes fertiles;
Mais bientôt de soldats les remparts entourés,
Les victimes tombant dans les parvis sacrés,
Et les assauts mortels aux épouses plaintives,
Et les mères en deuil et les filles captives;
Puis aussi les moissons joyeuses; les troupeaux,
Bêlants ou mugissants; les rustiques pipeaux,
Les chansons, les festins, les vendanges bruyantes,
Et la flûte et la lyre et les notes dansantes;
Puis déchaînant les vents à soulever les mers,
Il perdait les nochers sur les gouffres amers.
De là dans le sein frais d'une grotte azurée,
En foule il appelait les filles de Nérée.

Qui bientôt à ses cris s'élevant sur les eaux,
Aux rivages Troyens parcouraient des vaisseaux ;
Puis il ouvrait du Styx la rive criminelle ;
Et puis les demi-dieux et les champs d'Asphodèle,
Et la foule des morts, vieillards seuls et souffrants,
Jeunes gens emportés aux yeux de leurs parents,
Enfants dont au berceau la vie est terminée,
Vierge dont le trépas suspendit l'hyménée.
Mais, ô bois, ô ruisseaux, ô monts, ô durs cailloux,
Quels doux frémissements vous agitèrent tous,
Quand bientôt, à Lemnos, sur l'enclume divine
Il forgeait cette trame irrésistible et fine,
Autant que d'Aragné les piéges inconnus,
Et dans ce fer mobile emprisonnait Vénus ;
Et quand il revêtit d'une pierre soudaine
La fière Niobé, cette mère thébaine,
Et quand il répétait en accents de douleurs
De la triste Aëdon l'imprudence et les pleurs,
Qui d'un fils méconnu marâtre involontaire,
Vola, doux rossignol, sous le bois solitaire ;
Ensuite avec le vin, il versait aux héros
Le puissant népenthès, oubli de tous les maux ;
Il cueillait le moly, fleur qui rend l'homme sage,
Du paisible lotos il mêlait le breuvage.
Les mortels oubliaient à ce filtre charmés
Et la douce patrie et les parents aimés :
Enfin, l'Ossa, l'Olympe, et les bois du Penee

Voyaient ensanglanter les banquets d'hyménée,
Quand Thésée, au milieu de la joie et du vin,
La nuit où son ami reçut à son festin
Le peuple monstrueux des enfants de la nue,
Fut contraint d'arracher l'épouse demi-nue
Au bras ivre et nerveux du sauvage Eurytus.
Soudain le glaive en main, l'ardent Pyrithoüs :
« Attends, il faut ici que mon affront s'expie. »
« Traître ! » Mais avant lui sur le centaure impie,
Dryas a fait tomber avec tous ses rameaux,
Un long arbre de fer hérissé de flambeaux.
L'insolent quadrupède en vain s'écrie, il tombe ;
Et son pied bat le sol qui doit être sa tombe.
Sous l'effort de Nessus, la table du repas
Roule, écrase Cymèle, Evagre, Périphas.
Pirithoüs égorge Antimaque et Pétrée,
Et Cyllare aux pieds blancs, et le noir Macarée,
Qui de trois fiers lions dépouillés par sa main
Couvrait ses quatre flancs, armait son double sein.
Courbé, levant un roc choisi pour leur vengeance,
Tout à coup sous l'airain d'un vase antique, immense,
L'imprudent Bianor, par Hercule surpris,
Sent de sa tête énorme éclater les débris ;
Hercule et la massue entassent en trophée,
Clanis, Démoléon, Lycotas, et Riphée
Qui portait sur ses crins de taches colorés

L'héréditaire éclat des nuages dorés :
Mais d'un double combat Eurynome est avide,
Car ses pieds agités en un cercle rapide,
Battent à coups pressés l'armure de Nestor,
Le quadrupède Hélops fuit l'agile Crantor,
Le bras levé, l'atteint : Eurynome l'arrête,
D'un érable noueux il va fendre sa tête :
Lorsque le fils d'Égée, invincible, sanglant,
L'aperçoit, à l'autel prend un chêne brûlant;
Sur sa croupe indompté, avec un cri terrible,
S'élance : va saisir sa chevelure horrible,
L'entraîne, et quand sa bouche, ouverte avec effort,
Crie, il y plonge ensemble et la flamme et la mort.
L'autel est dépouillé. Tous vont s'armer de flamme,
Et le bois porte au loin les hurlements de femme,
L'ongle frappant la terre, et les guerriers meurtris,
Et les vases brisés et l'injure et les cris.

Ainsi le grand vieillard, en images hardies,
Déployait le tissu des saintes mélodies.
Les trois enfants, émus à son auguste aspect,
Admiraient, d'un regard de joie et de respect,
De sa bouche abonder les paroles divines,
Comme en hiver la neige aux sommets des collines;
Et partout accourus, dansant sur son chemin,
Hommes, femmes, enfants, les rameaux à la main,

Et vierges et guerriers, jeunes fleurs de la ville,
Chantaient : Viens dans nos murs, viens habiter notre île,
Viens, prophète éloquent, aveugle harmonieux,
Convive du nectar, convive aimé des dieux :
Des jeux, tous les cinq ans rendront saint et prospère
Le jour où nous avons reçu le grand Homère.

Élégie.

—

Abel, doux confident de mes jeunes mystères,
Vois, Mai nous a rendu nos courses solitaires.
Viens à l'ombre écouter mes nouvelles d'amours;
Viens, tout aime au printemps, et moi j'aime toujours.
Tant que du sombre hiver dura le froid empire,
Tu sais si l'aquilon s'unît avec ma lyre.
Ma muse aux durs glaçons ne livre point ses pas,
Délicate, elle tremble à l'aspect des frimats,
Et près d'un pur foyer cachée en sa retraite,
Entend les vents mugir, et sa voix est muette.
Mais sitôt que Progné ramène les oiseaux,
Dès qu'au riant murmure et des bois et des eaux
Les champs ont revêtu leur robe d'hyménée,
A ses caprices vains sans crainte abandonnée,
Elle renaît : sa voix a retrouvé des sons ;
Et comme la cigale, amante des buissons,
De rameaux en rameaux tour à tour reposée,

D'un peu de fleur nourrie et d'un peu de rosée,
S'égaie, et des beaux jours prophète harmonieux,
Aux chants du laboureur mêle son chant joyeux,
Ainsi courant partout sous les nombreux ombrages,
Je vais chantant zéphyr, les nymphes, les bocages,
Et les fleurs du printemps, et leurs riches couleurs,
Et mes belles amours plus belles que les fleurs.

Élégie.

—

Vous restez, mes amis, dans ces murs où la Seine
Voit sans cesse embellir les bords dont elle est reine,
Et près d'elle, partout voit changer tous les jours,
Les fêtes, les travaux, les belles, les amours.
Moi, l'espoir du repos et du bonheur peut-être,
Cette fureur d'errer, de voir et de connaître,
La santé que j'appelle et qui fuit mes douleurs,
Bien, sans qui tous les biens n'ont aucunes douceurs,
A mes pas inquiets tout me livre et m'engage.
C'est au milieu des soins, compagnons du voyage
Que m'attend une sainte et studieuse paix
Que les flèches d'amour ne troubleront jamais.
Je suivrai des amis, mais mon âme d'avance,
Vous mes autres amis, pleure de votre absence,
Et voudrait, partagée en des penchants si doux,
Et partir avec eux et rester près de vous.

Ce couple fraternel, ces âmes que j'embrasse,
D'un lien qui du temps craignant peu les menaces

Se perd dans notre enfance, unit nos premiers jours,
Sont mes guides encore ; ils le furent toujours.
Toujours leur amitié, généreuse, empressée,
A porté mes ennuis et ne s'est point lassée.
Quand Phébus, que l'hiver chasse de vos remparts,
Va de loin vous jeter quelques faibles regards,
Nous allons sur ses pas visiter d'autres rives,
Et poursuivre au midi ses chaleurs fugitives.
Nous verrons tous ces lieux dont les brillants destins
Occupent la mémoire ou les yeux des humains :
Marseille, où l'Orient amène la fortune ;
Et Venise élevée à l'hymen de Neptune ;
Le Tibre, fleuve roi, Rome, fille de Mars,
Qui règna par le glaive, et règne par les arts :
Athènes qui n'est plus, et Bysance, ma mère ;
Smyrne qu'habite encor le souvenir d'Homère.
Croyez, car en ces lieux mon cœur m'aura suivi,
Que partout où je suis, vous avez un ami.
Mais le sort est secret : quel mortel peut connaître
Ce que lui porte l'heure et l'instant qui va naître ?
Souvent ce souffle pur dont l'homme est animé,
Eselave d'un climat, d'un ciel accoutumé,
Redoute un autre ciel, et ne veut plus nous suivre
Loin des lieux où le temps l'habitua de vivre.
Peut-être errant au loin sous de nouveaux climats,
Je vais chercher la mort, qui ne me cherchait pas.
Alors, ayant sur moi verse des pleurs fidèles,

Mes amis reviendront, non sans larmes nouvelles,
Vous conter mon destin, nos projets, nos plaisirs,
Et mes derniers discours, et mes derniers soupirs.

Vivez heureux, gardez ma mémoire aussi chère,
Soit que je vive encor, soit qu'en vain je l'espère !
Si je vis, le soleil aura passé deux fois
Dans les douze palais où résident les mois,
D'une double moisson la grange sera pleine
Avant que dans vos bras la voile me ramène.
Si long-temps autrefois nous n'étions point perdus!
Aux plaisirs citadins tout l'hiver assidus,
Quand les jours repoussaient leurs bornes circonscrites
Et des nuits à leur tour usurpaient les limites,
Comme oiseaux du printemps, loin du nid paresseux,
Nous visitions les bois et les coteaux vineux,
Les peuples, les cités, les brillantes naïades;
Et l'humide départ des sinistres pléiades
Nous revoyait chercher la ville et ses plaisirs,
Ou souvent rassemblés, livrés à nos loisirs,
Honteux d'avoir trouvé nos amours infidèles,
Disputer des beaux-arts, de la gloire et des belles.
Ah! nous ressemblions, arrêtés ou flottants,
Aux fleuves, comme nous, voyageurs inconstants;
Ils courent à grand bruit, ils volent, ils bondissent,
Dans les vallons riants leurs flots se ralentissent
Quand l'hiver, accourant du blanc sommet des monts,

Vient mettre un frein de glace à leurs pas vagabonds.
Ils luttent vainement, leurs ondes sont esclaves :
Mais le printemps revient amollir leurs entraves,
Leur frein s'use et se brise au souffle du zéphyr,
Et l'onde en liberté recommence à courir?

Élégie.

—

Aujourd'hui qu'au tombeau, je suis prêt à descendre
Mes amis, dans vos mains, je dépose ma cendre.
L'espoir que des amis pleureront notre sort
Charme l'instant suprême et console la mort.

Vous-mêmes choisirez à mes jeunes reliques
Quelques bords fréquentés des pénates rustiques,
Des regards d'un beau ciel doucement animé,
Des fleurs et de l'ombrage, et tout ce que j'aimai.
C'est là près d'une eau pure, au coin d'un bois tranquille
Qu'à mes mânes éteints je demande un asile,
Afin que votre ami soit présent à vos yeux,
Afin qu'au voyageur amené dans ces lieux,
La pierre, par vos mains de ma fortune instruite
Raconte en ce tombeau quel malheureux habite,
Quels maux ont abrégé ses rapides instants;
Qu'il fut bon, qu'il aima, qu'il dut vivre long-temps.

Ah! le meurtre jamais n'a souillé mon courage,
Ma bouche du mensonge ignora le langage,
Et jamais, prodiguant un serment faux et vain,
Ne trahit le secret révelé dans mon sein.
Nul forfait odieux, nul remords implacable
Ne déchire mon âme inquiète et coupable.
Vos regrets la verront pure et digne de pleurs.
Oui, vous plaindrez sans doute en mes longues douleurs
Et ce brillant midi qu'annonçait mon aurore,
Et ces fruits dans leur germe éteints avant d'éclore,
Que mes naissantes fleurs auront en vain promis.

Oui, je vais vivre encore au sein de mes amis!
Souvent à vos festins qu'égaya ma jeunesse,
Au milieu des éclats d'une vive allégresse,
Frappés d'un souvenir, hélas! amer et doux,
Sans doute vous direz : Que n'est-il avec nous?

Je meurs! Avant le soir j'ai fini ma journée.
A peine ouverte au jour ma rose s'est fanée.
La vie eut bien pour moi de volages douceurs :
Je les goûtais à peine, et voilà que je meurs!
Mais, ô que mollement reposera ma cendre,
Si par fois un penchant impérieux et tendre
Vous guidant vers la tombe où je suis endormi,
Vos yeux, en approchant, pensent voir leur ami!
Si vos chants de mes feux vont redisant l'histoire,

Si vos discours flatteurs, tout pleins de ma mémoire,
Inspirent à vos fils, qui ne m'ont point connu,
L'ennui de naître à peine, et de m'avoir perdu.
Qu'à votre belle vie ainsi ma mort obtienne
Tout l'âge, tous les biens dérobés à la mienne!
Que jamais les douleurs par de cruels combats
N'allument dans vos flancs un pénible trépas;
Que la joie en vos cœurs ignore les alarmes,
Que les peines d'autrui causent seules vos larmes;
Que vos heureux destins, les délices du ciel,
Coulent toujours trempés d'ambroisie et de miel;
Et non sans quelque amour paisible et mutuelle!
Et, quand la mort viendra, qu'une amante fidèle,
Près de vous désolée, en accusant les dieux,
Pleure et veuille vous suivre, et vous ferme les yeux!

La Jeune Captive.

L'épi naissant mûrit de la faux respecté,
Sans crainte du pressoir le pampre tout l'été
Boit les doux présents de l'aurore,
Et moi, comme lui belle et jeune comme lui,
Quoique l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux pas mourir encore!

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort;
Moi, je pleure et j'espère: au noir souffle du nord
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux!
Hélas quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
Quelle mer n'a point de tempête?

L'illusion féconde habite dans mon sein;
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'espérance:

Echappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse aux campagnes du ciel,
Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir! Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille; et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bien-venue au jour me rit dans tous les yeux;
Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé le premier à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson;
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin:
Je peux achever ma journée.

O mort tu peux attendre, éloigne, éloigne-toi;
Va consoler des cœurs que la honte et l'effroi,

Le pâle désespoir dévore ;
Pour moi Palès encore a des asiles verts,
Les amours des baisers, les muses des concerts:
Je ne veux pas mourir encore !

Ainsi, triste et captive, ma lyre toutefois
S'éveillait : écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive,
Et secouant le joug de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant de loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle:
La grâce décorait son front et ses discours,
Et comme elle craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

FABLE.

Le Rat de ville et le Rat des champs.

(Horace, Sat. VI, liv. II.)

Un jour le Rat des champs ami du Rat de ville,
Invita son ami dans son rustique asile.
Il était économe et soigneux de son bien :
Mais l'hospitalité, leur antique lien,
Fit les frais de ce jour, comme d'un jour de fête.
Tout fut prêt, lard, raisin, et fromage et noisette.
Il cherchait par le luxe et la variété
A vaincre les dégoûts d'un hôte rebuté,
Qui, parcourant de l'œil sa table officieuse,
Jetait sur tout à peine une dent dédaigneuse ;
Et lui d'orge et de blé faisant tout son repas,
Laissait au citadin les mets plus délicats.
« Ami, dit celui-ci, veux-tu dans la misère
Vivre au dos escarpé de ce mont solitaire,
Ou préférer le monde à tes tristes forêts?
Viens ; crois-moi, suis mes pas, la ville est ici près :

Festins, fêtes, plaisirs y sont en abondance.
L'heure s'écoule, ami, tout fuit, la mort s'avance :
Les grands, ni les petits n'échappent à ses lois;
Jouis et te souviens qu'on ne vit qu'une fois. »

Le villageois écoute, accepte la partie :
On se lève : et d'aller tous deux de compagnie;
Nocturnes voyageurs, dans des sentiers obscurs
Se glissent vers la ville et rampent sous les murs.

La nuit quittait les cieux quand notre couple avide
Arrive en un palais, opulent et splendide,
Et voit fumer encor dans des plats de vermeil
Des restes d'un souper le billant appareil.
L'un s'écrie ; et riant de sa frayeur naïve,
L'autre sur le duvet fait placer son convive,
S'empresse de servir, ordonner, disposer,
Va, vient, fait les honneurs, le priant d'excuser.

Le campagnard bénit sa nouvelle fortune,
Sa vie en ses déserts était âpre, importune,
La tristesse, l'ennui, le travail et la faim.
Ici l'on y peut vivre ! Et de rire. Et soudain
Des volets à grand bruit interrompent la fête.
On court, on vole, on fuit : nul coin, nulle retraite.
Les dogues éveillés les glacent par leur voix :
Toute la maison tremble au bruit de leurs abois.

Alors le campagnard, honteux de son délire :
« Soyez heureux, dit-il : adieu, je me retire,
Et je vais dans mon trou rejoindre en sûreté
Le sommeil, un peu d'orge, et la tranquillité. »

DERNIERS VERS DE L'AUTEUR.

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre,
Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaie encore ma lyre !
Peut-être est-ce bientôt mon tour !
Peut-être, avant que l'heure en cercle promenée
Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
Son pas sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera mes paupières !
Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être, en ces murs effrayés,
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,
Remplira de mon nom ces longs corridors sombres !
. . . . . .
. . . . . .

DE LA MARTINE.

DE LA MARTINE.

MÉDITATIONS POÉTIQUES.

Le Vallon.

Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance,
N'ira plus de ses vœux importuner le sort ;
Prêtez-moi seulement, vallon de mon enfance,
Un asile d'un jour pour attendre la mort.

Voici l'étroit sentier de l'obscure vallée :
Du flanc de ses coteaux pendent des bois épais
Qui, courbant sur mon front leur ombre entremêlée,
Me couvrent tout entier de silence et de paix.

Là deux ruisseaux cachés sous des ponts de verdure
Tracent en serpentant les contours du vallon ;

Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure,
Et non loin de leur source ils se perdent sans nom.

La source de mes jours comme eux s'est écoulée;
Elle a passé sans bruit, sans nom et sans retour:
Mais leur onde est limpide, et mon âme troublée
N'aura pas réfléchi les clartés d'un beau jour.

La fraîcheur de leurs lits, l'ombre qui les couronne,
M'enchaînent tout le jour sur les bords des ruisseaux;
Comme un enfant bercé par un vent monotone,
Mon âme s'assoupit au murmure des eaux.

Ah! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdure,
D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,
J'aime à fixer mes pas, et, seul dans la nature,
A n'entendre que l'onde, à ne voir que les cieux.

J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie;
Je viens chercher vivant le calme du Léthé:
Beaux lieux, soyez pour moi ces bords où l'on oublie:
L'oubli seul désormais est ma félicité.

Mon cœur est en repos, mon âme est en silence.
Le bruit lointain du monde expire en arrivant,
Comme un son éloigné qu'affaiblit la distance,
A l'oreille incertaine apporté par le vent.

D'ici je vois la vie à travers un nuage,
S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé;
L'amour seul est resté, comme une grande image
Survit seul au réveil dans un songe effacé.

Repose-toi, mon âme, en ce dernier asile,
Ainsi qu'un voyageur qui, le cœur plein d'espoir,
S'assied avant d'entrer aux portes de la ville,
Et respire un moment l'air embaumé du soir.

Comme lui, de nos pieds secouons la poussière;
L'homme par ce chemin ne repasse jamais;
Comme lui, respirons au bout de la carrière
Ce calme avant-coureur de l'éternelle paix.

Tes jours, sombres et courts comme des jours d'automne,
Déclinent comme l'ombre au penchant des coteaux;
L'amitié te trahit, la pitié t'abandonne,
Et, seule, tu descends le sentier des tombeaux.

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime;
Plonge-toi dans son sein, qu'elle t'ouvre toujour :
Quand tout change pour toi, la nature est la même,
Et le même soleil se lève sur tes jours.

De lumière et d'ombrage elle t'entoure encore
Détache ton amour des faux biens que tu perd ;

Adore ici l'écho qu'adorait Pythagore,
Prête avec lui l'oreille aux célestes concerts.

Suis le jour dans le ciel, suis l'ombre sur la terre;
Dans les plaines de l'air vole avec l'aquilon;
Avec les doux rayons de l'astre du mystère
Glisse à travers les bois dans l'ombre du vallon.

Dieu, pour le concevoir, a fait l'intelligence;
Sous la nature enfin découvre son auteur.
Une voix à l'esprit parle dans son silence:
Qui n'a pas entendu cette voix dans son cœur!

Le Soir.

—

Le soir ramène le silence.
Assis sur ces rochers déserts,
Je suis, dans le vague des airs,
Le char de la nuit qui s'avance.

Vénus se lève à l'horizon ;
A mes pieds l'étoile amoureuse
De sa lueur mystérieuse
Blanchit les tapis de gazon.

De ce hêtre au feuillage sombre
J'entends frissonner les rameaux :
On dirait autour des tombeaux
Qu'on entend voltiger une ombre.

Tout à coup, détaché des cieux
Un rayon de l'astre nocturne,
Glissant sur mon front taciturne,
Vient mollement toucher mes yeux.

Doux reflet d'un globe de flamme,
Charmant rayon, que me veux-tu?
Viens-tu dans mon sein abattu
Porter la lumière à mon âme?

Descends-tu pour me révéler
Des mondes le divin mystère,
Ces secrets cachés dans la sphère
Où le jour va te rappeler?

Une secrète intelligence
T'adresse-t-elle aux malheureux?
Viens-tu, la nuit, briller sur eux
Comme un rayon de l'espérance?

Viens-tu dévoiler l'avenir
Au cœur fatigué qui l'implore?
Rayon divin, es-tu l'aurore
Du jour qui ne doit pas finir?

Mon cœur à ta clarté s'enflamme,
Je sens des transports inconnus,
Je songe à ceux qui ne sont plus:
Douce lumière, es-tu leur âme?

Peut-être ces mânes heureux
Glissent ainsi sur le bocage·

Enveloppé de leur image,
Je crois me sentir plus près d'eux !

Ah ! si c'est vous, ombres chéries !
Loin de la foule et loin du bruit
Revenez ainsi, chaque nuit,
Vous mêler à mes rêveries.

Ramenez la paix et l'amour
Au sein de mon âme épuisée,
Comme la nocturne rosée
Qui tombe après les feux du jour.

Venez !... Mais des vapeurs funèbres
Montent des bords de l'horizon :
Elles voilent le doux rayon,
Et tout rentre dans les ténèbres.

La Prière.

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
Descend avec lenteur de son char de victoire ;
Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux
Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieux,
Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue.
Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue,
La lune se balance aux bords de l'horizon ;
Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,
Et le voile des nuits sur les monts se déplie :
C'est l'heure où la nature, un moment recueillie,
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
S'élève au créateur du jour et de la nuit,
Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage,
De la création le magnifique hommage.

Voilà le sacrifice immense, universel!
L'univers est le temple, et la terre est l'autel ;
Les cieux en sont le dôme ; et les astres sans nombre,

Ces feux demi-voilés, pâle ornement de l'ombre,
Dans la voûte d'azur avec ordre semés,
Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés;
Et ces nuages purs qu'un jour mourant colore,
Et qu'un souffle léger, du couchant à l'aurore,
Dans les plaines de l'air repliant mollement,
Roule en flocons de pourpre aux bords du firmament,
Sont les flots de l'encens qui monte et s'évapore
Jusqu'au trône du Dieu que la nature adore.
Mais ce temple est sans voix. Où sont les saints concerts?
D'où s'élèvera l'hymne au Roi de l'univers?
Tout se tait : mon cœur seul parle dans ce silence.
La voix de l'univers, c'est mon intelligence.
Sur les rayons du soir, sur les ailes du vent,
Elle s'élève à Dieu comme un parfum vivant,
Et, donnant un langage à toute créature,
Prête, pour l'adorer, mon âme à la nature.
Seul, invoquant ici son regard paternel,
Je remplis le désert du nom de l'Éternel;
Et celui qui, du sein de sa gloire infinie,
Des sphères qu'il ordonne écoute l'harmonie,
Écoute aussi la voix de mon humble raison
Qui contemple sa gloire et murmure son nom.

Salut, principe et fin de toi-même et du monde!
Toi qui rends d'un regard l'immensité féconde,
Ame de l'univers, Dieu, père, créateur,

Sous tous ces noms divers je crois en toi, Seigneur !
Et, sans avoir besoin d'entendre ta parole,
Je lis au front des cieux mon glorieux symbole.
L'étendue à mes yeux révèle ta grandeur,
La terre ta bonté, les astres ta splendeur.
Tu t'es produit toi-même en ton brillant ouvrage;
L'univers tout entier réfléchit ton image,
Et mon âme à son tour réfléchit l'univers.
Ma pensée, embrassant tes attributs divers,
Partout autour de toi te découvre et t'adore,
Se contemple soi-même et t'y découvre encore :
Ainsi l'astre du jour éclate dans les cieux,
Se réfléchit dans l'onde et se peint à mes yeux.

C'est peu de croire en toi, bonté, beauté suprême;
Je te cherche partout, j'aspire à toi, je t'aime :
Mon âme est un rayon de lumière et d'amour,
Qui, du foyer divin détaché pour un jour,
De désirs dévorants loin de toi consumée,
Brûle de remonter à sa source enflammée.
Je respire, je sens, je pense, j'aime en toi.
Ce monde qui te cache est transparent pour moi;
C'est toi que je découvre au fond de la nature,
C'est toi que je bénis dans toute créature.
Pour m'approcher de toi, j'ai fui dans ces déserts ;
Là, quand l'aube, agitant son voile dans les airs,
Entr'ouvre l'horizon qu'un jour naissant colore,

Et sème sur les monts les perles de l'aurore,
Pour moi c'est ton regard qui, du divin séjour,
S'entr'ouvre sur le monde et lui répand le jour.
Quand l'astre à son midi, suspendant sa carrière,
M'inonde de chaleur, de vie et de lumière,
Dans ses puissants rayons qui raniment mes sens,
Seigneur, c'est ta vertu, ton souffle que je sens;
Et quand la nuit, guidant son cortége d'étoiles,
Sur le monde endormi jette ses sombres voiles,
Seul, au sein du désert et de l'obscurité,
Méditant de la nuit la douce majesté,
Enveloppé de calme, et d'ombre, et de silence,
Mon âme, de plus près, adore ta présence;
D'un jour intérieur je me sens éclairer,
Et j'entends une voix qui me dit d'espérer.

Oui, j'espère, Seigneur, en ta magnificence.
Partout à pleines mains prodiguant l'existence,
Tu n'auras pas borné le nombre de mes jours
A ces jours d'ici bas, si troublés et si courts.
Je te vois en tous lieux conserver et produire :
Celui qui peut créer dédaigne de détruire.
Témoin de ta puissance et sûr de ta bonté,
J'attends le jour sans fin de l'immortalité;
La mort m'entoure en vain de ses ombres funèbres,
Ma raison voit le jour à travers ses ténèbres,
C'est le dernier degré qui m'approche de toi,

C'est le voile qui tombe entre ta face et moi.
Hâte pour moi, Seigneur, ce moment que j'implore;
Ou si dans tes secrets tu le retiens encore,
Entends du haut du ciel le cri de mes besoins :
L'atome et l'univers sont l'objet de tes soins;
Des dons de ta bonté soutiens mon indigence,
Nourris mon cœur de pain, mon âme d'espérance;
Réchauffe d'un regard de tes yeux tout puissants
Mon esprit éclipsé par l'ombre de mes sens;
Et, comme le soleil aspire la rosée,
Dans ton sein à jamais absorbe ma pensée!

Le Chrétien mourant.

Qu'entends-je? autour de moi l'airain sacré résonne !
Quelle foule pieuse en pleurant m'environne?
Pour qui ce chant funèbre et ce pâle flambeau?
O mort ! est-ce ta voix qui frappe mon oreille
Pour la dernière fois? Et quoi ! je me réveille
Sur le bord du tombeau !

O toi! d'un feu divin précieuse étincelle,
De ce corps périssable habitante immortelle,
Dissipe ces terreurs : la mort vient t'affranchir !
Prends ton vol, ô mon âme ! et dépouille tes chaînes.
Déposer le fardeau des misères humaines,
Est-ce donc là mourir?

Oui, le temps a cessé de mesurer mes heures.
Messagers rayonnants des célestes demeures,
Dans quels palais nouveaux allez-vous me ravir?

Déjà, déjà je nage en des flots de lumière ;
L'espace devant moi s'agrandit, et la terre
Sous mes pieds semble fuir !

Mais qu'entends-je ? Au moment où mon âme s'éveille,
Des soupirs, des sanglots ont frappé mon oreille !
Compagnons de l'exil, quoi ! vous pleurez ma mort !
Vous pleurez ! et déjà dans la coupe sacrée
J'ai bu l'oubli des maux, et mon âme enivrée
Entre au céleste port.

Le Golfe de Baya.

Vois-tu comme le flot paisible
Sur le rivage vient mourir ?
Vois-tu le volage zéphyr
Rider, d'une haleine insensible,
L'onde qu'il aime à parcourir ?
Montons sur la barque légère
Que ma main guide sans efforts,
Et de ce golfe solitaire
Rasons timidement les bords.

Loin de nous déjà fuit la rive :
Tandis que d'une main craintive
Tu tiens le docile aviron,
Courbé sur la rame bruyante,
Au sein de l'onde frémissante
Je trace un rapide sillon.

Dieu ! quelle fraîcheur on respire !
Plongé dans le sein de Téthys,

Le soleil a cédé l'empire
A la pâle reine des nuits ;
Le sein des fleurs demi-fermées
S'ouvre, et de vapeurs embaumées
En ce moment remplit les airs ;
Et du soir la brise légère
Des plus doux parfums de la terre
A son tour embaume les mers.

Quels chants sur ces flots retentissent ?
Quels chants éclatent sur ces bords ?
De ces deux concerts qui s'unissent
L'écho prolonge les accords.
N'osant se fier aux étoiles,
Le pêcheur, repliant ses voiles,
Salue, en chantant, son séjour ;
Tandis qu'une folle jeunesse
Pousse au ciel des cris d'allégresse,
Et fête son heureux retour.

Mais déjà l'ombre plus épaisse
Tombe, et brunit les vastes mers ;
Le bord s'efface, le bruit cesse,
Le silence occupe les airs.
C'est l'heure où la mélancolie
S'assied, pensive et recueillie,
Aux bords silencieux des mers,

Et, méditant sur les ruines,
Contemple au penchant des collines
Ce palais, ces temples déserts.

Oh! de la liberté vieille et sainte patrie,
Terre autrefois féconde en sublimes vertus,
Sous d'indignes Césars [1] maintenant asservie,
Ton empire est tombé, tes héros ne sont plus!
Mais dans ton sein l'âme agrandie
Croit sur leurs monuments respirer leur génie,
Comme on respire encor dans un temple aboli
La majesté du Dieu dont il était rempli.
Mais n'interrogeons pas vos cendres généreuses,
Vieux Romains, fiers Catons, mânes des deux Brutus;
Allons redemander à ces murs abattus
Des souvenirs plus doux, des ombres plus heureuses.

Horace, dans ce frais séjour,
Dans une retraite embellie
Par les plaisirs et le génie,
Fuyait les pompes de la cour;
Properce y visitait Cynthie,
Et sous les regards de Délie
Tibulle y modulait les soupirs de l'amour;
Plus loin, voici l'asile où vint chanter le Tasse,

[1] Ceci était écrit en 1813.

Quand, victime à la fois du génie et du sort,
Errant dans l'univers, sans refuge et sans port,
La pitié recueillit son illustre disgrâce.
Non loin des mêmes bords, plus tard il vint mourir ;
La gloire l'appelait, il arrive, il succombe :
La palme qui l'attend devant lui semble fuir,
Et son laurier tardif n'ombrage que sa tombe.
Colline de Baya, poétique séjour,
Voluptueux vallon qu'habita tour à tour
Tout ce qui fut grand dans le monde,
Tu ne retentis plus de gloire ni d'amour.
Pas une voix qui me réponde,
Que le bruit plaintif de cette onde,
Ou l'écho réveillé des débris d'alentour !

Ainsi tout change, ainsi tout passe ;
Ainsi nous-mêmes nous passons,
Hélas ! sans laisser plus de trace
Que cette barque où nous glissons
Sur cette mer où tout s'efface.

Bonaparte.

—

Sur un écueil battu par la vague plaintive,
Le nautonier de loin voit blanchir sur la rive,
Un tombeau près du bord par les flots déposé :
Le temps n'a pas encor bruni l'étroite pierre,
Et sous le vert tissu de la ronce et du lierre,
On distingue... un sceptre brisé !

Ici gît... point de nom... Demandez à la terre!
Ce nom? Il est inscrit, en sanglants caractères,
Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar,
Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves
Qu'il foulait tremblants sous son char.

Il est là!... Sous trois pas un enfant le mesure!
Son ombre ne rend pas même un léger murmure!

Le pied d'un ennemi foule en paix son cercueil!
Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne,
Et son ombre n'entend que le bruit monotone
D'une vague contre l'écueil.

Ne crains pas cependant, ombre encore inquiète,
Que je vienne outrager ta majesté muette!
Non, la lyre au tombeau n'a jamais insulté.
La mort fut de tout temps l'asile de la gloire;
Rien ne doit jusque là poursuivre une mémoire,
Rien... excepté la vérité.

Ta tombe et ton berceau sont couverts d'un nuage;
Mais pareil à l'éclair, tu sortis de l'orage!
Tu foudroyas le monde avant d'avoir un nom.
Tel ce Nil dont Memphis boit les vagues fécondes
Avant d'être nommé fait bouillonner ses ondes
Aux solitudes de Memnon.

Les dieux étaient tombés, les trônes étaient vides;
La victoire te prit sur ses ailes rapides.
D'un peuple de Brutus la gloire te fit roi.
Ce siècle, dont l'écume entraînait dans sa course
Les mœurs, les rois, les dieux... refoulé vers sa source
Recula d'un pas devant toi.

Tu combattis l'erreur sans regarder le nombre:
Pareil au fier Jacob, tu luttas contre une ombre!

Le fantôme croula sous le poids d'un mortel!
Et de tous ces grands noms profanateur sublime,
Tu jouas avec eux comme la main du crime
Avec les vases de l'autel.

Ainsi dans les accès d'un impuissant délire,
Quand un siècle vieilli de ses mains se déchire
En jetant dans ses fers un cri de liberté,
Un héros tout à coup de la poudre se lève,
Le frappe avec son sceptre... Il s'éveille et le rêve
Tombe devant la vérité!

Superbe, et dédaignant ce que la terre admire,
Tu ne demandais rien au monde que l'empire!
Tu marchais!.. tout obstacle était ton ennemi!
Ta volonté volait comme ce trait rapide
Qui va frapper le but où le regard le guide,
Même à travers un cœur ami.

Jamais pour éclaircir ta royale tristesse
La coupe des festins ne te versa l'ivresse;

Tes yeux d'une autre pourpre aimaient à s'enivrer!
Comme un soldat debout qui veille sous les armes,
Tu vis de la beauté le sourire et les larmes,
Sans sourire et sans soupirer!

Tu n'aimais que le bruit du fer, les cris d'alarmes!
L'éclat resplendissant de l'aube sur les armes!
Et ta main ne flattait que ton léger coursier
Quand les flots ondoyants de sa pâle crinière
Sillonnaient comme un vent la sanglante poussière,
Et que ses pieds brisaient l'acier!

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure!
Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure;
Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser!
Comme l'aigle régnant dans un ciel solitaire,
Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,
Et des serres pour l'embrasser.

Être d'un siècle entier la pensée et la vie,
Emousser le poignard, décourager l'envie;

Ebranler, raffermir l'univers incertain
Aux sinistres clartés de ta foudre qui gronde,
Vingt fois contre les dieux jouer le sort du monde;
Quel rêve !!! et ce fut ton destin.

Tu tombas cependant de ce sublime faîte
Sur ce rocher désert jeté par la tempête,
Tu vis tes ennemis déchirer ton manteau,
Et le sort, ce seul dieu qu'adora ton audace,
Pour dernière faveur t'accorda cet espace
Entre le trône et le tombeau.

Oh! qui m'aurait donné d'y sonder ta pensée,
Lorsque le souvenir de ta grandeur passée
Venait comme un remords t'assaillir loin du bruit!
Et que les bras croisés sur ta large poitrine,
Sur ton front chauve et nu, que la pensée incline,
L'horreur passait comme la nuit!

Tel qu'un pasteur debout sur la rive profonde
Voit son ombre de loin se prolonger sur l'onde,
Et du fleuve orageux suivre en flottant le cours;
Tel du sommet désert de ta grandeur suprême,
Dans l'ombre du passé te recherchant toi-même,
Tu rappelais tes anciens jours.

Ils passaient devant toi comme des flots sublimes
Dont l'œil voit sur les mers étinceler les cimes,

Ton oreille écoutait leur bruit harmonieux !
Et d'un reflet de gloire éclairant ton visage,
Chaque flot t'apportait une brillante image
Que tu suivais long-temps des yeux !

Là, sur un pont tremblant tu défiais la foudre !
Là, du désert sacré tu réveillais la poudre !
Ton coursier frissonnait dans les flots du Jourdain !
Là, tes pas abaissaient une cime escarpée !
Là, tu changeais en sceptre une invincible épée.
Ici... Mais quel effroi soudain !

Pourquoi détournes-tu ta paupière éperdue ?
D'où vient cette pâleur sur ton front répandue ?
Qu'as-tu vu tout à coup dans l'horreur du passé ?
Est-ce d'une cité la ruine fumante ?
Ou du sang des humains quelque plaine écumante ?
Mais ta gloire a tout effacé.

La gloire efface tout... tout, excepté le crime !
Mais son doigt me montrait le corps d'une victime,
Un jeune homme, un héros, d'un sang pur inondé !
Le flot qui l'apportait passait, passait sans cesse ;
Et toujours en passant la vague vengeresse
Lui jetait le nom de Condé !..

Comme pour effacer une tache livide,
On voyait sur son front passer sa main rapide :

Mais la trace du sang sous son doigt renaissait !
Et comme un sceau frappé par une main suprême,
La goutte ineffaçable ainsi qu'un diadême
Le couronnait de son forfait !

On dit qu'aux derniers jours de sa longue agonie,
Devant l'éternité seul avec son génie,
Son regard vers le ciel parut se soulever !
Le signe rédempteur toucha son front farouche !...
Et même on entendit commencer sur sa bouche
Un nom !.. qu'il n'osait achever !

Achève !.. c'est Dieu qui règne et qui couronne !
C'est le Dieu qui punit ! c'est le Dieu qui pardonne !
Pour le héros et nous, il a des poids divers !
Parle-lui sans effroi : lui seul peut te comprendre !
L'esclave et le tyran ont tous un compte à rendre,
L'un du sceptre, l'autre des fers !

Son cercueil est fermé ! Dieu l'a jugé ! Silence !
Son crime et ses exploits pèsent dans la balance :
Que des faibles mortels la main n'y touche plus !
Qui peut sonder, Seigneur, ta clémence infinie !
Et vous, fléaux de Dieu ! qui sait si le génie
N'est pas une de vos vertus ?

Le Papillon.

—

Naître avec le printemps, mourir avec les roses,
Sur l'aile du zéphir, nager dans un ciel pur,
Balancé sur le sein des fleurs à peine écloses,
S'enivrer de parfums, de lumière et d'azur,
Secouant, jeune encor, la poudre de ses ailes,
S'envoler comme un souffle aux voûtes éternelles,
Voilà du papillon le destin enchanté!
Il ressemble au désir qui jamais ne se pose,
Et sans se satisfaire effleurant toute chose,
Retourne enfin au ciel chercher la volupté!

Les Étoiles.

—

Il est pour la pensée, une heure.. une heure sainte,
Alors que s'enfuyant de la céleste enceinte
De l'absence du jour pour consoler les cieux.
Le crépuscule aux monts prolonge ses adieux.
On voit à l'horizon sa lueur incertaine,
Comme les bords flottants d'une robe qui traîne,
Balayer lentement le firmament obscur
Où les astres ternis revivent dans l'azur;
Alors ces globes d'or, ces îles de lumière,
Que cherche par instinct la rêveuse paupière,
Jaillissent par milliers de l'ombre qui s'enfuit
Comme une poudre d'or sous les pas de la nuit;
Et le souffle du soir qui vole sur sa trace,
Les sème en tourbillon dans le brillant espace:
L'œil ébloui les cherche et les perd à la fois;
Les uns semblent planer sur les cimes des bois,
Tel qu'un céleste oiseau dont les rapides ailes
Font jaillir en s'ouvrant des gerbes d'étincelles.

D'autres en flots brillants s'étendent dans les airs
Comme un rocher blanchi de l'écume des mers.
Ceux-là, comme un coursier volant dans la carrière,
Déroulent à longs plis leur flottante crinière ;
Ceux-ci, sur l'horizon se penchant à demi,
Semblent des yeux ouverts sur le monde endormi,
Tandis qu'au bord du ciel, de légères étoiles
Voguent dans cet azur comme de blanches voiles,
Qui revenant au port d'un rivage lointain
Brillent sur l'océan aux rayons du matin.

Cependant la nuit marche, et sur l'abime immense
Tous ces mondes flottants gravitent en silence,
Et nous même avec eux emportés dans leurs cours,
Vers un port inconnu nous avançons toujours !
Souvent pendant la nuit, au souffle du zéphyr,
On sent la terre aussi flotter comme un navire.
D'une écume brillante on voit les monts couverts
Fendre d'un cours égal le flot grondant des airs,
Sur ces vagues d'azur où le globe se joue
On entend l'aquilon se briser sur la proue,
Et du vent dans les mâts les tristes sifflements,
Et de ses flancs battus les sourds gémissements ;

Et l'homme sur l'abîme où sa demeure flotte
Vogue avec volupté sur la foi du pilote!

Soleils, monde flottants qui voguez avec nous;
Dites, s'il vous l'a dit; où donc allons-nous tous?
Quel est le port céleste où son souffle nous guide?
Quel terme assigna-t-il à notre vol rapide?
Allons-nous sur des bords de silence et de deuil,
Echouant dans la nuit sur quelque vaste écueil,
Semer l'immensité des débris d'un naufrage,
Ou, conduits par sa main sur un brillant rivage,
Et sur l'ancre éternelle à jamais affermis,
Dans un golfe du ciel aborder endormis?
Vous qui nagez plus près de la céleste voûte,
Mondes étincelants, vous le savez sans doute?
Cet océan plus pur, ce ciel où vous flottez,
Laisse arriver à vous de plus vives clartés.
Plus brillantes que nous vous savez davantage,
Car de la vérité la lumière est l'image!
Oui : si j'en crois l'éclat dont vos orbes errants
Argentent des forêts les dômes transparents,
Ou glissant tout à coup sur des mers irritées
Calme en les éclairant les vagues agitées;
Si j'en crois ces rayons dont le sensible jour
Inspire la vertu, la prière, l'amour,
Et quand l'œil attendri s'entr'ouvre à leur lumière
Attirent une larme au bord de leur paupière;

Si j'en crois ces instincts, ces doux pressentiments
Qui dirigent vers vous les soupirs des amants,
Les yeux de la beauté, les rêves qu'on regrette,
Et le vol enflammé de l'aigle et du poète,
Tentes du ciel! Edens! temples! brillants palais!
Vous êtes un séjour d'innocence et de paix!
Dans le calme des nuits à travers la distance
Vous en versez sur nous la lointaine influence!
Tout ce que nous cherchons, l'amour, la vérité,
Ces fruits tombés du ciel dont la terre a goûté,
Dans vos brillants climats que le regard envie
Nourrissent à jamais les enfants de la vie,
Et l'homme un jour peut-être à ses destins rendu,
Retrouvera chez vous tout ce qu'il a perdu!

Hélas! combien de fois seul, veillant sur ces cimes
Où notre âme plus libre a des vœux plus sublimes,
Beaux astres! fleurs du ciel dont le lis est jaloux,
J'ai murmuré tous bas : Que ne suis-je un de vous?
Que ne puis-je, échappant à ce globe de boue
Dans la sphère éclatante où mon regard se joue,
Jonchant d'un feu de plus les parvis du saint lieu,
Éclore tout à coup sous les pas de mon Dieu,
Ou briller sur le front de la beauté suprême
Comme un pâle fleuron de son saint diadème!

Dans le limpide azur de ces flots de cristal

Me souvenant encor de mon globe natal,
Je viendrais chaque nuit, tardif et solitaire,
Sur les monts que j'aimais briller près de la terre,
J'aimerais à glisser sous la nuit des rameaux,
A dormir sur les prés, à flotter sur les eaux;
A percer doucement le voile d'un nuage,
Comme un regard d'amour que la pudeur ombrage;
Je visiterais l'homme, et s'il est ici bas
Un front pensif, des yeux qui ne se ferment pas,
Une âme en deuil, un cœur qu'un poids sublime oppresse,
Répandant devant Dieu sa pieuse tristesse,
Un malheureux au jour dérobant ses douleurs
Et dans le sein des nuits laissant couler ses pleurs,
Un génie inquiet, une active pensée
Par un instinct trop fort dans l'infini lancée,
Mon rayon, pénétré d'une sainte amitié,
Pour des maux trop connus prodiguant sa pitié,
Comme un secret d'amour versé dans un cœur tendre,
Sur ces fronts inclinés se plairait à descendre.
Ma lueur fraternelle en découlant sur eux
Dormirait sur leur sein, sourirait à leurs yeux:
Je leur révélerais dans la langue divine
Un mot du grand secret que le malheur devine!
Je sécherais leurs pleurs: et quand l'œil du matin
Ferait pâlir mon disque à l'horizon lointain,
Mon rayon, en quittant leur paupière attendrie,
Leur laisserait encor la vague rêverie

Et la paix et l'espoir; et lassés de gémir,
Au moins avant l'aurore ils pourraient s'endormir.

Et vous brillantes sœurs, étoiles, mes compagnes,
Qui du bleu firmament émaillez les campagnes,
En cadençant vos pas à la lyre des cieux,
Nouez et dénouez vos chœurs harmonieux!
Introduit sur vos pas dans la céleste chaîne,
Je suivrais dans l'azur l'instinct qui vous entraîne,
Vous guideriez mon œil dans ce brillant désert,
Labyrinthe de feu où le regard se perd!
Vos rayons m'apprendraient à louer, à connaître
Celui que nous cherchons, que vous voyez peut-être!
Et noyant dans son sein mes tremblantes clartés,
Je sentirais en lui tout ce que vous sentez.

Le Poète mourant.

La coupe de mes jours s'est brisée encore pleine!
Ma vie hors de mon sein s'enfuit à chaque haleine;
Ni baisers, ni soupirs ne peuvent l'arrêter,
Et l'aile de la mort sur l'airain qui me pleure,
En sons entrecoupés, frappe ma dernière heure;
Faut-il gémir? Faut-il chanter?

Chantons puisque mes doigts sont encor sur la lyre;
Chantons puisque la mort comme au cigne m'inspire
Aux bords d'un autre monde un cri mélodieux.
C'est un présage heureux donné par mon génie,
Si notre âme n'est rien qu'amour et qu'harmonie,
Qu'un chant divin soit ses adieux!

La lyre en se brisant jette un son plus sublime.
La lampe qui s'éteint tout à coup se ranime,
Et d'un éclat plus pur brille avant d'expirer;

Le cigne voit le ciel à son heure dernière ;
L'homme seul reportant ses regards en arrière,
Compte ses jours pour les pleurer.

Qu'est-ce donc que des jours pour valoir qu'on les pleure ?
Un soleil, un soleil... une heure, et puis une heure !
L'heure qui vient ressemble à celle qui s'enfuit,
Ce qu'une nous apporte, une autre nous l'enlève :
Travail, repos, douceur, et quelquefois un rêve,
Voilà le jour ! puis vient la nuit.

Le poète est semblable aux oiseaux de passage,
Qui ne bâtissent point leur nid sur le rivage,
Qui ne se posent pas sur les rameaux des bois ;
Nonchalamment bercé sur le courant de l'onde,
Ils passent en chantant loin des bords, et le monde
Ne connaît rien d'eux que leur voix.

Jamais aucune main sur la corde sonore
Ne guida dans les jeux ma main novice encore :
L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel ;
Le ruisseau n'apprend pas à couler dans sa pente,
L'aigle à fendre les airs d'une aile indépendante,
L'abeille à composer son miel.

L'airain retentissant dans sa haute demeure,
Sous le marteau sacré tour à tour chante et pleure.

Pour célébrer l'hymen, la naissance ou la mort:
J'étais comme ce bronze épuré par la flamme,
Et chaque passion en frappant sur mon âme
En tirait un sublime accord.

Dieu d'un souffle brûlant avait formé mon âme;
Tout ce qu'elle approchait s'embrasait à sa flamme :
Don fatal! et je meurs pour avoir trop aimé!
Tout ce que j'ai touché s'est réduit en poussière :
Ainsi le feu du ciel tombé sur la bruyère
S'éteint quand tout est consumé.

Mais le temps? Il n'est plus. Mais la gloire? Eh! qu'importe
Cet écho d'un vain son qu'un siècle à l'autre apporte
Ce nom, brillant jouet de la postérité?
Vous qui de l'avenir lui promettez l'empire,
Écoutez cet accord que va rendre ma lyre,
. . . . . .
Les vents déjà l'ont emporté.

Ah! donnez à la mort un espoir moins frivole.
Eh quoi! le souvenir de ce son qui s'envole

Autour d'un vain tombeau retentirait toujours ?
Ce souffle d'un mourant ! quoi ! c'est là de la gloire !
Mais vous qui promettez les temps à ma mémoire,
Mortels, possédez-vous deux jours ?

Je jette un nom de plus à ces flots sans rivage,
Au gré des vents du ciel qu'il s'abîme ou surnarge,
En serai-je plus grand? Pourquoi? Ce n'est qu'un nom.
Le cigne qui s'envole aux voûtes éternelles,
Amis, s'informe-t-il si l'ombre de ses ailes
flotte encor sur un vil gazon ?...

Mais pourquoi chantais-tu ? Demande à Philomèle,
Pourquoi durant les nuits sa douce voix se mêle
Au doux bruit des ruisseaux sous l'ombrage roulant ?
Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant.

Aimer, prier, chanter, voilà toute ma vie.
Mortels, de tous ces biens qu'ici bas l'homme envie,
A l'heure des adieux je ne regrette rien,

Rien, que l'ardent soupir qui vers le ciel s'élance,
L'extase de la lyre, ou l'amoureux silence,
D'un cœur pressé contre le mien.

Un soupir ! un regret ! inutile parole !
Sur l'aile de la mort mon âme au ciel s'envole ;
Je vais où leur instinct emporte nos désirs ;
Je vais où le regard voit briller l'espérance ;
Je vais où va le son qui de mon luth s'élance,
Où sont allés tous mes soupirs !

N'inscrivez point mon nom sur ma demeure sombre,
Du poids d'un monument ne chargez point mon ombre ;
D'un peu de sable, hélas ! je ne suis point jaloux.
Laissez-moi seulement à peine assez d'espace
Pour que le malheureux qui sur ma tombe passe
Puisse y poser ses deux genoux.

Brisez, livrez aux vents, aux ondes, à la flamme,
Ce luth qui n'a qu'un son pour répondre à mon âme!
Le luth des Séraphins va frémir sous mes doigts.
Bientôt vivant comme eux d'un immortel délire,
Je vais guider peut-être aux accords de ma lyre
Des cieux suspendus à ma voix.

Bientôt... mais de la mort la main lourde et muette
Vient de toucher la corde, elle se brise, et jette
Un son plaintif dans le vague des airs.
Mon luth glacé se tait... Amis, prenez le vôtre,
Et que mon âme encor passe d'un monde à l'autre
Au bruit de vos sacrés concerts!

Les Préludes.

Et toi qui donnes l'âme à mon luth inspiré,
Esprit capricieux, viens, prélude à ton gré!
Il descend! il descend! La harpe obéissante,
A frémi mollement sous son vol cadencé,
Et de la corde frémissante
Le souffle harmonieux dans mon âme a passé.

L'onde qui baise ce rivage,
De quoi se plaint-elle à ses bords?
Pourquoi le roseau sur la plage,
Pourquoi le ruisseau sous l'ombrage
Rendent-ils de tristes accords?

De quoi gémit la tourterelle,
Quand, dans le silence des bois,
Seule auprès du ramier fidèle,
L'amour fait palpiter son aile,
Les baisers étouffent sa voix ?

Et toi qui mollement te livres
Au doux sourire du bonheur,
Et du regard dont tu m'enivres
Me fais mourir, me fait revivre,
De quoi te plains-tu sur mon cœur ?

Plus jeune que la jeune Aurore,
Plus limpide que ce flot pur,
Ton âme au bonheur vient d'éclore,
Et jamais aucun souffle encore
N'en a terni le vague azur.

Non, non, brise à jamais cette corde amollie
Mon cœur ne répond plus à ta voix affaiblie

J'entends, j'entends de loin, comme une voix qui gronde
Un souffle impétueux fait frisonner les airs,
Comme l'on voit frissonner l'onde
Quand l'aigle au vol pesant rase le sein des mers.
De quels sons belliqueux mon oreille est frappée?
C'est le cri du clairon, c'est la voix du coursier;
La corde de sang trempée
Retentit comme l'épée
Sur l'orbe du bouclier.

La trompette a jeté le signal des alarmes :
Aux armes! et l'écho répete au loin : Aux armes!
Dans la plaine soudain les escadrons épars,
Plus prompts que l'aquilon, fondent de toutes parts;
Et sur les flancs épais des légions mortelles,
S'étendent tout à coup comme deux sombres ailes.
Le coursier, retenu par un frein impuissant,
Sur ses jarrets pliés, s'arrête en frémissant.
La foudre dort encore, et sur la foule immense
Plane avec la terreur un lugubre silence :

On n'entend que le bruit de cent mille soldats,
Marchant comme un seul homme au devant du trépas.
Les roulements des chars, les coursiers qui hennissent,
Les ordres répétés qui dans l'air retentissent,
Ou le bruit des drapeaux soulevés par les vents,
Qui sur les camps rivaux flottent à plis mouvants,
Tantôt semblent enflés d'un souffle de victoire,
Vouloir voler d'eux-même au devant de la gloire,
Et tantôt, retombant le long des pavillons,
De leurs funèbres plis couvrir leurs bataillons.

Mais sur le front du camp déjà les bronzes grondent,
Ces tonnerres lointains se croisent, se répondent;
Des tubes enflammés la foudre avec effort
Sort, et frappe en sifflant comme un souffle de mort;
Le boulet dans les rangs laisse une large trace.
Ainsi qu'un laboureur qui passe et qui repasse,
Et sans se reposer, déchirant le vallon,
A côté du sillon creuse un autre sillon;
Ainsi le trait fatal dans les rangs se promène,
Et comme des épis les couche dans la plaine.
Ici tombe un héros moissonné dans sa fleur,
Superbe, et l'œil brillant d'orgueil et de valeur.
Sur son casque ondulant, d'où jaillit la lumière,
Flotte d'un coursier noir l'ondoyante crinière:
Ce casque éblouissant sert de but au trépas;
Par la foudre frappé d'un coup qu'il ne sent pas,

Comme un faisceau d'acier il tombe sur l'arène ;
Son coursier bondissant, qui sent flotter la rêne,
Lance un regard oblique à son maître expirant,
Revient, penche la tête, et le flaire en pleurant.
Là, tombe un vieux guerrier qui, né dans les alarmes,
Eut les camps pour patrie, et pour amours ses armes.
Il ne regrette rien que ses chers étendards,
Et les suit, en mourant, de ses derniers regards ;
La mort vole au hasard dans l'horrible carrière :
L'un périt tout entier : l'autre sur la poussière,
Comme un tronc dont la hache a coupé les rameaux,
De ses membres épars voit voler les lambeaux,
Et se traînant encor sur la terre humectée,
Marque en ruisseaux de sang sa trace ensanglantée.
Le blessé, que la mort n'a frappé qu'à demi,
Fuit en vain, emporté dans les bras d'un ami :
Sur le sein l'un de l'autre ils sont frappés ensemble,
Et bénissent du moins le trait qui les rassemble.
Mais de la foudre en vain les livides éclats
Pleuvent sur les deux camps : d'intrépides soldats,
Comme la mer qu'entr'ouvre une proue écumante
Se referme soudain sur sa trace fumante,
Sur les rangs écrasés formant de nouveaux rangs,
Viennent braver la mort sur les corps des mourants!

Accourez maintenant, amis, épouses, mères !
Venez compter vos fils, vos amants et vos frères !
Venez sur ces débris disputer aux vautours
L'espoir de vos vieux ans, les fruits de vos amours !
Que de larmes sans fin sur eux vont se répandre,
Dans vos cités en deuil que de cris vont s'entendre,
Avant qu'avec douleur la terre ait reproduit,
Misérables mortels ! ce qu'un jour a détruit !
Mais au sort des humains la nature insensible,
Sur leurs débris épars suivra son cours paisible :
Demain la douce aurore, en se levant sur eux,
Dans leur acier sanglant réfléchira ses feux ;
Le fleuve lavera sa rive ensanglantée,
Les vents balayeront leur poussière infectée,
Et le sol engraissé de leurs restes fumants,
Cachera sous des fleurs leurs pâles ossements !

Silence esprit de feu ! Mon âme épouvantée
Suit le frémissement de ta corde irritée,
Et court en frissonnant sur tes pas belliqueux,
Comme un char emporté par deux coursiers fougeux;
Mais mon œil attristé de ces sombres images,
Se détourne en pleurant vers de plus doux rivages :
N'as-tu point sur ta lyre un chant consolateur ?
N'as-tu pas entendu la flûte du pasteur ?
Quand, seul assis en paix sous le pampre qui plie,

Il charme par ses airs les heures qu'il oublie,
Et que l'écho des bois, ou le fleuve en coulant
Portent de saule en saule un son plaintif et lent ?
Souvent, pour l'écouter le soir sur la colline,
Du côté de ses chants mon oreille s'incline,
Mon cœur, par un soupir, soulagé de son poids,
Dans un monde étranger se perd avec la voix ;
Et je sens, par moments, sur mon âme calmée
Passer avec le son une brise embaumée,
Plus douce qu'à mes sens l'ombre des arbrisseaux,
Ou que l'air rafraîchi qui sort du lit des eaux.

Un vent caresse ma lyre
Comme l'aile d'un oiseau ;
Sa voix dans le cœur expire,
Et l'humble corde soupire
Comme un flexible roseau !

Oui, je reviens à toi, berceau de mon enfance,
Embrasser pour jamais tes foyers protecteurs ;
Loin de moi les cités et leur vaine opulence,
Je suis né parmi les pasteurs !

Enfant jamais comme eux à suivre dans la plaine
Les agneaux pas à pas égarés jusqu'au soir ;
A revenir comme eux laver leur tendre laine
Dans l'eau courante du lavoir ;

J'aimais à me suspendre aux lianes légères,
A gravir dans les airs de rameaux en rameaux,
Pour ravir le premier, sous l'aile de leurs mères,
Les tendres œufs des tourtereaux ;

J'aimais les voix du soir dans les airs répandues,
Le bruit lointain des chars gémissants sous leur poids,
Et le sourd tintement des cloches suspendues
Au cou des chevaux dans les bois.

S'eveiller le cœur pur au réveil de l'aurore,
Pour bénir au matin le Dieu qui fait les jours ;
Voir les fleurs du vallon sous la rosée éclore
Comme pour fêter son retour ;

Respirer les parfums que la colline exhale,
Ou l'humide fraîcheur qui tombe des forêts;

Voir onduler de loin l'haleine matinale
Sur le sein flottant des guérets ;

Conduire la génisse à la source qu'elle aime,
Ou suspendre la chèvre au cythise embaumé,
Ou voir les blancs taureaux venir tendre d'eux-même
Leur front au joug accoutumé ;

Guider un soc tremblant dans le sillon qui crie,
Du pampre domestique émonder les berceaux,
Ou tracer mollement, au sein de la prairie,
Les lits murmurants des ruisseaux ;

Le soir, assis en paix au seuil de la chaumière,
Tendre au pauvre qui passe un morceau de son pain,
Et, fatigué du jour, y fermer la paupière
Loin des soucis du lendemain.

Voir ! de vos doux vergers sur vos fronts les fruits pendre,
Les fruits d'un chaste amour dans vos bras accourir,
Et sur eux appuyé doucement redescendre,
C'est assez pour qui doit mourir.

Mort de Socrate.

Puisque tu vas mourir, ami trop tôt quitté,
Parle-nous d'espérance et d'immortalité !
« Je le veux bien dit-il, mais écartons les femmes,
Leurs soupirs étouffés amolliraient nos âmes :
Or il faut, dédaignant les horreurs du tombeau,
Entrer d'un pas hardi dans un monde nouveau.
Vous le savez, amis, souvent, dès ma jeunesse,
Un génie inconnu m'inspira la sagesse
Et du monde futur me découvrit les lois :
Etait-ce quelque Dieu caché dans une voix?
Une ombre m'embrassant d'une amitié secrète?
L'écho de l'avenir, la muse du poète?
Je ne sais : mais l'esprit qui me parlait tout bas
Depuis que de ma fin je m'approche à grands pas,
En sons plus élevés me parle, me console ;
Je reconnais plutôt sa divine parole,

Soit qu'un cœur affranchi du tumulte des sens,
Avec plus de silence écoute ses accents ;
Soit que, comme l'oiseau, l'invisible génie
Redouble vers le soir sa touchante harmonie ;
Soit plutôt qu'oubliant ce jour qui va finir
Mon âme, suspendue aux bords de l'avenir,
Distingue mieux le son qui part d'un autre monde,
Comme le nautonier, le soir errant sur l'onde,
A mesure qu'il vogue et s'approche du bord,
Distingue mieux la voix qui s'élève du port,
Cet invisible ami jamais ne m'abandonne,
Toujours de son accent mon oreille résonne,
Et sa voix dans ma voix parle seule aujourd'hui :
Amis, écoutez donc, ce n'est plus moi, c'est lui !...»

Les Fantômes.

Ils iront d'un seul trait, du tombeau dans les cieux,
Joindre, où la mort n'est plus, les héros et les dieux,
Ceux qui, vainqueurs des sens pendant leur courte vie,
Ont soumis à l'esprit la matière asservie.

Mais ceux qui, chérissant la terre autant que l'âme,
De l'esprit et des sens ont resserré la trame,
Et prostitué l'âme aux vils baisers du corps,
Comme Léda livrée à de honteux transports;
Ceux-là, si toutefois un dieu ne les délivre,
Même après leur trépas ne cessent pas de vivre,
Et des coupables nœuds qu'eux-même ils ont serrés,
Ces manes imparfaits ne sont pas délivrés!

Comme à ses fils impurs Arachné suspendue,
Leur âme avec leur corps mêlée et confondue,
Cherche en vain à briser ses liens flétrissants,
L'amour qu'elle eut pour eux vit encor dans ses sens;
De leurs bras décharnés ils la pressent encore,
Lui rappellent cent fois cet hymen qu'elle abhorre,
Et comme un air pesant qui dort sur les marais,
Leur vil poids loin des dieux les retient à jamais!
Ces mânes gémissants, errant dans les ténèbres,
Avec l'oiseau des nuits jettent des cris funèbres;
Autour des monuments, des urnes, des tombeaux,
De leur corps importun traînant d'affreux lambeaux,
Honteux de vivre encore, et fuyant la lumière,
A l'heure où l'innocence a fermé sa paupière,
De leurs antres obscurs ils s'échappent sans bruit,
Comme des criminels s'emparent de la nuit,
Imitent sur les flots le réveil de l'aurore,
Font courir sur les monts le pâle météore;
De songes effrayants assiégent nos esprits,
Au fond des bois sacrés poussent d'horribles cris,
Ou tristement assis sur le bord d'une tombe,
Et dans leurs doigts sanglants cachant leur front qui tombe
Jaloux de leur victime, ils pleurent leurs forfaits :
Mais les âmes des bons ne reviennent jamais!

Le Dernier Soir.

Et déjà le soleil était sur les montagnes,
Et rasant d'un rayon les flots et les campagnes,
Semblait, faisant au monde un magnifique adieu,
Aller se rajeunir au sein brillant de Dieu!
Les troupeaux descendaient du sommet du Taygète,
L'ombre déjà croissait sur les flancs de l'Hymète ;
Le Cythéron nageait dans un océan d'or ;
Le pêcheur matinal sur l'onde errant encor
Modérant près du bord sa course suspendue,
Repliait en chantant sa voile détendue :
La flûte dans les bois, et ces chants sur les mers
Arrivaient jusqu'à nous sur les soupirs des airs.

. . . . . .

En détournant les yeux, le serviteur des onze
Lui tendait le poison dans la coupe de bronze.

Prophétie du Mourant.

. . . . . .

En mots entrecoupés il parlait à des ombres.
Courbez-vous, disait-il, cyprès d'Académus;
Courbez-vous et pleurez, vous ne le verrez plus.
Que la vague en frappant le marbre du Pyrée,
jette avec son écume une voix éplorée,
Les dieux l'ont rappelé! Ne le savez-vous pas...

Mais ses amis en deuil, où portent-ils leurs pas?
Voilà Platon, Cébès, ses enfans et sa femme;
Voilà son cher Phédon, cet enfant de son âme!
Ils vont d'un pas furtif aux lueurs de Phébé,
Pleurer sur un cercueil aux regards dérobé,
Et penchés sur mon urne, ils paraissent attendre
Que la voix qu'ils aimaient sorte encor de ma cendre?

« Oui, je vais vous parler, amis, comme autrefois,
Quand, penchés sur mon lit, vous aspiriez ma voix!.

Mais que ce temps est loin, et qu'une courte absence
Entre eux et moi, grands dieux, a laissé de distance!
Vous qui cherchez si loin la trace de mes pas,
Levez les yeux! Voyez!!! Ils ne m'entendent pas!
Pourquoi ce deuil? Pourquoi ces fleurs dont tu t'inondes?
Epargne au moins, Myrtho, tes longues tresses blondes,
Tourne vers moi tes yeux de larmes essuyés;
Myrtho, Platon, Cébès, amis, si vous saviez!!!».

Oracles, taisez-vous, tombez voix du Portique,
Fuyez, vaines lueurs de la sagesse antique,
Nuages colorés d'une fausse clartés,
Evanouissez-vous devant la vérité.
D'un hymen ineffable elle est prête d'éclore:
Attendez... un deux, trois... quatre siècles encore,
Et ses rayons divins qui partent des déserts
D'un éclat immortel rempliront l'univers.

Les Dernières Paroles.

Entre les bras d'un songe il semblait endormi.
L'intrépide Cébès penche sur son ami,
Rappelant dans ses yeux l'âme qui s'évapore
Jusqu'au bord du trépas l'interrogeait encore.

Dors-tu ! lui disait-il ; la mort est-ce un sommeil ?
Il recueillit sa force et dit : C'est un réveil !
— Ton œil est-il voilé par des vapeurs funèbres ?
— Non : je vois un jour pur poindre dans les ténèbres.
— N'entends-tu pas des cris, des gémissements? — Non;
J'entends des astres d'or qui murmurent un nom !
— Que sens-tu ? — Ce que sent la jeune chrysalide
Quand, livrant à la terre une dépouille humide,
Aux rayons de l'aurore ouvrant ses faibles yeux,
Le souffle du matin la roule dans les cieux !
— Ne nous trompais-tu pas ? réponds; l'âme était-elle?
— Croyez en ce sourire, elle était immortelle !...
— De ce monde imparfait, qu'attends-tu pour sortir?

— J'attends comme la nef un souffle pour partir.
— D'où viendra-t-il? — Du ciel.— Encore une parole !
— Laisse mon âme en paix afin qu'elle s'envole.

Puis un léger soupir de ses lèvres coula
Aussi doux que le vol d'une abeille d'Hybla.

C. DELAVIGNE.

C. DELAVIGNE.

MESSÉNIENNES.

La Dévastation des Musées

ET DES MONUMENTS.

La sainte vérité, qui m'échauffe et m'inspire,
Ecarte et foule aux pieds les voiles imposteurs :
Ma muse de nos maux flétrira les auteurs,
Dussé-je voir briser ma lyre
Par le glaive insolent de nos libérateurs.

Où vont ces chars pesants, conduits par leurs cohortes?
Sous les voûtes du Louvre ils marchent à pas lents,

Ils s'arrêtent devant ses portes :
Viennent-ils lui ravir ses sacrés ornements ?

Muses, penchez vos têtes abattues :
Du siècle de Léon les chefs-d'œuvre divins
Sous un ciel sans clarté suivront les froids Germains ;
Les vaisseaux d'Albion attendent nos statues.

Des profanateurs inhumains,
Vont-ils anéantir tant de veilles savantes ?
Porteront-ils le fer sur les toiles vivantes
Que Raphael anima de ses mains ?

Dieu du jour, Dieu des vers, ils brisent ton image.
C'en est fait ! la victoire et la divinité
Ne couronnent plus ton visage
D'une double immortalité !

C'en est fait ! loin de toi jette un arc inutile :
Non, tu n'inspiras point le vieux chantre d'Achille ;
Non, tu n'es pas le Dieu qui vengea les neuf sœurs
Des fureurs d'un monstre sauvage,
Toi qui n'as pas un trait pour venger ton outrage
Et terrasser tes ravisseurs !

Le deuil est aux bosquets de Gnide.
Muet, pâle, et le front baissé,

L'Amour, que la guerre intimide,
Eteint son flambeau renversé.
Des Grâces la troupe légère
L'interroge sur ses douleurs :
Il leur dit en versant des pleurs :
« J'ai vu Mars outrager ma mère [1]. »

Je crois entendre encor les clameurs des soldats
En traînant la jeune immortelle :
Le fer a mutilé ses membres délicats ;
Hélas ! elle semblait, et plus chaste et plus belle,
Cacher sa honte entre leurs bras.

Dans un fort pris d'assaut, telle une vierge en larmes,
Aux yeux des forcenés, dont l'insolente ardeur
Déchira les tissus qui dérobaient ses charmes,
Se voile encor de sa pudeur.

Adieu débris fameux de Grèce et d'Ausonie !
Et vous, tableaux errant de climats en climats,
Adieu Corrège, Albane, immortel Phidias,
Adieu les arts et le génie !

Noble France, pardonne à tes pompeux travaux,
Aux Pujet, aux Le Brun, ma douleur fait injure.

[1] La Vénus de Médicis.

David a ramené son siècle à la nature :
Parmi ses nourrissons il compte des rivaux...
Laissons-la s'élever cette école nouvelle !
Le laurier de David de lauriers entouré,
Fier de ses rejetons, enfante un bois sacré
Qui protège les arts de son ombre éternelle.

Le marbre animé parle aux yeux;
Une autre Vénus plus féconde,
Près d'Hercule victorieux
Etend son flambeau sur le monde.
Ajax de son pied furieux
Insulte au flot qui se retire;
L'œil superbe, un bras dans les cieux,
Il s'élance, je l'entends dire :
« J'échapperai malgré les dieux ».

Mais quels monceaux de morts! que de spectres livides!
Ils tombent dans Jaffa, ces vieux soldats français,
Qui réveillaient naguère au bruit de leurs succès,
Les siècles entassés au fond des pyramides.

Ah ! fuyons ces bords meurtriers !
D'où te vient, Austerlitz, l'éclat qui t'environne ?
Qui dois-je couronner, du peintre ou des guerriers?
Les guerriers et le peintre ont droit à la couronne.

Des chefs-d'œuvre français naissent de toutes parts ;
Il surprennet mon cœur à d'invincibles charmes :
Au Déluge en tremblant j'applaudis par mes larmes.
Didon enchante mes regards ;
Versant sur un beau corps sa clarté caressante,
A travers le feuillage un faible et doux rayon
Porte les baisers d'une amante
Sur les lèvres d'Endymion ;
De son flambeau vengeur Nemésis m'épouvante !
Je frémis avec Phèdre, et n'ose interroger
L'accusé dédaigneux qui semble la juger.
Je vois Léonidas. O courage, ô patrie !
Trois cents héros sont morts dans ce détroit fameux ;
Trois cents ! quel souvenir ! Je pleure, et je m'écrie :
Dix-huit mille Français ont expiré comme eux.
Oui : j'en suis fier encor : ma patrie est l'asile,
Elle est le temple des beaux arts.
A l'ombre de nos étendards
Ils reviendront ces dieux que la fortune exile.

L'étranger qui nous trompe écrase impunément
La justice et la foi sous le glaive étouffées ;
Il ternit pour jamais la splendeur d'un moment ;
Il triomphe en barbare, et brise nos trophées.

Que cet orgueil est misérable et vain ?

Croit-il anéantir tous nos titres de gloire ?
On peut les effacer sur le marbre ou l'airain :
Qui les effacera du livre de l'bisioire ?

Ah ! tant que le soleil luira sur vos états,
Il doit en éclairer d'impérissables marques :
Comment disparaîtront, ô superbes monarques,
Ces champs où les lauriers croissaient pour nos soldats!
Allez, détruisez donc tant de cités royales,
Dont les clefs d'or suivaient nos pompes triomphales ;
Comblez ces fleuves écumants,
Qui nous ont opposé d'impuissantes barrières ;
Aplanissez ces mots dont les rochers fumants
Tremblaient sous nos foudres guerrières !

Voilà nos monuments : c'est là que nos exploits
Redoutent peu l'orgueil d'une injuste victoire ;
Le fer, le feu, le temps plus puissant que les rois,
Ne peut rien contre leur mémoire.

La Mort de Jeanne-d'Arc.

Silence au camp ! la vierge est prisonnière ;
Par un injuste arrêt, Bedfort croit la flétrir :
Jeune encore, elle touche à son heure dernière ;
Silence au camp ! la vierge va périr.

Des pontifes divins, vendus à la puissance,
Sous les subtilités de dogmes ténébreux
Ont accablé son innocence.
Les Anglais commandaient ce sacrifice affreux ;
Un prêtre en cheveux blancs ordonna le supplice.
Et c'est au nom d'un Dieu par lui calomnié,
D'un Dieu de vérité, d'amour et de justice,
Qu'un prêtre fut perfide, injuste et sans pitié !

Dieu, quand ton jour viendra, quel sera le partage
Des pontifes persécuteurs ?
Oseront-ils prétendre au céleste héritage
De l'innocent, dont ils ont bu les pleurs ?

Ils seront rejetés, ces pieux imposteurs
Qui font servir ton nom de complice à leur rage,
Et t'offrent pour encens la vapeur du carnage.

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers,
Pour qui ces torches qu'on excite?
L'airain sacré tremble et s'agite.....
D'où vient ce bruit lugubre, où courent ces guerriers
Dont la foule à longs flots roule et se précipite?

La joie éclate sur leurs traits,
Sans doute l'honneur les enflamme;
Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais?
Non; ces guerriers sont des Anglais
Qui vont voir mourir une femme.

Qu'ils sont nobles dans leur courroux,
Qu'il est beau d'insulter au bras chargé d'entraves!
La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves:
Qu'elle meure! elle a contre nous
Des esprits enfern aux suscité la magie.....

Lâches! que lui reprochez-vous?
D'un courage inspiré la brûlante énergie,
L'amour du nom français, le mépris du danger,
Voilà sa magie et ses charmes;

En faut-il d'autres que des armes
Pour combattre, pour vaincre, et punir l'étranger?

Du Christ, avec ardeur, Jeanne baisait l'image;
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents:
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.

Tranquille elle y monta; quand debout sur le faîte
Elle vit le bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,
Et se prit à pleurer.

Ah! pleure, fille infortunée,
Ta jeunesse va se flétrir
Dans sa fleur trop tôt moissonnée!

Adieu, beau ciel, il faut mourir!
Ainsi qu'une source affaiblie,
Près du lieu même où naît son cours,
Meurt en prodiguant ses secours
Au berger qui passe et l'oublie.

Ainsi, dans l'âge des amours,
Finit ta chaste destinée,

Et tu péris, abandonnée
Par ceux dont tu sauvas les jours.

Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,
Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs,
Et ta chaumière et tes compagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.

Chevaliers, parmi vous qui combattra pour elle?
N'osez-vous entreprendre une cause si belle?
Quoi! vous restez muets! aucun ne sort des rangs!
Aucun pour la sauver ne descend dans la lice!
Puisqu'un forfait si noir les trouve indifférents,
Tonnez et confondez l'injustice,
Cieux, obscurcissez-vous de nuages épais,
Éteignez sous leurs flots les feux du sacrifice,
Ou guidez au lieu du supplice,
A défaut du tonnerre, un prisonnier français.

Après quelques instants d'un horrible silence,
Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance....
Le cœur de la guerrière alors est ranimé:
A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne, encor menaçante,
Montre aux Anglais son bras à demi consumé.

Pourquoi reculer d'épouvante,
Anglais? son bras est désarmé !
La flamme l'environne, et sa voix expirante
Murmure encore : ô France ! ô mon Roi bien-aimé !

Que faisait-il ce roi plongé dans la mollesse,
Tandis que le malheur réclamait son appui ?
L'ingrat, il oubliait auprès d'une maîtresse
La vierge qui mourait pour lui !

Ah ! qu'une page si funeste
De ce règne victorieux,
Pour n'en pas obscurcir le reste,
S'efface sous les pleurs qui tombent de nos yeux !
Qu'un monument s'élève au lieu de ta naissance,
O toi qui des vainqueurs renversas les projets !
La France y portera son deuil et ses regrets,
Sa tardive reconnaissance ;
Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprès :
Puissent croître avec eux ta gloire et sa puissance!

Que sur l'airain funèbre, on grave des combats,
Des étendards anglais fuyant devant tes pas,
Dieu vengeant par tes mains la plus juste des causes,
Venez, jeunes beautés, venez braves soldats :
Semez sur son tombeau les lauriers et les roses !

Qu'un jour, le voyageur en parcourant ces bois,
Cueille un rameau sacré, l'y dépose, et s'écrie :
« A celle qui sauva le trône et la patrie,
« Et n'obtint qu'un tombeau, pour prix de ses exploits.
. . . . . »

VICTOR HUGO.

VICTOR HUGO.

LA NAISSANCE

du Duc de Bordeaux.

ODE.

Savez-vous, voyageur, pourquoi, dissipant l'ombre,
D'innombrables clartés brillent dans la nuit sombre ?
Quelle immense vapeur rougit les cieux couverts,
Et pourquoi mille cris, frappant la nue ardente,

Dans la ville, au loin rayonnante,
Comme un concert confus, s'élèvent dans les airs?

O joie! ô triomphe! ô mystère!
Il est né l'Enfant glorieux,
L'Ange que promit à la terre
Un martyr partant pour les cieux!
L'avenir voilé se révèle.
Salut à la flamme nouvelle
Qui ranime l'ancien flambeau!
Honneur à ta première aurore,
O jeune lis qui viens d'éclore,
Tendre fleur qui sort du tombeau!

C'est Dieu qui l'a donné, le Dieu de la prière....
La cloche, balancée aux tours du sanctuaire,
Comme aux jours du repos, y rappelle nos pas.
C'est Dieu qui l'a donné; le Dieu de la victoire! —
Chez les vieux martyrs de la gloire
Les bronzes ont tonué, comme au jour des combats.

Ce bruit, si cher à ton oreille,
Joint aux voix des temples bénis,
N'a-t-il donc rien qui te réveille,
O toi, qui dors à Saint-Denis !
Lève-toi ! Henri doit te plaire
Au sein du berceau populaire ;
Accours ! ô père triomphant !
Enivre sa lèvre trompée,
Et vieus voir si ta noble épée
Pèse aux mains du royal enfant.

Hélas ! il est absent, il est au sein des justes.
Sans doute, en ce moment, de ses aïeux augustes
Le cortége vers lui s'avance consolé :
Car il rendit, mourant sous des coups parricides,
Un héros à leurs tombes vides,
Une race de rois à leur trône isolé.

Parmi tous ces nobles fantômes,
Qu'il élève un front couronné,
Qu'il soit fier dans les saints royaumes,
Le Père du roi nouveau-né !
Une race longue et sublime
Sort de l'immortelle victime :
Tel un fleuve mystérieux,
Fils d'un mont frappé du tonnerre,

De son cours fécondant la terre,
Cache sa source dans les cieux !

Honneur au rejeton qui deviendra la tige.
Henri, nouveau Joas, sauvé par un prodige,
A l'ombre de l'autel croîtra vainqueur du sort,
Un jour, de ses vertus notre France embellie,
A ses sœurs, comme Cornélie,
Dira : voilà mon fils, c'est mon plus beau trésor !

O toi, de ma pitié profonde
Reçois l'hommage solennel,
Humble objet des regards du monde,
Privé du regard paternel !
Puisses-tu, né dans la souffrance,
Et de ta mère et de la France
Consoler la longue douleur !
Que le bras divin t'environne,
Et puisse, ô Bourbon, la couronne
Pour toi ne pas être un malheur !

Oui, souris, Orphelin, aux larmes de ta mère !
Écarte, en te jouant, ce crêpe funéraire
Qui voile ton berceau des couleurs du cercueil;
Chasse le noir passé qui nous attriste encore !

Sois à nos yeux comme une aurore !
Rends le jour et la joie à notre ciel en deuil !

Ivre d'espoir, ton Roi lui-même,
Consacrant le jour où tu nais,
T'impose, avant le saint baptême,
Le baptême du Béarnais.
La Veuve t'offre à l'Orpheline !
Vers toi, conduit par l'Héroïne,
Vient ton Aïeul en cheveux blancs ;
Et la foule, bruyante et fière,
Se presse à ce Louvre, où naguère,
Muette, elle entrait à pas lents.

Guerriers, peuple, chantez ! Bordeaux, lève ta tête,
Cité qui, la première, aux jours de la conquête,
Maudis la trahison et proclamas ta foi.
Et toi, que le Martyr aux combats eût guidée,
Sors de ta douleur, ô Vendée !
Un Roi naît pour la France, un soldat naît pour toi !

Rattachez la nef à la rive :—
La Veuve reste parmi nous.
Et de sa patrie adoptive
Le ciel lui semble enfin plus doux.

L'espoir à la France l'enchaîne :
Aux champs où fut frappé le chêne
Dieu fait croître un frêle roseau ;
L'amour retient l'humble colombe ;
Il faut prier sur une tombe,
Il faut veiller sur un berceau.

Dis, qu'irais-tu chercher au lieu qui te vit naître,
Princesse ? Parthénope outrage son vieux maître [1] :
L'étranger, qu'attiraient des bords exempts d'hivers,
Voit Palerme en fureur, voit Messine en alarmes,
Et, plaignant la Sicile en armes,
De ce funèbre Éden fuit les sanglantes mers !

Mais que les deux volcans s'éveillent !
Que le souffle du Dieu jaloux
Des sombres géants qui sommeillent
Ranime enfin l'ardent courroux ;
Devant les flots brûlants des laves
Que seront ces hautains esclaves,
Ces chefs d'un jour, ces grands soldats ?
Courage, ô vous, vainqueurs sublimes ! —
Tandis que vous marchez aux crimes,
La terre tremble sous vos pas !

[1] A l'époque où cette ode fut publiée pour la première fois la révolution de Naples venait d'éclater.

Reste au sein des Français, ô fille de Sicile!
Ne fuis pas, pour des bords d'où le bonheur s'exile,
Une terre où le lis se relève immortel;
Où du peuple et des rois l'union salutaire
N'est point cet hymen adultère
Du trône et des partis, des camps et de l'autel.

Nous, ne craignons plus les tempêtes!
Bravons l'horizon menaçant:
Les forfaits qui chargeaient nos têtes
Sont rachetés par l'innocent!
Quand les nochers, dans la tourmente,
Jadis voyaient l'onde écumante
Entr'ouvrir leur frêle vaisseau,
Sûrs de la clémence éternelle,
Pour sauver la nef criminelle
Ils y suspendaient un berceau.

La Chauve-Souris.

ODE.

Oui, je te reconnais, je t'ai vu dans mes songes,
Triste oiseau ! mais sur moi vainement tu prolonges
Les cercles inégaux de ton vol ténébreux ;
Des spectres réveillés porte ailleurs les messages ;
Va, pour craindre tes noirs présages,
Je ne suis point coupable et ne suis point heureux !

Attends qu'enfin la Vierge, à mon sort asservie,
Que le ciel comme un ange envoya dans ma vie,
De ma longue espérance ait couronné l'orgueil ;
Alors tu reviendras, troublant la douce fête,

Joyeuse, déployer tes ailes sur ma tête,
Ainsi que deux voiles de deuil!

Sœur du hibou funèbre et de l'orfraie avide,
Mêlant le houx lugubre au nénuphar livide,
Les filles de Satan t'invoquent sans remords;
Fuis l'abri qui me cache et l'air que je respire;
De ton ongle hideux ne touche pas ma lyre,
De peur de réveiller des morts!

La nuit, quand les démons dansent sous le ciel sombre,
Tu suis le chœur magique en tournoyant dans l'ombre.
L'hymne infernal t'invite au conseil malfaisant.
Fuis! car un doux parfum sort de ces fleurs nouvelles;
Fuis, il faut à tes mornes ailes
L'air du tombeau natal et la vapeur du sang.

Qui t'amène vers moi? Viens-tu de ces collines
Où la lune s'enfuit sur de blanches ruines?
Son front est, comme toi, sombre dans sa pâleur.
Tes yeux dans leur route incertaine
Ont donc suivi les feux de ma lampe lointaine?
Appelé par la gloire, ainsi vient le malheur!

Sors-tu de quelque tour qu'habite le Vertige,
Nain bizarre et cruel, qui sur les monts voltige,
Prête aux feux du marais leur errante rougeur,

Rit dans l'air, des grands pins courbe en criant les cimes,
Et chaque soir, rôdant sur le bord des abîmes,
Jette aux vautours du gouffre un pâle voyageur?

En vain autour de moi ton vol qui se promène
Sème une odeur de tombe et de poussière humaine;
Ton aspect m'importune et ne peut m'effrayer.
Fuis donc, fuis, ou demain je livre aux yeux profanes
Ton corps sombre et velu, tes ailes diaphanes,
Dont le pâtre conteur orne son noir foyer.

Des enfants se joueront de ta dent furieuse;
Une vierge viendra, tremblante et curieuse,
De son rire craintif t'effrayer à grand bruit;
Et le jour te verra, dans le ciel exilée,
A mille oiseaux joyeux mêlée,
D'un vol aveugle et lourd chercher en vain la nuit!

Buonaparte.

ODE.

Quand la terre engloutit les cités qui la couvrent;
Que le vent sème au loin un poison voyageur;
Quand l'ouragan mugit; quand des monts brûlants s'ouvrent,
C'est le réveil du Dieu vengeur.
Et si, lassant enfin les clémences célestes,
Le monde à ces signes funestes
Ose répondre en les bravant,
Un homme alors, choisi par la main qui foudroie,
Des aveugles fléaux ressaisissant la proie,
Paraît, comme un fléau vivant!

Parfois, élus maudits de la fureur suprême,
Entre les nations des hommes sont passés,
Triomphateurs long-temps armés de l'anathème, —
Par l'anathème renversés !
De l'esprit de Nemrod héritiers formidables,
Ils ont sur les peuples coupables
Régné par la flamme et le fer;
Et dans leur gloire impie, en désastres féconde,
Ces envoyés du Ciel sont apparus au monde,
Comme s'ils venaient de l'enfer !

Naguère, de lois affranchie,
Quand la reine des nations
Descendit de la monarchie,
Prostituée aux factions,
On vit, dans ce chaos fétide,
Naître de l'hydre régicide
Un despote, empereur d'un camp.
Telle souvent la mer qui gronde
Dévore une plaine féconde
Et vomit un sombre volcan.

D'abord, troublant du Nil les hautes catacombes,
Il vint, chef populaire, y combattre en courant,

Comme pour insulter des tyrans dans leurs tombes,
Sous sa tente de conquérant! —
Il revint pour régner sur ses compagnons d'armes. —
En vain l'auguste France en larmes
Se promettait des jours plus beaux;
Quand des vieux Pharaons il foulait la couronne,
Sourd à tant de néant, ce n'était qu'un grand trône
Qu'il rêvait sur leurs grands tombeaux!

Un sang royal teignit sa pourpre usurpatrice;
Un guerrier fut frappé par ce guerrier sans foi;
L'anarchie, à Vincenne, admira son complice, —
Au Louvre elle adora son Roi!
Il fallut presque un Dieu pour consacrer cet homme.
Le Prêtre-Monarque de Rome
Vint bénir son front menaçant,
Car sans doute, en secret effrayé de lui-même,
Il voulait recevoir son sanglant diadème
Des mains d'où le pardon descend!

Lorsqu'il veut, le Dieu secourable,
Qui livre au méchant les pervers,
Brise le jouet formidable
Dont il tourmentait l'univers!

Celui qu'un instant il seconde
Se dit le seul maître du monde ;
Fier, il s'endort dans son néant :
Enfin, bravant la loi commune,
Quand il croit tenir sa fortune,
Le fantôme échappe au géant !

Dans la nuit des forfaits, dans l'éclat des victoires,
Cet homme, ignorant Dieu qui l'avait envoyé,
De cités en cités promenant ses prétoires
Marchait, sur sa gloire appuyé !
Sa dévorante armée avait, dans son passage,
Asservi les fils de Pélage,
Devant les fils de Galgacus ;
Et quand dans leurs foyers il ramenait ses braves,
Aux fêtes qu'il vouait à ces vainqueurs esclaves,
Il invitait les rois vaincus !

Dix empires conquis devinrent ses provinces.
Il ne fut pas content dans son orgueil fatal. —
Il ne voulait dormir qu'en une cour de princes,
Sur un trône continental !
Ses aigles, qui volaient sous vingt cieux parsemées,
Au Nord, de ses longues armées

Guidèrent l'immense appareil ;
Mais là, — parut l'écueil de sa course hardie,
Et le phare sauveur d'un sanglant incendie
Fut l'aurore du grand réveil !

Il tomba roi ; — puis, dans sa route,
Il voulut, fantôme ennemi,
Se relever, afin sans doute
De ne plus tomber à demi.
Alors, loin de sa tyrannie,
Pour qu'une effrayante harmonie
Frappât l'orgueil anéanti,
On jeta ce captif suprême
Sur un rocher, débris lui-même
De quelque ancien monde englouti !

Là, se refroidissant comme un torrent de lave,
Gardé par ses vaincus, chassé de l'univers,
Ce reste d'un tyran, en s'éveillant esclave,
N'avait fait que changer de fers.
Tous ses pas dans son île ébranlaient nos murailles !
Exilé des champs de batailles,
Il se survivait tout entier.
Il mourut. — Quand ce bruit accourut vers nos villes,
Le monde respira dans les fureurs civiles,
Délivré de son prisonnier !

Ainsi l'orgueil s'égare en sa marche éclatante,
Colosse né d'un souffle et qu'un regard abat. —
Il fit du glaive un sceptre, et du trône une tente.
Tout son règne fut un combat.
Du fléau qu'il portait lui-même tributaire,
Il tremblait, prince de la terre;
Soldat, on vantait sa valeur.
Retombé dans son cœur comme dans un abîme,
Il passa par la gloire, il passa par le crime,
Et n'est arrivé qu'au malheur!

III

Peuples, qui poursuivez d'hommages
Les victimes et les bourreaux,
Laissez-le fuir seul dans les âges : —
Ce ne sont point là les héros!
Ces faux dieux, que leur siècle encense,
Dont l'avenir hait la puissance,
Vous trompent dans votre sommeil;
Tels que ces nocturnes aurores
Où passent de grands météores,
Mais que ne suit pas le soleil.

Ballade.

ODE.

Que ce soit Urgèle ou Morgane,
J'aime, en un rêve sans effroi,
Qu'une fée, au corps diaphane,
Ainsi qu'une fleur qui se fane,
Vienne pencher son front sur moi.

203

C'est elle dont le luth d'ivoire
Me redit, sur un mâle accord,

Vos contes, qu'on n'oserait croire,
Bons paladins, si votre histoire
N'était plus merveilleuse encor.

C'est elle, aux choses qu'on révère
Qui m'ordonne de m'allier,
Et qui veut que ma main sévère
Joigne à la harpe du trouvère
Le gantelet du chevalier.

Dans le désert qui me réclame,
Cachée en tout ce que je vois,
C'est elle qui fait, pour mon âme,
De chaque rayon une flamme,
Et de chaque bruit une voix;

Elle, — qui dans l'onde agitée
Murmure en sortant du rocher;
Et, de me plaire tourmentée,
Suspend la cigogne argentée
Au faîte aigu du noir clocher;

Quand, l'hiver, mon foyer pétille,
C'est elle qui vient s'y tapir;
Et me montre, au ciel qui scintille,
L'étoile qui s'éteint et brille,
Comme un œil prêt à s'assoupir;

Qui, lorsqu'en des manoirs sauvages,
J'erre, cherchant nos vieux berceaux,
Fait, m'entourant de mille images,
Comme un bruit du torrent des âges,
Mugir le vent sous les arceaux;

Elle, — qui, la nuit, quand je veille,
M'apporte de confus abois;
Et pour endormir mon oreille,
Dans le calme du soir, éveille
Un cor lointain au fond des bois.

Que ce soit Urgèle ou Morgane,
J'aime, en un rêve sans effroi,
Qu'une fée, au corps diaphane,
Ainsi qu'une fleur qui se fane,
Vienne pencher son front sur moi.

Le Cauchemar.

ODE.

Sur mon sein haletant, sur ma tête inclinée,
Écoute, cette nuit il est venu s'asseoir;
Posant sa main de plomb sur mon âme enchaînée,
Dans l'ombre il la montrait, comme une fleur fanée,
Aux spectres qui naissent le soir !

Ce monstre aux élémens prend vingt formes nouvelles;
Tantôt d'une eau dormante il lève son front bleu;
Tantôt son rire éclate en rouges étincelles;
Deux éclairs sont ses yeux, deux flammes sont ses ailes;
Il vole sur un lac de feu !

Comme d'impurs miroirs, des ténèbres mouvantes
Répètent son image en cercle autour de lui ;
Son front confus se perd dans des vapeurs vivantes ;
Il remplit le sommeil de vagues épouvantes ,
Et laisse à l'âme un long ennui.

Vierge ! ton doux repos n'a point de noir mensonge.
La nuit d'un pas léger touche ton front vermeil.
Jamais jusqu'à ton cœur un rêve affreux ne plonge ;
Et quand ton âme au ciel s'envole dans un songe,
Un ange garde ton sommeil !

Le Paysage.

—

ODE.

—

Lorsque j'étais enfant : — « Viens, me disait la Muse,
Viens voir le beau Génie assis sur mon autel !
Il n'est dans mes trésors rien que je te refuse,
Soit que l'altier clairon ou l'humble cornemuse
Attendent ton souffle immortel.

» Mais fuis d'un monde étroit l'impure turbulence ;
Là, rampent les ingrats ; là, règnent les méchants
Sur un luth inspiré lorsqu'une âme s'élance,
Il faut que, l'écoutant dans un chaste silence,
L'écho lui rende tous ses chants !

» Choisis quelque désert pour y cacher ta vie.
Dans une ombre sacrée emporte ton flambeau.
Heureux qui, loin des pas d'une foule asservie,
Dérobant ses concerts aux clameurs de l'envie,
Lègue sa gloire à son tombeau !

» L'horison de ton âme est plus haut que la terre.
Mais cherche à ta pensée un monde harmonieux,
Où tout, en l'exaltant, charme ton cœur austère;
Où des saintes clartés, que nulle ombre n'altère,
Le doux reflet suive tes yeux.

» Qu'il soit un frais vallon, ton paisible royaume,
Où parmi l'églantier, le saule et le glaïeul,
Tu penses voir parfois, errant comme un fantôme,
Ces magiques palais, qu'enfantent sous le chaume
Les contes riants de l'aïeul.

» Qu'une tour en ruine, au flanc de la montagne,
Pende, et jette son ombre aux flots d'un lac d'azur.
Le soir, qu'un feu de pâtre, au fond de la campagne,
Comme un ami dont l'œil de loin nous accompagne,
Perce le crépuscule obscur.

» Quand, guidant sur le lac deux rames vagabondes,
Le ciel, dans ce miroir, t'offrira ses tableaux,
Qu'une molle nuée, en déroulant ses ondes,

Montre à tes yeux, baissés sur les vagues profondes,
Des flots se jouant dans les flots.

» Que, visitant parfois une île solitaire,
Sur des bords ombragés de feuillages mouvants,
Tu puisses, savourant ton exil volontaire,
En silence épier s'il est quelque mystère
Dans le bruit des eaux et des vents.

» Qu'à ton réveil joyeux, les chants des jeunes mères
T'annoncent et l'enfance, et la vie et le jour.
Qu'un ruisseau passe auprès de tes fleurs éphémères,
Comme entre les doux soins et les tendres chimères
Passent l'espérance et l'amour.

» Qu'il soit dans la contree un souvenir fidèle
De quelque bon seigneur, de hauteur dépourvu,
Ami de l'indigence et toujours aimé d'elle;
Et que chaque vieillard, le citant pour modèle,
Dise : « Vous ne l'avez pas vu! »

» Loin du monde surtout mon culte te réclame.
Sois le prophète ardent, qui vit le ciel ouvert,
Dont l'œil, au sein des nuits, brillait comme une flamme
Et qui, de l'esprit saint ayant rempli son âme,
Allait, parlant dans le désert! »

Tu le disais, ô Muse! Et la cité bruyante
Autour de moi pourtant lève ses mille voix!
Muse! Et je ne fuis pas la sphère tournoyante
Où le sort, agitant la foule imprévoyante,
Meut tant de destins à la fois!

C'est que, pour m'amener au terme où tout aspire,
Il m'est venu du ciel un guide au front joyeux;
Pour moi, l'air le plus pur est l'air qu'elle respire;
Je vois tous mes bonheurs, Muse, dans son sourire,
Et tous mes rêves dans ses yeux!

LES ORIENTALES.

Le Feu du Ciel.

I.

La voyez-vous passer, la nuée au flanc noir,
Tantôt pâle, tantôt rouge, et splendide à voir,
Morne comme un été stérile ?
On croit voir à la fois, sur le vent de la nuit,
Fuir toute la fumée ardente et tout le bruit
De l'embrasement d'une ville.

D'où vient-elle, des cieux, de la mer et des monts ?
Est-ce le char de feu qui porte des démons
A quelque planète prochaine ?
O terreur ! de son sein, chaos mystérieux,

D'où vient que par moments un éclat furieux
Comme un long serpent se déchaîne ?

II.

La mer ! partout la mer ! des flots, des flots encor !
L'oiseau fatigue en vain son inégal essor.
Ici les flots, là bas les ondes ;
Toujours des flots sans fin par des flots repoussés ;
L'œil ne voit que des flots dans l'abime entassés
Rouler sous les vagues profondes.

Parfois de grands poissons, à fleur d'eau voyageant,
Font reluire au soleil leurs nageoires d'argent,
Ou l'azur de leurs larges queues.
La mer semble un troupeau secouant sa toison :
Mais un cercle d'airain ferme au loin l'horizon ;
Le ciel bleu se mêle aux eaux bleues.

—Faut-il sécher ces mers ? dit le nuage en feu.
Non ! — Il reprit son vol sous le souffle de Dieu.

III.

Un golfe aux vertes collines
Se mirant dans le flot clair !—

Des buffles, des javelines,
Et des chants joyeux dans l'air !
C'était la tente et la crèche,
La tribu qui chasse et pêche,
Qui vit libre, et dont la flèche
Joûterait avec l'éclair.

Pour ces errantes familles
Jamais l'air ne se corrompt.
Les enfants, les jeunes filles,
Les guerriers dansaient en rond
Autour d'un feu sur la grève,
Que le vent courbe et relève,
Pareils aux esprits qu'en rêve
On voit tourner sur son front.

Les vierges aux seins d'ébène,
Belles comme les beaux soirs,
Riaient de se voir à peine
Dans le cuivre des miroirs ;
D'autres, joyeuses comme elles,
Faisaient jaillir des mamelles
De leurs dociles chamelles
Un lait blanc sous leurs doigts noirs.

Les hommes, les femmes nues
Se baignaient au gouffre amer.—

Ces peuplades inconnues,
Où passaient-elles hier?
La voix grêle des cymbales,
Qui fait hennir les cavales,
Se mêlait par intervalles
Aux bruits de la grande mer.

La nuée un moment hésita dans l'espace.
—Est-ce là? Nul ne sait qui lui répondit: — Passe!

IV.

L'Égypte! Elle étalait, toute blonde d'épis,
Ses champs, bariolés comme un riche tapis,
Plaines que des plaines prolongent;
L'eau vaste et froide au nord, au sud le sable ardent
Se disputent l'Égypte: elle rit cependant
Entre ces deux mers qui la rongent.

Trois monts bâtis par l'homme au loin perçaient les cieux
D'un triple angle de marbre, et dérobaient aux yeux
Leurs bases de cendre inondées;
Et de leur faîte aigu jusqu'aux sables dorés,
Allaient s'élargissant leurs monstrueux degrés,
Faits pour des pas de six coudées.

Un sphinx de granit rose, un dieu de marbre vert,
Les gardaient sans qu'il fût vent de flamme au désert
Qui leur fit baisser la paupière.
Des vaisseaux au flanc large entraient dans un grand port,
Une ville géante, assise sur le bord,
Baignait dans l'eau ses pieds de pierre.

On entendait mugir le semoun meurtrier,
Et sur les cailloux blancs les écailles crier
Sous le ventre des crocodiles.
Les obélisques gris s'élançaient d'un seul jet.
Comme une peau de tigre, au couchant s'allongeait
Le Nil jaune, tacheté d'îles.

L'astre roi se couchait. Calme, à l'abri du vent,
La mer reflechissait ce globe d'or vivant,
Ce monde, âme et flambeau du nôtre ;
Et dans le ciel rougeâtre, et dans les flots vermeils,
Comme des rois amis, on voyait deux soleils
Venir au-devant l'un de l'autre.

—Où faut-il s'arrêter ? dit la nuée encor.
—Cherche ! dit une voix dont trembla le Thabor.

V.

Du sable, puis du sable!
Le désert! noir chaos,
Toujours inépuisable
En monstres, en fléaux!
Ici rien ne s'arrête,
Ces monts à jaune crête,
Quand souffle la tempête,
Roulent comme des flots!

Parfois, de bruits profanes
Troublant ce lieu sacré,
Passent les caravanes
D'Ophyr ou de Membré.
L'œil de loin suit leur foule,
Qui sur l'ardente houle
Ondule et se déroule
Comme un serpent marbré.

Ces solitudes mornes,
Ces déserts sont à Dieu:
Lui seul en sait les bornes,
En marque le milieu.

Toujours plane une brume,
Sur cette mer qui fume,
Et jette pour écume
Une cendre de feu.

—Faut-il changer en lac ce désert? dit la nue
— Plus loin! dit l'autre voix du fond des cieux venue.

VI.

Comme un énorme écueil sur les vagues dressé,
Comme un amas de tours, vaste et bouleversé,
Voici Babel, déserte et sombre.
Du néant des mortels prodigieux témoin,
Aux rayons de la lune, elle couvrait au loin
Quatre montagnes de son ombre.

L'édifice écroulé plongeait aux lieux profonds.
Les ouragans captifs sous ses larges plafonds
Jetaient une étrange harmonie.
Le genre humain jadis bourdonnait à l'entour,
Et sur le globe entier Babel devait un jour
Asseoir sa spirale infinie.

Ses escaliers devaient monter jusqu'au zénith.
Chacun des plus grands monts à ses flancs de granit

N'avait pu fournir qu'une dalle.
Et des sommets nouveaux d'autres sommets chargés
Sans cesse surgissaient aux yeux découragés
Sur sa tête pyramidale.

Les boas monstrueux, les crocodiles verts,
Moindres que des lézards sur ses murs entr'ouverts,
Glissaient parmi les blocs superbes;
Et, colosses perdus dans ses larges contours,
Les palmiers chevelus, pendant au front des tours,
Semblaient d'en bas des touffes d'herbes.

Des éléphants passaient aux fentes de ses murs;
Une forêt croissait sous ses piliers obscurs
Multipliés par la démence;
Des essaims d'aigles roux et de vautours géants
Jour et nuit tournoyaient à ces porches béants,
Comme autour d'une ruche immense.

— Faut-il l'achever? dit la nuée en courroux. —
Marche! — Seigneur, dit-elle, où donc m'emportez-vous?

VII.

Voilà que deux cités, étranges, inconnues,
Et d'étage en étage escalandant les nues,

Apparaissent, dormant dans la brume des nuits,
Avec leurs dieux, leur peuple, et leurs chars, et leurs bruits:
Dans le même vallon c'étaient deux sœurs couchées.
L'ombre baignait leurs tours par la lune ébauchées ;
Puis l'œil entrevoyait, dans le chaos confus,
Aqueducs, escaliers, piliers aux larges fûts,
Chapiteaux évasés ; puis un groupe difforme
D'éléphants de granit portant un dôme énorme ;
Des colosses debout, regardant autour d'eux
Ramper des monstres nés d'accouplements hideux ;
Des jardins suspendus, pleins de fleurs et d'arcades,
Où la lune jetait son écharpe aux cascades ;
Des temples, où siégeaient sur de riches carreaux
Cent idoles de jaspe à tête de taureaux ;
Des plafonds d'un seul bloc couvrant de vastes salles,
Où, sans jamais lever leurs têtes colossales,
Veillaient, assis en cercle, et se regardant tous,
Des dieux d'airain, posant leurs mains sur leurs genoux,
Ces rampes, ces palais, ces sombres avenues
Où partout surgissaient des formes inconnues,
Ces ponts, ces aqueducs, ces arcs, ces rondes tours,
Effrayaient l'œil perdu dans leurs profonds détours ;
On voyait dans les cieux, avec leurs larges ombre,
Monter comme des caps ces édifices sombres,
Immense entassement de ténèbres voilé !
Le ciel à l'horizon scintillait étoilé !

Et, sous les mille arceaux du vaste promontoire,
Brillait comme à travers une dentelle noire.

Ah! villes d'enfer, folles dans leurs désirs!
Là, chaque heure inventait de monstrueux plaisirs,
Chaque toit recélait quelque mystère immonde,
Et comme un double ulcère, elles souillaient le monde.

Tout dormait cependant : au front des deux cités,
A peine encor glissaient quelques pâles clartés,
Lampes de la débauche, en naissant disparues,
Derniers feux des festins oubliés dans les rues.
De grands angles de murs, par la lune blanchis,
Coupaient l'ombre, ou tremblaient dans une eau réfléchis.
Peut-être on entendait vaguement dans les plaines
S'étouffer des baisers, se mêler des haleines,
Et les deux villes-sœurs, lasses des feux du jour,
Murmurer mollement d'une étreinte d'amour!
Et le vent, soupirant sous le frais sycomore,
Allait tout parfumé de Sodome à Gomorrhe.
C'est alors que passa le nuage noirci,
Et que la voix d'en haut lui cria : — C'est ici!

VIII.

La nuée eclate !
La flamme écarlate
Déchire ses flancs,
L'ouvre comme un gouffre,
Tombe en flots de soufre
Aux palais croulants,
Et jette, tremblante,
Sa lueur sanglante
Sur leurs frontons blancs !

Gomorrhe ! Sodome !
De quel brûlant dôme
Vos murs sont couverts !
L'ardente nuée
Sur vous s'est ruée,
O peuples pervers !
Et ses larges gueules
Sur vos têtes seules
Soufflent leurs éclairs !

Ce peuple s'éveille,
Qui dormait la veille

Sans penser à Dieu.
Les grands palais croulent ;
Mille chars qui roulent
Heurtent leur essieu ;
Et la foule accrue ,
Trouve en chaque rue
Un fleuve de feu.

Sur ces tours altières,
Colosses de pierres ,
Trop mal affermis ,
Abondent dans l'ombre
Des mourants sans nombre
Encore endormis.
Sur des murs qui pendent
Ainsi se répandent
De noires fourmis !

Se peut-il qu'on fuie
Sous l'horrible pluie ?
Tout périt , hélas !
Le feu qui foudroie
Bat les ponts qu'il broie ,
Crève les toits plats ,
Roule , tombe , et brise
Sur la dalle grise
Ses rouges éclats !

Sous chaque étincelle
Grossit et ruisselle
Le feu souverain.
Vermeil et limpide,
Il court plus rapide
Qu'un cheval sans frein ;
Et l'idole infâme
Croulant dans la flamme,
Tord ses bras d'airain !

Il gronde, il ondule,
Du peuple incrédule
Bat les tours d'argent ;
Son flot vert et rose,
Que le soufre arrose,
Fait, en les rougeant,
Luire les murailles
Comme les écailles
D'un lézard changeant.

Il fond comme cire
Agate, porphyre,
Pierres du tombeau,
Ploie, ainsi qu'un arbre,
Le géant de marbre
Qu'ils nommaient Nabo,
Et chaque colonne

Brûle et tourbillonne
Comme un grand flambeau!

En vain quelques mages
Portent les images
Des dieux du haut lieu;
En vain leur roi penche
Sa tunique blanche
Sur le soufre bleu;
Le flot qu'il contemple
Emporte leur temple
Dans ses plis de feu!

Plus loin il charrie
Un palais, où crie
Un peuple à l'étroit;
L'onde incendiaire
Mord l'îlot de pierre
Qui fume et décroît,
Flotte à sa surface,
Puis fond et s'efface
Comme un glaçon froid.

Le grand-prêtre arrive
Sur l'ardente rive
D'où le reste a fui.
Soudain sa tiare

Prend feu comme un phare,
Et pâle, ébloui,
Sa main qui l'arrache
A son front s'attache,
Et brûle avec lui.

Le peuple, hommes et femmes,
Court.... Partout les flammes
Aveuglent ses yeux;
Des deux villes mortes
Assiégeant les portes
A flots furieux,
La foule maudite
Croit voir, interdite,
L'enfer dans les cieux!

IX.

On dit qu'alors, ainsi que pour voir un supplice,
Un vieux captif se dresse aux murs de sa prison,
On vit de loin Babel, leur fatale complice,
Regarder par-dessus les monts de l'horizon.

On entendit, durant cet étrange mystère,
Un grand bruit qui remplit le monde épouvanté,
Si profond qu'il troubla, dans leur morne cité,
Jusqu'à ces peuples sourds qui vivent sous la terre.

X.

Le feu fut sans pitié ! Pas un des condamnés
Ne put fuir de ces murs brûlants et calcinés.
Pourtant, ils levaient leurs mains viles,
Et ceux qui s'embrassaient dans un dernier adieu,
Terrassés, éblouis, se demandaient quel dieu
Versait un volcan sur leurs villes.

Contre le feu vivant, contre le feu divin,
De larges toits de marbre ils s'abritaient en vain.
Dieu sait atteindre qui le brave.
Ils invoquaient leurs dieux ; mais le feu qui punit
Frappait ces dieux muets dont les yeux de granit
Soudain fondaient en pleurs de lave !

Ainsi tout disparut sous le noir tourbillon,
L'homme avec la cité, l'herbe avec le sillon !
Dieu brûla ces mornes campagnes ;
Rien ne resta debout de ce peuple détruit,
Et le vent inconnu qui souffla cette nuit
Changea la forme des montagnes.

XI.

Aujourd'hui le palmier qui croît sur le rocher
Sent sa feuille jaunir et sa tige sécher
A cet air qui brûle et qui pèse.
Ces villes ne sont plus; et, miroir du passé,
Sur leurs débris éteints s'étend un lac glacé,
Qui fume comme une fournaise.

La Captive.

—

Si je n'étais captive,
J'aimerais ce pays,
Et cette mer plaintive,
Et ces champs de maïs,
Et ces astres sans nombre,
Si le long du mur sombre,
N'étincelait dans l'ombre
Le sabre des spahis.

Je ne suis point Tartare
Pour qu'un eunuque noir
M'accorde ma guitare,
Me tienne mon miroir.
Bien loin de ces Sodomes,
Au pays dont nous sommes,
Avec les jeunes hommes
On peut parler le soir.

Pourtant j'aime une rive
Où jamais des hivers
Le souffle froid n'arrive
Par les vitraux ouverts.
L'été, la pluie est chaude ;
L'insecte vert qui rode,
Luit, vivante émeraude,
Sous les brins d'herbe verts.

Smyrne est une princesse
Avec son beau chapel ;
L'heureux printemps sans cesse
Répond à son appel,
Et, comme un riant groupe
De fleurs dans une coupe,
Dans ses mers se découpe
Plus d'un frais archipel.

J'aime ces tours vermeilles,
Ces drapeaux triomphants,
Ces maisons d'or, pareilles
A des jouets d'enfants ;
J'aime, pour mes pensées
Plus mollement bercées,
Ces tentes balancées
Au dos des éléphants.

Dans ce palais de fées,
Mon cœur, plein de concerts,
Croit, aux voix étouffées
Qui viennent des déserts,
Entendre les génies
Mêler les harmonies
Des chansons infinies
Qu'ils chantent dans les airs!

J'aime de ces contrées
Les doux parfums brûlants;
Sur les vitres dorées
Les feuillages tremblants;
L'eau que la source épanche
Sous le palmier qui penche,
Et la cigogne blanche
Sur les minarets blancs.

J'aime en un lit de mousses
Dire un air espagnol,
Quand mes compagnes douces,
Du pied rasant le sol,
Légion vagabonde
Où le sourire abonde,
Font tournoyer leur ronde
Sous un rond parasol.

Mais surtout quand la brise
Me touche en voltigeant,
Surtout j'aime être assise,
Être assise en songeant,
L'œil sur la mer profonde,
Tandis que, pâle et blonde,
La lune ouvre dans l'onde
Son éventail d'argent.

Fantômes.

—

I.

Hélas! que j'en ai vu mourir, de jeunes filles!
C'est le destin. Il faut une proie au trépas.
Il faut que l'herbe tombe au tranchant des faucilles;
Il faut que dans le bal les folâtres quadrilles
Foulent des roses sous leurs pas.

Il faut que l'eau s'épuise à courir les vallées;
Il faut que l'éclair brille, et brille peu d'instants;
Il faut qu'avril jaloux brûle de ses gelées
Le beau pommier, trop fier de ses fleurs étoilées,
Neige odorante du printemps.

Oui, c'est la vie. Après le jour, la nuit livide.
Après tout, le réveil, infernal ou divin.
Autour du grand banquet siége une foule avide;
Mais bien des conviés laissent leur place vide,
Et se lèvent avant la fin.

II.

Que j'en ai vu mourir ! — l'une était rose et blanche ;
L'autre semblait ouïr de célestes accords ;
L'autre, faible, appuyait d'un bras son front qui penche,
Et, comme en s'envolant l'oiseau courbe la branche,
Son âme avait brisé son corps.

Une, pâle, égarée, en proie au noir délire,
Disait tout bas un nom dont nul ne se souvient ;
Une s'évanouit, comme un chant sur la lyre ;
Une autre en expirant avait le doux sourire
D'un jeune ange qui s'en revient.

Toutes fragiles fleurs, sitôt mortes que nées !
Alcyons engloutis avec leurs nids flottants !
Colombes, que le ciel au monde avait données !
Qui, de grâce, et d'enfance, et d'amour couronnées,
Comptaient leurs ans par les printemps !

Quoi, mortes ! quoi, déjà, sous la pierre couchées !
Quoi ! tant d'êtres charmants sans regard et sans voix !
Tant de flambeaux éteints ! tant de fleurs arrachées...
Oh ! laissez-moi fouler les feuilles desséchées,
Et m'égarer au fond des bois !

Doux fantômes ! c'est là, quand je rêve dans l'ombre !
Qu'ils viennent tour à tour m'entendre et me parler.
Un jour douteux me montre et me cache leur nombre ;
A travers les rameaux et le feuillage sombre,
Je vois leurs yeux étinceler.

Mon âme est une sœur pour ces ombres si belles.
La vie et le tombeau pour nous n'ont plus de loi.
Tantôt j'aide leurs pas, tantôt je prends leurs ailes.
Vision ineffable où je suis mort comme elles,
Elles, vivantes comme moi !

Elles prêtent leur forme à toutes mes pensées.
Je les vois ! je les vois ! Elles me disent : Viens !
Puis autour d'un tombeau dansent entrelacées ;
Puis s'en vont lentement, par degrés éclipsées !
Alors je songe et me souviens....

III.

Une surtout : — un ange, une jeune Espagnole ! —
Blanches mains, sein gonflé de soupirs innocents,
Un œil noir, où luisaient des regards de créole,
Et ce charme inconnu, cette fraîche auréole
Qui couronne un front de quinze ans !

Non, ce n'est point d'amour qu'elle est morte : pour elle,
L'amour n'avait encor ni plaisirs ni combats ;
Rien ne faisait encor battre son cœur rebelle ;
Quand tous en la voyant s'écriaient : qu'elle est belle !
Nul ne le lui disait tout bas.

Elle aimait trop le bal, c'est ce qui l'a tuée.
Le bal éblouissant ! le bal délicieux !
Sa cendre encor frémit, doucement remuée,
Quand dans la nuit sereine une blanche nuée
Danse autour du croissant des cieux.

Elle aimait trop le bal ! — Quand venait une fête,
Elle y pensait trois jours, trois nuits elle en rêvait ;
Et femmes, musiciens, danseurs que rien n'arrête,
Venaient, dans son sommeil, troublant sa jeune tête,
Rire et bruire à son chevet.

Puis c'était des bijoux, des colliers, des merveilles !
Des ceintures de moire aux ondoyants reflets ;
Des tissus plus légers que des ailes d'abeilles ;
Des festons, des rubans, à remplir des corbeilles ;
Des fleurs, à payer un palais !

La fête commencée, avec ses sœurs rieuses
Elle accourait, froissant l'éventail sous ses doigts ;
Puis s'asseyait parmi les écharpes soieuses,

Et son cœur éclatait en fanfares joyeuses,
Avec l'orchestre aux mille voix.

C'était plaisir de voir danser la jeune fille!
Sa basquine agitait ses paillettes d'azur;
Ses grands yeux noirs brillaient sous la noire mantille:
Telle une double étoile au front des nuits scintille
Sous les plis d'un nuage obscur.

Tout en elle était danse, et rire, et folle joie.
Enfant! — Nous l'admirions dans nos tristes loisirs;
Car ce n'est point au bal que le cœur se déploie:
La cendre y vole autour des tuniques de soie,
L'ennui sombre autour des plaisirs.

Mais elle, par la valse ou la ronde emportée,
Volait, et revenait, et ne respirait pas,
Et s'enivrait des sons de la flûte vantée,
Des fleurs, des lustres d'or, de la fête enchantée,
Du bruit des voix, du bruit des pas.

Quel bonheur de bondir, éperdue, en la foule,
De sentir par le bal ses sens multipliés,
Et de ne pas savoir si dans la nue on roule,
Si l'on chasse en fuyant la terre, ou si l'on foule
Un flot tournoyant sous ses pieds!

Mais, hélas! il fallait, quand l'aube était venue,
Partir, attendre au seuil le manteau de satin.
C'est alors que souvent la danseuse ingénue
Sentit en frissonnant sur son épaule nue
Glisser le souffle du matin.

Quels tristes lendemains laisse le bal folâtre!
Adieu, parure, et danse, et rires enfantins!
Aux chansons succédait la toux opiniâtre,
Au plaisir rose et frais la fièvre au teint bleuâtre,
Aux yeux brillants les yeux éteints.

IV.

Elle est morte. — A quinze ans, belle, heureuse, adorée,
Morte au sortir d'un bal qui nous mit tous en deuil,
Morte, hélas! et des bras d'une mère égarée
La mort aux froides mains la prit toute parée,
Pour l'endormir dans le cercueil.

Pour danser d'autres bals elle était encor prête:
Tant la mort fut pressée à prendre un corps si beau!
Et ces roses d'un jour qui couronnaient sa tête,
Qui s'épanouissaient la veille en une fête,
Se fanèrent dans un tombeau.

V.

Sa pauvre mère ! — hélas ! de son sort ignorante,
Avoir mis tant d'amour sur ce frêle roseau,
Et si long-temps veillé son enfance souffrante,
Et passé tant de nuits à l'endormir pleurante
Toute petite en son berceau !

A quoi bon ? — Maintenant la jeune trépassée,
Sous le plomb du cercueil, livide, en proie au ver,
Dort ; et si, dans la tombe où nous l'avons laissée,
Quelque fête des morts la réveille glacée,
Par une belle nuit d'hiver,

Un spectre, au rire affreux, à sa morne toilette
Préside au lieu de mère, et lui dit : Il est temps !
Et, glaçant d'un baiser sa lèvre violette,
Passe les doigts noueux de sa main de squelette
Sous ses cheveux longs et flottants.

Puis, tremblante, il la mène à la danse fatale,
Au chœur aérien dans l'ombre voltigeant ;
Et sur l'horizon gris la lune est large et pâle,
Et l'arc-en-ciel des nuits teint d'un reflet d'opale
Le nuage aux franges d'argent.

VI.

Vous toutes qu'à ses jeux le bal riant convie,
Pensez à l'Espagnole éteinte sans retour,
Jeunes filles! joyeuse et d'une main ravie,
Elle allait moissonnant les roses de la vie,
Beauté, plaisir, jeunesse, amour!

La pauvre enfant, de fête en fête promenée,
De ce bouquet charmant arrangeait les couleurs;
Mais qu'elle a passé vite, hélas! l'infortunée!
Ainsi qu'Ophelia par le fleuve entraînée,
Elle est morte en cueillant des fleurs!

Novembre.

—

Quand l'automne, abrégeant les jours qu'elle dévore,
Éteint leurs soirs de flamme et glace leur aurore,
Quand novembre de brume inonde le ciel bleu,
Que le bois tourbillonne et qu'il neige des feuilles,
O ma muse! en mon âme alors tu te recueilles,
Comme un enfant transi qui s'approche du feu.

Devant le sombre hiver de Paris qui bourdonne,
Ton soleil d'Orient s'éclipse et t'abandonne,
Ton beau rêve d'Asie avorte, et tu ne vois,
Sous tes yeux, que la rue au bruit accoutumée,
Brouillard a ta fenêtre, et longs flots de fumée
Qui baignent en fuyant l'angle noirci des toits.

Alors s'en vont en foule et sultans et sultanes,
Pyramides, palmiers, galères, capitanes,
Et le tigre vorace et le chameau frugal,

Djinns au vol furieux, danses des bayadères,
L'Arabe qui se penche au cou des dromadaires,
Et la fauve girafe au galop inégal !

Alors, éléphants blancs chargés de femmes brunes,
Cités aux dômes d'or où les mois sont des lunes,
Imans de Mahomet, mages, prêtres de Bel,
Tout fuit, tout disparaît : — plus de minaret maure;
Plus de sérail fleuri, plus d'ardente Gomorrhe
Qui jette un reflet rouge au front noir de Babel !

C'est Paris, c'est l'hiver. — A ta chanson confuse,
Odalisques, émirs, pachas, tout se refuse.
Dans ce vaste Paris le kiosque est à l'étroite;
Le Nil déborderait; les roses du Bengale
Frissonnent dans ces champs où se tait la cigale;
A ce soleil brumeux les Péris auraient froid.

Pleurant ton Orient, alors, muse ingénue,
Tu viens à moi, honteuse, et seule, et presque nue.
— N'as-tu pas, me dis-tu, dans ton cœur jeune encor
Quelque chose à chanter, ami? car je m'ennuie
A voir ta blanche vitre où ruissèle la pluie,
Moi qui dans mes vitraux avais un soleil d'or !

Puis, tu prends mes deux mains dans tes mains diaphanes.
Et nous nous asseyons, et loin des yeux profanes,

Entre mes souvenirs je t'offre les plus doux,
Mon jeune âge, et ses jeux, et l'école mutine,
Et les serments sans fin de la vierge enfantine,
Aujourd'hui mère heureuse aux bras d'un autre époux.

Je te raconte aussi comment, aux Feuillantines,
Jadis tintaient pour moi les cloches argentines;
Comment, jeune et sauvage, errait ma liberté,
Et qu'à dix ans, parfois, resté seul à la brune,
Rêveur, mes yeux cherchaient les deux yeux de la lune,
Comme la fleur qui s'ouvre aux tièdes nuits d'été.

Puis tu me vois du pied pressant l'escarpolette
Qui d'un vieux marronier fait crier le squelette,
Et vole, de ma mère éternelle terreur!
Puis je te dis les noms de mes amis d'Espagne,
Madrid, et son collége où l'ennui t'accompagne,
Et nos combats d'enfants pour le grand Empereur!

Puis encor mon bon père, ou quelque jeune fille
Morte à quinze ans, à l'âge où l'œil s'allume et brille.
Mais surtout tu te plais aux premières amours,
Frais papillons dont l'aile, en fuyant rajeunie,
Sous le doigt qui la fixe est si vite ternie,
Essaim doré qui n'a qu'un jour dans tous nos jours!

Les Djinns.

Murs, ville,
Et port,
Asile
De mort,
Mer grise
Où brise
La brise;
Tout dort.

Dans la plaine
Naît un bruit.
C'est l'haleine
De la nuit.
Elle brame
Comme une âme
Qu'une flamme
Toujours suit.

La voix plus haute
Semble un grelot.—
D'un nain qui saute
C'est le galop :
Il fuit, s'élance,
Puis en cadence
Sur un pied danse
Au bout d'un flot.

La rumeur approche;
L'écho la redit.
C'est comme la cloche
D'un couvent maudit ;—
Comme un bruit de foule,
Qui tonne et qui roule,
Et tantôt s'écroule
Et tantôt grandit.

Dieu ! la voix sépulcrale
Des Djinns !... — Quel bruit ils font.
Fuyons sous la spirale
De l'escalier profond !
Déjà s'éteint ma lampe ;
Et l'ombre de la rampe,
Qui le long du mur rampe,
Monte jusqu'au plafond.

C'est l'essaim des Djinns qui passe,
Et tourbillonne en sifflant.
Les ifs, que leur vol fracasse,
Craquent comme un pin brûlant.
Leur troupeau lourd et rapide,
Volant dans l'espace vide,
Semble un nuage livide
Qui porte un éclair au flanc.

Ils sont tout près! — Tenons fermée
Cette salle où nous les narguons.
Quel bruit dehors! Hideuse armée
De vampires et de dragons!
La poutre du toit descellée
Ploie ainsi qu'une herbe mouillée,
Et la vieille porte rouillée
Tremble à déraciner ses gonds!

Cris de l'enfer! voix qui hurle et qui pleure!
L'horrible essaim, poussé par l'aquilon,
Sans doute, ô ciel! s'abat sur ma demeure.
Le mur fléchit sous le noir bataillon.
La maison crie et chancèle penchée,
Et l'on dirait que, du sol arrachée,
Ainsi qu'il chasse une feuille séchée,
Le vent la roule avec leur tourbillon!

Prophète ! si ta main me sauve
De ces impurs démons des soirs,
J'irai prosterner mon front chauve
Devant tes sacrés encensoirs !
Fais que sur ces portes fidèles
Meurt leur souffle d'étincelles,
Et qu'en vain l'ongle de leurs ailes
Grince et crie à ces vitraux noirs !

Ils sont passés ! — Leur cohorte
S'envole et fuit, et leurs pieds
Cessent de battre ma porte
De leurs coups multipliés.
L'air est plein d'un bruit de chaînes,
Et dans les forêts prochaines
Frissonnent tous les grands chênes,
Sous leur vol de feu pliés !

De leurs ailes lointaines
Le battement décroît,
Si confus dans les plaines,
Si faible que l'on croit
Ouïr la sauterelle
Crier d'une voix grêle,
Ou pétiller la grêle
Sur le plomb d'un vieux toit.

D'étranges syllabes
Nous viennent encor; —
Ainsi des Arabes
Quand sonne le cor,
Un chant sur la grève
Par instants s'élève,
Et l'enfant qui rêve
Fait des rêves d'or.

Des Djinns funèbres,
Fils du trépas,
Dans les ténèbres
Pressent leurs pas;
Leur essaim gronde:
Ainsi profonde
Murmure une onde
Qu'on ne voit pas.

Ce bruit vague
Qui s'endort,
C'est la vague
Sur le bord;
C'est la plainte
Presque éteinte
D'une sainte
Pour un mort.

On doute
La nuit....
J'écoute : —
Tout fuit,
Tout passe ;
L'espace
Efface
Le bruit.

ALFRED DE VIGNY.

ALFRED DE VIGNY.

La Fille de Jephté.

Voilà ce qu'ont chanté les filles d'Israel,
Et leurs pleurs ont coulé sur l'herbe du Carmel :

—Jephté de Galaad a ravagé trois villes ;
Abel ! la flamme a lui sur tes vignes fertiles !
Aroër sous la cendre éteignit ses chansons !
Et Mennith s'est assise en pleurant ses moissons !

Tous les guerriers d'Ammon sont détruits, et leur terre
Du Seigneur notre Dieu reste la tributaire.
Israel est vainqueur, et par ses cris perçants
Reconnaît du Très-haut les secours tout puissants.

A l'hymne universel que le désert répète
Se mêle en longs éclats le son de la trompette,
Et l'armée, en marchant vers les tours de Maspha,
Leur raconte de loin que Jephté triompha ;

Le peuple tout entier tressaille de la fête.
Mais le sombre vainqueur marche en baissant la tête ;
Sourd à ce bruit de gloire, et seul, silencieux,
Tout à coup il s'arrête, il a fermé ses yeux.

Il a fermé ses yeux ; car au loin, de la ville,
Les vierges, en chantant, d'un pas lent et tranquille
Venaient ; il entrevoit le chœur religieux,
C'est pourquoi, plein de crainte, il a fermé ses yeux.

Il entend le concert qui s'approche et l'honore ;
La harpe harmonieuse et le tambour sonore,
Et la lyre aux dix voix, et le Kinnor léger,
Et les sons argentins du Nebel étranger.

Puis, de plus près, les chants, leurs paroles pieuses,
Et les pas mesurés en des danses joyeuses,
Et, par des bruits flatteurs, les mains frappant les mains
Et de rameaux fleuris parfumant les chemins.

Ses genoux ont tremblé sous le poids de ses armes ;
Sa paupière s'entr'ouvre à ses premières larmes :

C'est que, parmi les voix, le père a reconnu
La voix la plus aimée à ce chant ingénu :

— « O vierges d'Israel, ma couronne s'apprête
» La première à parer les cheveux de sa tête ;
» C'est mon père, et jamais un autre enfant que moi
» N'augmenta la famille heureuse sous sa loi. »

Et ses bras à Jephté donnés avec tendresse,
Suspendant à son cou leur pieuse caresse :
« Mon père, embrassez-moi ! D'où naissent vos retards?
» Je ne vois que vos pleurs et non pas vos regards.

» Je n'ai point oublié l'encens du sacrifice :
» J'offrais pour vous hier la naissante génisse ;
» Qui peut vous affliger ? Le Seigneur n'a-t-il pas
» Renversé les cités au seul bruit de vos pas ? »

— « C'est vous, hélas ! c'est vous, ma fille bien-aimée ? »
Dit le père en rouvrant sa paupière enflammée ?
« Faut-il que ce soit vous ? ô douleurs des douleurs !
» Que vos embrassements feront couler de pleurs !

» Seigneur, vous êtes bien le Dieu de la vengeance,
» En échange du crime il vous faut l'innocence.

» C'est la vapeur du sang qui plaît au Dieu jaloux !
» Je lui dois une hostie, ô ma fille ! et c'est vous ! »

— « Moi ? » dit-elle. Et ses yeux se remplirent de larmes.
Elle était jeune et belle, et la vie a des charmes.
Puis elle répondit : « O si votre serment
» Dispose de mes jours, permettez seulement

» Qu'emmenant avec moi les vierges mes compagnes,
» J'aille, deux mois entiers, sur le haut des montagnes,
» Pour la dernière fois, errante en liberté,
» Pleurer sur ma jeunesse et ma virginité !

» Car je n'aurai jamais, de mes mains orgueilleuses,
» Purifié mon fils sous les eaux merveilleuses ;
» Vous n'avez pas béni sa venue, et mes pleurs
» Et mes chants n'auront pas endormi ses douleurs ;

» Et, le jour de ma mort, nulle vierge jalouse
» Ne viendra demander de qui je fus l'épouse,
» Quel guerrier prend pour moi le cilice et le deuil :
» Et seul vous pleurerez autour de mon cercueil. »

Après ces mots, l'armée assise tout entière
Pleurait, et sur son front répandait la poussière.
Jephté sous un manteau tenait ses pleurs voilés ;
Mais, parmi les sanglots, on entendit : « Allez. »

Elle inclina la tête et partit. Ses compagnes,
Comme nous la pleurons, pleuraient sur les montagnes.
Puis elle vint s'offrir au couteau paternel.
— Voilà ce qu'ont chanté les filles d'Israel.

Le Déluge.

I.

La terre était riante et dans sa fleur première ;
Le jour avait encor cette même lumière
Qui du ciel embelli couronna les hauteurs
Quand Dieu la fit tomber de ses doigts créateurs.
Rien n'avait dans sa forme altéré la nature,
Et des monts réguliers l'immense architecture
S'élevait jusqu'aux cieux par ses degrés égaux,
Sans que rien de leur chaîne eût brisé les anneaux.
La forêt, plus féconde, ombrageait, sous ses dômes,
Des plaines et des fleurs les gracieux royaumes,
Et des fleuves aux mers le cours était réglé
Dans un ordre parfait qui n'était pas troublé.
Jamais un voyageur n'aurait, sous le feuillage,
Rencontré, loin des flots, l'émail du coquillage,
Et la perle habitait son palais de cristal :

Chaque trésor restait dans l'élément natal,
Sans enfreindre jamais la céleste défense;
Et la beauté du monde attestait son enfance;
Tout suivait sa loi douce et son premier penchant,
Tout était pur encor. Mais l'homme était méchant.

Les peuples déjà vieux, les races déjà mûres,
Avaient vu jusqu'au fond des sciences obscures;
Les mortels savaient tout, et tout les affligeait;
Le prince était sans joie ainsi que le sujet;
Trente religions avaient eu leurs prophètes,
Leurs martyrs, leurs combats, leurs gloires, leurs défaites,
Leur temps d'indifférence et leur siècle d'oubli;
Chaque peuple à son tour, dans l'ombre enseveli,
Chantait languissamment ses grandeurs effacées :
La mort régnait déjà dans les âmes glacées.
Même plus haut que l'homme atteignaient ses malheurs;
D'autres êtres cherchaient ses plaisirs et ses pleurs.
Souvent, fruit inconnu d'un orgueilleux mélange,
Au sein d'une mortelle on vit le fils de l'Ange[1].
Le crime universel s'élevait jusqu'aux Cieux.
Dieu s'attrista lui-même et détourna les yeux.

[1] Les enfants de Dieu voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour femmes celles qui leur avaient plu.

(*Gen.*, c. VI, v. 2)

Et cependant, un jour, au sommet solitaire
Du mont sacré d'Arar, le plus haut de la terre,
Apparut une vierge et près d'elle un pasteur :
Tous deux nés dans les champs, loin d'un peuple imposteur,
Leur langage était doux, leurs mains étaient unies
Comme au jour fortuné des unions bénies ;
Ils semblaient, en passant sur ces monts inconnus,
Retourner vers le ciel dont ils étaient venus ;
Et, sans l'air de douleur, signe que Dieu nous laisse,
Rien n'eût de leur nature indiqué la faiblesse,
Tant les traits primitifs et leur simple beauté
Avaient sur leur visage empreint de majesté.

Quand du mont orageux ils touchèrent la cime,
La campagne à leurs pieds s'ouvrit comme un abîme.
C'était l'heure où la nuit laisse le ciel au jour :
Les constellations pâlissaient tour à tour ;
Et, jetant à la terre un regard triste encore,
Couraient vers l'orient se perdre dans l'aurore,
Comme si pour toujours elles quittaient les yeux
Qui lisaient leur destin sur elles dans les cieux !
Le soleil, dévoilant sa figure agrandie,
S'éleva sur les bois comme un vaste incendie ;
Et la terre aussitôt, s'agitant longuement,
Salua son retour par un gémissement.
Réunis sur les monts, d'immobiles nuages

Semblaient y préparer l'arsenal des orages ;
Et sur leurs fronts noircis qui partageaient les cieux
Luisait incessamment l'éclair silencieux.
Tous les oiseaux, poussés par quelque instinct funeste,
S'unissaient dans leur vol en un cercle céleste ;
Comme des exilés qui se plaignent entre eux,
Ils poussaient dans les airs de longs cris douloureux.

La terre cependant montrait ses lignes sombres
Au jour pâle et sanglant qui faisait fuir les ombres ;
Mais si l'homme y passait, on ne pouvait le voir :
Chaque cité semblait comme un point vague et noir,
Tant le mont s'élevait à des hauteurs immenses !
Et des fleuves lointains les faibles apparences
Ressemblaient au dessin par le vent effacé
Que le doigt d'un enfant sur le sable a tracé.

Ce fut là que deux voix, dans le désert perdues,
Dans les hauteurs de l'air avec peine entendues,
Osèrent un moment prononcer tour à tour
Ce dernier entretien d'innocence et d'amour :

» — Comme la terre est belle en sa rondeur immense !
La vois-tu qui s'étend jusqu'où le ciel commence ?
La vois-tu s'embellir de toutes ses couleurs ?
Respire un jour encor le parfum de ses fleurs,
Que le vent matinal apporte à nos montagnes.

On dirait aujourd'hui que les vastes campagnes
Élèvent leur encens, étalent leur beauté,
Pour toucher, s'il se peut, le Seigneur irrité.

» Mais les vapeurs du ciel, comme de noirs fantômes,
Amènent tous ces bruits, ces lugubres symptômes
Qui devaient, sans manquer au moment attendu,
Annoncer l'agonie à l'univers perdu.
Viens, tandis que l'horreur partout nous environne,
Et qu'une vaste nuit lentement nous couronne,
Viens, ô ma bien-aimée! et fermant tes beaux yeux,
Qu'épouvante l'aspect du désordre des cieux,
Sur mon sein, sous mes bras repose encor ta tête,
Comme l'oiseau qui dort au sein de la tempête;
Je te dirai l'instant où le ciel sourira,
Et durant le péril ma voix te parlera. »

La vierge sur son cœur pencha sa tête blonde.
Un bruit régnait au loin, pareil au bruit de l'onde :
Mais tout était paisible et tout dormait dans l'air;
Rien ne semblait vivant, rien, excepté l'éclair.

Le pasteur poursuivit d'une voix solennelle :
» Adieu, monde sans borne, ô terre maternelle!
Formes de l'horizon, ombrages des forêts,
Antres de la montagne, embaumés et secrets;
Gazons verts, belles fleurs de l'oasis chérie,
Arbres, rochers connus, aspects de la patrie!

Adieu ! Tout va finir, tout doit être effacé,
Le temps qu'a reçu l'homme est aujourd'hui passé,
Demain rien ne sera. Ce n'est point par l'épée,
Postérité d'Adam, que tu seras frappée,
Ni par les maux du corps ou les chagrins du cœur ;
Non, c'est un élément qui sera ton vainqueur.
Ta terre va mourir sous des eaux éternelles,
Et l'ange en la cherchant fatiguera ses ailes.
Toujours succédera dans l'univers sans bruits,
Au silence des jours le silence des nuits.
L'inutile soleil, si le matin l'amène,
N'entendra plus la voix et la parole humaine ;
Et quand sur un flot mort sa flamme aura relui,
Le stérile rayon remontera vers lui.
O pourquoi de mes yeux a-t-on levé les voiles ?
Comment ai-je connu le secret des étoiles ?
Science du désert, annales des pasteurs !
Cette nuit, parcourant vos divines hauteurs
Dont l'Égypte et Dieu seul connaissent le mystère,
Je cherchais dans le ciel l'avenir de la terre ;
Ma houlette savante, orgueil de nos bergers,
Traçait l'ordre éternel sur les sables légers,
Comparant, pour fixer l'heure où l'étoile passe,
Les cailloux de la plaine aux lueurs de l'espace.

» Mais un ange a paru dans la nuit sans sommeil :
Il avait de son front quitté l'éclat vermeil,

Il pleurait, et disait dans sa douleur amère :
« Que n'ai-je pu mourir lorsque mourut ta mère !
» J'ai failli, je l'aimais, Dieu punit cet amour,
» Elle fut enlevée en te laissant au jour ;
» Le nom d'Emmanuel, que la terre te donne,
» C'est mon nom. J'ai prié pour que Dieu te pardonne ;
» Va seul au mont Arar, prends ses rocs pour autels,
» Prie, et seul, sans songer au destin des mortels,
» Tiens toujours tes regards plus haut que sur la terre ;
» La mort de l'innocence est pour l'homme un mystère,
» Ne t'en étonne pas, n'y porte pas tes yeux ;
» La pitié du mortel n'est point celle des cieux.
» Dieu ne fait point de pacte avec la race humaine ;
» Qui créa sans amour fera périr sans haine ;
» Sois seul, si Dieu m'entend, je viens. » Il m'a quitté,
Avec combien de pleurs, hélas ! l'ai-je écouté !
J'ai monté sur l'Arar, mais avec une femme. »

Sara lui dit : « Ton âme est semblable à mon âme,
Car un mortel m'a dit : « Venez sur Gelboé,
» Je me nomme Japhet et mon père est Noé.
» Devenez mon épouse et vous serez sa fille ;
» Tout va périr demain, si ce n'est ma famille. »
Et moi je l'ai quitté sans avoir répondu,
De peur qu'Emmanuel n'eût long-temps attendu. »
Puis tous deux embrassés, ils se dirent ensemble :
» Ah ! louons l'Éternel, il punit, mais rassemble ! »

Le tonnerre grondait; et tous deux à genoux
S'écrièrent alors : « O Seigneur ! jugez-nous. »

II.

Tous les vents mugissaient, les montagnes tremblèrent,
Des fleuves arrêtés les vagues reculèrent,
Et du sombre horizon dépassant la hauteur,
Des vengeances de Dieu l'immense exécuteur,
L'Océan apparut. Bouillonnant et superbe,
Entraînant les forêts comme le sable et l'herbe,
De la plaine inondée envahissant le fond,
Il se couche en vainqueur dans le désert profond,
Apportant avec lui comme de grands trophées
Les débris inconnus des villes étouffées,
Et là, bientôt plus calme en son accroissement,
Semble, dans ses travaux, s'arrêter un moment,
Et se plaire à mêler, à briser sur son onde
Les membres arrachés au cadavre du monde.

Ce fut alors qu'on vit des hôtes inconnus
Sur des bords étrangers tout à coup survenus;
Le cèdre jusqu'au Nord vint écraser le saule;
Les ours noyés, flottant sur les glaçons du pôle,
Heurtèrent l'éléphant près du Nil endormi;

Et le monstre, que l'eau soulevait à demi,
S'étonna d'écraser, dans sa lutte contre elle,
Une vague où nageaient le tigre et la gazelle.
En vain des larges flots repoussant les premiers,
Sa trompe tournoyante arracha les palmiers;
Il fut roulé comme eux dans les plaines torrides,
Regrettant ses roseaux et ses sables arides,
Et de ses hauts bambous le lit flexible et vert,
Et jusqu'au vent de flamme exilé du désert.

Dans l'effroi général de toute créature,
La plus féroce même oubliait sa nature;
Les animaux n'osaient ni ramper ni courir,
Chacun d'eux résigné se coucha pour mourir.
En vain, fuyant aux cieux l'eau sur ses rocs venue,
L'aigle tomba des airs, repoussé par la nue.
Le péril confondit tous les êtres tremblants.
L'homme seul se livrait à des projets sanglants.
Quelques rares vaisseaux qui se faisaient la guerre,
Se disputaient long-temps les restes de la terre,
Mais pendant leurs combats, les flots non ralentis
Effaçaient à leurs yeux ces restes engloutis.
Alors un ennemi plus terrible que l'onde
Vint achever partout la défaite du monde;
La faim de tous les cœurs chassa les passions:
Les malheureux, vivant après leurs nations,
N'avaient qu'une pensée, effroyable torture,

L'approche de la mort, la mort sans sépulture.
On vit sur un esquif, de mers en mers jeté,
L'œil affamé du fort sur le faible arrêté;
Des femmes, à grands cris insultant la nature,
Y réclamaient du sort leur humaine pâture;
L'athée, épouvanté de voir Dieu triomphant,
Puisait un jour de vie aux veines d'un enfant;
Des derniers réprouvés telle fut l'agonie.
L'amour survivait seul à la bonté bannie;
Ceux qu'unissaient entre eux des serments mutuels
Et que persécutait la haine des mortels,
S'offraient d'eux-même à l'onde avec un front tranquille,
Et contre leurs douleurs trouvaient un même asile.

Mais sur le mont Arar, encore loin du trépas,
Pour sauver ses enfants l'ange ne venait pas;
En vain le cherchaient-ils; les vents et les orages
N'apportaient sur leurs fronts que de sombres nuages.

Cependant sous les flots montés également
Tout avait par degrés disparu lentement,
Les cités n'étaient plus; rien ne vivait, et l'onde
Ne donnait qu'un aspect à la face du monde.
Seulement quelquefois sur l'élément profond
Un palais englouti montrait l'or de son front;
Quelques dômes, pareils à de magiques îles,
Restaient pour attester la splendeur de leurs villes.

Là, parurent encore un moment deux mortels,
L'un la honte d'un trône et l'autre des autels :
L'un se tenant aux bras de sa propre statue,
L'autre au temple élevé d'une idole abattue.
Tous deux jusqu'à la mort s'accusèrent en vain
De l'avoir attirée avec le flot divin.
Plus loin, et contemplant la solitude humide,
Mourait un autre roi, seul sur sa pyramide.
Dans l'immense tombeau s'était d'abord sauvé
Tout son peuple ouvrier qui l'avait élevé ;
Mais la mer implacable, en fouillant dans les tombes,
Avait tout arraché du fond des catacombes.
Les mourants et leurs dieux, des spectres immortels,
Et la race embaumée et le sphinx des autels,
Et ce roi fut jeté sur les sombres momies
Qui dans leurs lits flottants se heurtaient endormies.
Expirant, il gémit de voir à son côté
Passer ces demi-dieux sans immortalité,
Dérobés à la mort, mais reconquis par elle
Sous les palais profonds de leur tombe éternelle ;
Il eut le temps encor de penser une fois
Que nul ne saurait plus le nom de tant de rois,
Qu'un seul jour désormais comprendrait leur histoire,
Car la postérité mourait avec leur gloire.

L'arche de Dieu passa comme un palais errant.
Le voyant assiégé par les flots du courant,

Le dernier des enfants de la famille élue
Lui tendit en secret sa main irrésolue,
Mais d'un dernier effort : « Va-t'en, lui cria-t-il,
De ton lâche salut je refuse l'exil ;
Va, sur quelques rochers qu'aura dédaignés l'onde,
Construire tes cités sur le tombeau du monde ;
Mon peuple mort est là, sous la mer je suis roi.
Moins coupables que ceux qui descendront de toi,
Pour étonner tes fils sous ces plaines humides,
Mes géants [1] glorieux laissent les pyramydes ;
Et sur le haut des monts leurs vastes ossements,
De ces rivaux du Ciel terribles monuments,
Trouvés dans les débris de la terre inondée,
Viendront humilier ta race dégradée.
Il disait, s'essayant par le geste et la voix
A l'air impérieux des hommes qui sont rois,
Quand roulé sur la pierre et touché par la foudre,
Sur sa tombe immobile il fut réduit en poudre.

Mais sur le mont Arar l'ange ne venait pas ;
L'eau faisait sur les rocs de gigantesques pas,
Et ses flots rugissants vers le mont solitaire
Apportaien tavec eux tous les bruits du tonnerre.

[1] Or il y avait des géans sur la terre. Car depuis que les fils de Dieu eurent épousé les filles des hommes, il en sortit des enfants fameux et puissants dans le siècle.

Gen. c. VI. v. 4.

Enfin le fléau lent qui frappait les humains
Couvrit le dernier point des œuvres de leurs mains ;
Les montagnes, bientôt par l'onde escaladées,
Cachèrent dans son sein leurs têtes inondées.
Le volcan s'éteignit, et le feu périssant
Voulut en vain y rendre un combat impuissant ;
A l'élément vainqueur il céda le cratère,
Et sortit en fumant des veines de la terre.

III.

Rien ne se voyait plus, pas même des débris ;
L'univers écrasé ne jetait plus ses cris.
Quand la mer eut des monts chassé tous les nuages,
On vit se disperser l'épaisseur des orages ;
Et les rayons du jour dévoilant leur trésor
Lançaient jusqu'à la mer des jets d'opale et d'or ;
La vague était paisible, et molle et cadencée,
En berceaux de cristal mollement balancée ;
Les vents, sans résistance, étaient silencieux ;
La foudre, sans échos, expirait dans les cieux ;
Les cieux devenaient purs, et, réfléchis dans l'onde,
Teignaient d'un azur clair l'immensité profonde.

Tout s'était englouti sous les flots triomphants,
Déplorable spectacle ! excepté deux enfants.
Sur le sommet d'Arar tous deux étaient encore,
Mais par l'onde et les vents battus depuis l'aurore.
Sous les lambeaux mouillés des tuniques de lin,
La vierge était tombée aux bras de l'orphelin ;
Et lui, gardant toujours sa tête évanouie,
Mêlait ses pleurs sur elle aux gouttes de la pluie.
Cependant, lorsqu'enfin le soleil renaissant
Fit tomber un rayon sur son front innocent,
Par la beauté du jour un moment abusée,
Comme un lis abattu, secouant la rosée,
Elle entr'ouvrit les yeux, et dit « Emmanuel !
Avons-nous obtenu la clémence du ciel ?
J'aperçois dans l'azur la colombe qui passe,
Elle porte un rameau ; Dieu nous a-t-il fait grâce ?
—La colombe est passée et ne vient pas à nous.
—Emmanuel ! la mer a touché mes genoux.
—Dieu nous attend ailleurs à l'abri des tempêtes.
—Vois-tu l'eau sur nos pieds ? —Vois le ciel sur nos têtes.
—Ton père ne vient pas, nous serons donc punis ?
—Sans doute après la mort nous serons réunis.
—Venez, Ange du ciel, et prêtez-lui vos ailes !
—Recevez-la, mon père, aux voûtes éternelles ! »

Ce fut le dernier cri du dernier des humains.
Long-temps sur l'eau croissante élevant ses deux mains,

Il soutenait Sara par les flots poursuivie ;
Mais quand il eut perdu sa force avec la vie,
Par le ciel et la mer le monde fut rempli,
Et l'arc-en-ciel brilla, tout étant accompli.

Le Cor.

I.

J'AIME le son du cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois seul dans l'ombre à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré!
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des paladins antiques.

O montagnes d'azur! ô pays adoré!
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées;

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et les pieds de gazons!
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit;
A ses chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher,
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte au chant de la romance.

Ame des chevaliers, revenez-vous encor?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor?
Roncevaux! Roncevaux! dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée!

II.

Tous les preux étaient morts; mais aucun n'avait fui.
Il reste seul debout, Olivier près de lui;
L'Afrique sur les monts l'entoure, et tremble encore.
—Roland, tu vas mourir,—rends-toi, criait le More;

Tous tes pairs sont couchés dans les eaux des torrents.
Il rugit comme un tigre, et dit : « Si je me rends,
» Africain, ce sera lorsque les Pyrénées
» Sur l'onde avec leurs corps rouleront entraînées.

» — Rends-toi donc, répond-t-il, ou meurs, car les voilà; »
Et du plus haut des monts un grand rocher roula.
Il bondit, il roula jusqu'au fond de l'abîme,
Et de ses pins, dans l'onde, il vint briser la cime.

» — Merci ! cria Roland, tu m'as fait un chemin. »
Et jusqu'au pied des monts le roulant d'une main,
Sur le roc affermi comme un géant s'élance,
Et prête à fuir, l'armée à ce seul pas balance.

III.

Tranquilles cependant, Charlemagne et ses preux
Descendaient la montagne et se parlaient entre eux.
A l'horizon déjà, par leurs eaux signalées,
De Luz et d'Argelès se montraient les vallées.

L'armée applaudissait. Le luth du troubadour
S'accordait pour chanter les saules de l'Adour;
Le vin français coulait dans la coupe étrangère;
Le soldat, en riant, parlait à la bergère.

Roland gardait les monts; tous passaient sans effroi.
Assis nonchalamment sur un noir palefroi,
Qui marchait revêtu de housses violettes,
Turpin disait, tenant les saintes amulettes :

« Sire, on voit dans le ciel des nuages de feu;
» Suspendez votre marche : il ne faut tenter Dieu.
» Par monsieur saint Denis, certes, ce sont des âmes
» Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flammes.

» Deux éclairs ont relui, puis deux autres encor. »
Ici l'on entendit le son lointain du cor. —
L'empereur étonné se jetant en arrière,
Suspend du destrier la marche aventurière.

« Entendez-vous? dit-il. — Oui, ce sont des pasteurs
» Rappelant les troupeaux épars sur les hauteurs,
» Répondit l'archevêque, ou la voix étouffée
» Du nain vert Obéron qui parle avec sa fée »

Et l'empereur poursuit; mais son front soucieux
Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux.
Il craint la trahison; et, tandis qu'il y songe,
Le cor éclate et meurt, renaît et se prolonge.

« Malheur! c'est mon neveu! malheur! car si Roland
» Appelle à son secours, ce doit être en mourant.

» Arrière ! Chevaliers, repassons la montagne!
» Tremble encor sous nos pieds, sol trompeur de l'Espagne! »

IV.

Sur le plus haut des monts s'arrêtent les chevaux ;
L'écume les blanchit ; sous leurs pieds, Roncevaux
Des feux mourants du jour à peine se colore.
A l'horizon lointain fuit l'étendard du More.

—« Turpin, n'as-tu rien vu dans le fond du torrent?
—» J'y vois deux chevaliers; l'un mort, l'autre expirant.
» Tous deux sont écrasés sous une roche noire ;
» Le plus fort, dans sa main, élève un cor d'ivoire,
» Son âme en s'exhalant nous appela deux fois. »

Dieu ! que le son du cor est triste au fond des bois!

CHARLES NODIER.

CHARLES NODIER.

Le Poëte malheureux.

ODE.

Vois du haut de ces monts dans sa course indomptée
Bouillonner ce torrent qui tombe impétueux,
Et sur la plaine épouvantée,
Suis de ses flots vainqueurs l'élan tumultueux.
Il s'échappe en grondant de l'urne des orages,
De longs rugissements fait retentir les airs,
Et, repoussant au loin ses mobiles rivages,

D'une onde conquérante envahit les déserts ;
Des rochers sourcilleux il entraîne la cime,
Des modestes vallons il ravage les bords,
Bondit, se précipite, et d'abîme en abîme,
S'ouvre un chemin nouveau vers l'empire des morts.

C'est ainsi qu'entourés d'une horreur menaçante
S'écoulent désormais mes jours désabusés.
Ainsi de leur digne impuissante
Ils roulent avec eux les vestiges brisés ;
Nourrissant lentement ma force solitaire
Des leçons de l'exil et de l'adversité,
J'ai bravé les rigueurs d'une fortune austère.
Je vivrai pour la gloire et la postérité.
Le berceau du génie est le berceau d'Alcide ;
Il s'éveille assiégé de serpents odieux ;
Il s'élance, il triomphe, il prend un dieu pour guide,
Et le destin soumis l'appelle au rang des dieux.

Quel instant m'a ravi l'erreur pleine de charmes
Dont mon cœur détrompé n'attend plus le retour!
Les yeux noyés d'heureuses larmes,
Je me livrais, crédule, à des rêves d'amour.
Mes ans se succédaient comme les flots tranquilles
D'un ruisseau qui se peint de brillantes couleurs,
Et qui berce, en fuyant, sur ses ondes dociles,
Le chaste azur des cieux, le tendre émail des fleurs.

De ces lieux qu'embellit une fraîche verdure,
Il semble qu'à regret il éloigne ses eaux,
Et qu'il salue encor, d'un douloureux murmure,
Et son dais de feuillage, et son lit de roseaux.

Muses, je n'aime plus l'éclat de vos guirlandes,
L'odeur de vos parfums est pour moi sans douceurs,
Mégère veut d'autres offrandes,
A déchirer mon sein elle excite ses sœurs.
C'est elle qui, des nuits dissipant les ténèbres,
M'apparaît tout à coup sous d'informes lambeaux.
A la pâle clarté de ses torches funèbres,
C'est elle qui m'égare au milieu des tombeaux.
Moins malheureux que moi, malheureux fils d'Atride,
Sa haine impitoyable épargna tes liens.
Tu retrouvas ta sœur aux autels de Tauride,
Un ami te suivait, et j'ai perdu les miens.

Viens! Sous ces marbres froids, c'est là qu'elle repose.
Elle! une forme absente, un souvenir confus.
Le matin sourit à la rose,
Et l'étoile du soir ne la retrouve plus.
O toi que j'adorais, toi que je pleure encore,
Toi que cherchent mes yeux dans l'immense avenir,
Dis-moi si ces débris que la terre dévore
Du feu qui t'animait gardent le souvenir!
Dis-moi si d'un hymen qui trahit la nature,

Il est vrai que la mort rompit les nœuds jaloux,
Que tu sois libre enfin d'une chaîne parjure,
Et que l'éternité me nomme ton époux!

Hélas! quand du cercueil soulevant la poussière,
J'oserai vers le ciel tourner mes yeux ravis,
Quand du séjour de la lumière
Mes pas ambitieux fouleront les parvis;
D'innocence, d'amour et de grâces parée,
Sur un nuage d'or qu'emportent les zéphyrs,
Quand je pourrai te voir du sublime empyrée
Parcourir mollement les plaines de saphirs,
Ne va pas, de mon cœur justifiant la crainte,
Méconnaître ces traits qu'ont flétris les revers.
Sur mes bras desséchés regarde cette empreinte;
Ce bruit qu'on entendait, c'est celui de mes fers.

Si mon front s'est voilé d'un nuage de poudre,
Tu me devineras à mes gémissements.
Le malheur est comme la foudre;
Il frappe le sommet des plus hauts monuments.
Mais, à l'effort vengeur qui fit plier sa tête,
Typhon ne céda point sans avoir combattu,
Et, digne de respect jusque dans sa défaite,
La terre admire encor ce géant abattu.
Le soleil pâlissait en ouvrant sa carrière,
Et de sombres vapeurs dissimulaient ses feux

Il a déjà franchi leur indigne barrière ;
Voici mon orient. Peuples, ouvrez les yeux!

Que dis-je ! abandonné de tout ce qui respire,
Et du père de tous déplorable orphelin,
Ici je suspendrai ma lyre.
L'aurore de mes ans touchait à leur déclin.
Fier du pudique éclat de son aile argentée,
Ainsi, noble Eurotas, le cygne aimé des dieux
Sillonne, éblouissant, ta surface agitée,
Et remplit tes échos d'accents mélodieux.
Il consume sa vie en préludant sa gloire,
Mêle un hymne de mort à ses hymnes touchants,
Et, chassé de ton onde aux bords de l'onde noire,
Frémit, soupire, et tombe, étonné de ses chants.

Hymne à la Vierge.

Ainsi la myrrhe parfumée
Qu'exhale un brasier dévorant,
S'élève à demi consumée,
Et vole en nuage odorant.
Des flots d'encens et de cinname
Roulent, dans sa mobile flamme,
L'or, l'émeraude et le saphir,
Et le feu pur qui la colore
Fait pâlir celui dont l'aurore
Emaille les cristaux d'Ophir.

Ainsi cette vierge ingénue,
Pleine de grâce et de beauté,
S'élance, et plonge dans la nue
Son front rayonnant de clarté.
Le chœur mystérieux des anges
Mêle le bruit de ses louanges

Aux concerts des mondes ravis ;
La terre frémit devant elle,
Et sous les pas de l'immortelle
Les cieux abaissent leurs parvis.

Tu parais ! à la nef timide
Qui tente un rivage ignoré,
L'aspect du phare qui la guide
Promet un port moins assuré.
Le palmier, vaste et solitaire,
Verse une ombre moins salutaire
Sur les sables de Gelboé.
Moins d'éclat anime la rose,
Et moins suave elle repose
Près des sources du Siloé.

C'est à toi que la voix des sages
Promit ces destins éclatants
Que leur regard, vainqueur des âges,
Lisait dans les fastes du temps.
Tel le plongeur penché sur l'onde,
D'une vue errante et profonde
Interroge le sein des mers,
Et, sous la vague blanchissante,
Marque la perle éblouissante,
Secret trésor des flots amers.

Le Seigneur, des astres qu'il aime
T'a soumis le chœur gracieux.
Tu brilles dans son diadème,
A l'égal du flambeau des cieux.
Heureux qui vit sous tes auspices!
Que de fois tes rayons propices
Ont rassuré les mariniers!
Que de fois ta splendeur nocturne
A charmé l'ennui taciturne
Qui veille au lit des prisonniers!

Hélas! ces héros éphémères
Qu'élèvent de sanglants pavois,
Sont inexorables aux mères:
Ils ne comprendraient pas ta voix!
Mais Dieu, dans son amour immense,
Permet que ton pouvoir commence
Où finit celui des humains.
D'un seul regard tu le désarmes,
Et l'on dit qu'une de tes larmes
Éteint la foudre dans ses mains.

Si jusqu'au ciel, où tout s'expie,
Parviennent mes tristes accents,
Tu sais sous quelle chaîne impie
Languissent mes jours innocents:

Tu peux, de l'ombre où je t'adore
M'envoyer comme un météore,
Sur les ailes du séraphin,
Aux lieux où ma sœur éplorée,
Devant ton image sacrée
Entretient la lampe sans fin.

Le Suicide et les Pélerins;

IMITÉ DU CHANT

DE SCHWARZBOURG.

UN PÉLERIN.

Qu'est devenu l'étranger
Qui respirait l'amour, la liberté, la gloire?
Quels bords ont recueilli son esquif passager?
Son nom s'est-il éteint sans laisser de mémoire,
Ainsi qu'un rêve léger?

UN JEUNE ERMITE.

Sa jeunesse fut rapide;
Le feu qui l'animait n'a brillé qu'un moment,

Et voici que l'onde avide
Roule sur son monument.
Il a dit à la mort : Vous êtes mon égide !
Il a dit au sable humide :
Vous serez mon vêtement.

LE PÉLERIN.

Qu'est-il resté de lui ?

LE PÉLERIN.

Sa dépouille livide
Et quelque pâle ossement.

LE PÉLERIN.

En vain l'humble violette
S'enrichit d'appas naissants :
Sa vapeur tendre et discrète
Ne charmera plus tes sens.
En vain l'aube matinale
Ouvre ses portes d'opale
Au char pompeux du soleil :
Jamais sa douce lumière
N'affranchira ta paupière
Des froids liens du sommeil.

LES PÉLERINS.

Quand ils s'éveilleront aux lueurs de la foudre
Les morts des temps écoulés,
Quand leurs fronts sourcilleux diviseront la poudre
De ces mondes écroulés,
O père de la nature,
Retiens sur la sépulture
De ta faible créature
Ton courroux prêt à tonner;
Et si l'âme du transfuge
Va demander un refuge
Entre les bras de son juge,
Souviens-toi de pardonner!

Le Trésor et les trois Hommes.

IMITÉ D'UNE FABLE ORIENTALE,
D'APRÈS DIDEROT.

Trois hommes (c'est bien peu pour en trouver un bon)
D'un trésor en commun firent la découverte.
En profitèrent-ils? l'histoire dit que non;
Ils ne sont pas les seuls dont l'or ait fait la perte.

A quoi sert un trésor sans Bacchus et Cérès?
Ces hommes eurent faim; à la ville prochaine
L'un des trois du repas va chercher les apprêts.
Pour ces gens-ci, dit-il, la mort serait certaine
Si je voulais. Alors les dieux savent combien
De l'un et l'autre lot j'augmenterais le mien!
Et je laisse échapper une pareille aubaine!
On peut juger qu'il n'en fit rien.

Quiconque pense au crime est près de s'y résoudre ;
Sur un plat du festin il mit certaine poudre
Qui devait envoyer nos trouveurs de trésors
Finir leur banquet chez les morts.

Pendant qu'en son esprit il supputait la somme,
Le couple de là bas lui brassait même tour,
Et le même destin l'attendait au retour.
Il vient, on l'embrasse, on l'assomme;
L'endroit qui cachait l'or tient le forfait caché.
En place on enterre notre homme;
On divisa sa part avant d'avoir touché
Aux mets apportés par le traître :
Mais l'effet du poison ne tarda pas beaucoup ;
La mort fit cette fois trois conquêtes d'un coup,
Et le trésor resta sans maître.

Le Poète et le Mendiant.

Savoir se contenter sera toujours mon texte,
J'y reviens au moindre prétexte.
J'ai dit que sans chemise on pouvait être heureux;
J'en citais un exemple et j'en connaissais deux;
Mais quand au lieu de deux j'en rapporterais mille,
J'aurais encore à raconter.
Ce mot de Cynéas : Il faut se contenter,
S'ils avaient daigné l'écouter,
Aurait sauvé Cyrus, Annibal, Paul Émile,
Et quelque autre héros que je n'ose citer :
Lockman va m'en fournir une nouvelle preuve.
Si la matière n'est plus neuve,
Assez d'autres objets prendront place en mes vers.
Que l'on invente ou qu'on imite,
L'homme seul offre à l'homme un sujet sans limite;
Son cœur, suivant le sage, est un autre univers.

Ce maître de la poésie,
Ce La Fontaine de l'Asie,
Cet écrivain naïf, et profond, et divers,
Il manquait de souliers. La Fortune dorée
Visite rarement les diseurs de beaux mots :
Cette reine du monde a du goût pour les sots,
Et leur fait tous les jours une riche curée
D'or, de titres, d'honneurs. Elle plante un oison
Sur le plus haut point de sa roue,
Et laisse le génie à pieds nus dans la boue.
Ne me dira-t-on pas quelle en est la raison?

Lockman entreprit ses voyages
Sans souliers : c'est le point. Il allait à la fois
Écouter les leçons des sages
Et fréquenter la cour des rois.
On n'avait pas encor distingué ces emplois.
« Je suis pauvre, dit-il, mais j'en ai l'habitude ;
» Beaucoup de gens de bon maintien
» Ont le cœur plus que moi navré d'inquiétude ;
» Je vis, exempt de trouble et de sollicitude,
» Heureux de deux goûts pour tout bien,
» Celui de la sagesse, et celui de l'étude.
» Des souliers cependant ne me nuiraient en rien,
» Car la marche est bien longue et le chemin bien rude. »
Peut-on blâmer Lockman? Messieurs, qu'en pensez-vou
Il entre un peu de notre étoffe

Dans le harnois d'un philosophe,
Et ces hommes divins sont hommes comme nous.
Je ne le blâme point pourvu qu'il se contente.
Au-devant de ses pas un temple se présente.
« C'est le cas, reprend-il, de demander aux dieux
» Ce qui manque au bien que je goûte...
» Des souliers seulement ! pour ce qui leur en coûte
» Ils ne trouveront pas Lockman ambitieux,
» Et plus commodément je poursuivrai ma route. »
Il n'était pas encor parvenu sous la voûte,
Qu'un mendiant frappa ses yeux.
A la pitié publique exposé dans ces lieux,
Cet homme était sans pieds. Ce que l'histoire ajoute
N'a pas besoin d'être conté.
Lockman sentit qu'en cette affaire
Il était assez bien traité,
Pouvait-il sans témérité
Chercher d'autres souhaits à faire
Lorsque tant d'avantage était de son côté !
Il bénit la divinité,
Et reprit sans chagrin la route commencée.

De la part de l'autre homme, et j'en tombe d'accord,
La plainte de Lockman eût été plus sensée :
Cependant à la longue il aurait vu son tort
En fixant ailleurs sa pensée.
Il était malheureux, mais l'était-il si fort ?

Bien plus, croyez-vous que sans peine
Avec Lockman lui-même il eût changé de sort?
L'amour de soi régit toute la race humaine.
On s'aime encor bien mieux que l'on ne craint la mort;
Je m'en tiens là-dessus à l'avis de Mécène.

Je vois dans ce récit deux points à remarquer :
Le premier, j'ai déjà pris soin de l'expliquer ;
L'autre est-il moins frappant? Loin de Cumes avare,
Homère alla cacher sa détresse et ses vers.
Ovide fut jeté chez un peuple barbare,
Epictète et Cervante ont vécu dans les fers.
Du Tasse et de Milton qui n'a su les revers?
Et vous, jeunes talents que l'on voyait éclore
De tant d'espérance entourés,
Malfilatre, Gilbert, si près de votre aurore,
Quelle mort vous a dévorés!
Ah! vos malheurs jamais ne seront trop pleurés!

Et c'est là du talent l'utile renommée,
Le but des longs espoirs de l'orgueil décevant,
Le produit d'une vie éteinte et consumée
A cribler l'onde pure, à fixer la fumée,
A poursuivre l'ombre et le vent!
Et c'est pour le bruit éphémère
Qui doit suivre un vain nom dans des jours incertains,
C'est pour aller saisir chez des peuples lointains

Cette puérile chimère,
Que vous livrez les ans filés par vos destins
Au travail, aux dégoûts, à la détresse amère,
Que vous bravez les sots, si forts sur la grammaire,
Et le noir libelliste aux poignards clandestins!

Si j'avais pu fixer Saturne qui s'envole,
Des trois fatales sœurs suspendre le ciseau,
Et renouer le cours de ma trame frivole
Au fil de leur triple fuseau;
Si je connaissais l'art qu'apporta de Colchide
La fière amante de Jason;
Si ces jours, vain trésor qu'épuise un âge avide,
Pouvaient se dépouiller comme les jours d'Éson;
Si la vieillesse lente, et pesante, et livide,
Retournait, rajeunie, à la belle saison;
Ce serait vainement que les rivaux d'Alcée,
Brillants d'une fougue insensée,
Des parvis de l'éther iraient tenter le seuil;
Et leur course de flamme à l'Olympe élancée
Ne séduirait plus mon orgueil!
Trop de serpents impurs, divine poésie,
Versent sur tes lauriers leurs venins odieux,
Trop d'absinthe se mêle à la rose choisie
Qui pleut de ton char radieux,
Et trop de fiel corrompt la céleste ambroisie
Au banquet de tes demi-dieux.

Le Retour au Village.

Je vais revoir mon village,
Les lieux que j'ai tant chéris,
Et la montagne sauvage,
Et les églantiers fleuris :
Douce trève
Qu'un long rêve
Qui s'achève
Laisse encore à mes esprits.

Je verrai la croix qui penche
Au front des rochers alpins,
Et les tapis de pervenche,
Et les halliers d'aubépins,
Et la mousse,
Qui repousse,
Molle et douce,
A l'abri des noirs sapins.

Je reverrai la bruyère
Qui s'incline en gémissant,
Je reverrai la clairière
Où le ruisseau va glissant,
Et son onde
Vagabonde
Qui féconde
Le pacage verdissant.

Voici la vieille ramée
Où, dans ses riches habits,
La luciole enflammée
Tombe en nuages subits,
Quand son aile
La décèle,
Et recèle
Les feux de mille rubis.

Mais je ne verrai plus Lise,
Après un joyeux banquet,
Essayer devant l'église
Le jeu de son œil coquet,
Et surprise,
Par méprise,
A la brise,
Abandonner son bouquet.

Mais je ne verrai plus Flore,
Qui chantait tous les matins;
Mais je ne verrai plus Laure,
Boudeuse aux regards mutins :
Clémentine,
Augustine,
Et Justine,
Joli trio de Lutins.

Le soleil, toujours le même,
Parcourt des chemins tracés;
Et de son beau diadème
Nuls traits ne sont effacés.
Ce qui passe
Et s'efface,
C'est la trace
Des plaisirs qui sont passés.

Souvenirs.

—

Rendez-nous, rendez-nous,
Esprits jaloux,
Nos vœux et nos goûts,
Nos plaisirs si purs et nos jeux si doux!
Qu'en faites-vous?

Où sont de ma marraine
Les leçons,
De ma cousine Irène
Les chansons,
Mon lapin de garenne,
Mes pinsons?

Rendez-nous, rendez-nous,
Esprits jaloux,
Nos vœux et nos goûts,
Nos plaisirs si purs et nos jeux si doux!
Qu'en faites-vous?

Ma raquette dorée,
Mon volant,
Mon cerf à l'empirée
S'envolant,
Ma toupie égarée
En sifflant.

Rendez-nous, rendez-nous,
Esprits jaloux,
Nos vœux et nos goûts,
Nos plaisirs si purs et nos jeux si doux!
Qu'en faites-vous?

Rendez-moi de l'étude
Les attraits,
La sombre solitude
Des forêts,
Ma vague inquiétude,
Mes secrets.

Rendez-nous, rendez-nous,
Esprits jaloux,
Nos vœux et nos goûts,
Nos plaisirs si purs et nos jeux si doux!
Qu'en faites-vous?

Rendez-moi les vacances
Au hameau,

Et les joyeuses danses
Sous l'ormeau,
Et les vieilles cadences
De Rameau.

Rendez-nous, rendez-nous,
Esprits jaloux,
Nos vœux et nos goûts,
Nos plaisirs si purs et nos jeux si doux !
Qu'en faites-vous ?

La place était remplie
Comme un œuf,
L'estrade était polie
Tout à neuf,
Et Claire était jolie...
Comme en l'an neuf.

Rendez-nous, rendez-nous,
Esprits jaloux,
Nos vœux et nos goûts,
Nos plaisirs si purs et nos jeux si doux !
Qu'en faites-vous ?

Rêves d'amour, de gloire,
D'amitié !
Rendez-moi leur mémoire,
Par Pitié !

Je tâcherai d'en croire
La moitié.

Rendez-nous, rendez-nous,
Esprits jaloux,
Nos vœux et nos goûts,
Nos plaisirs si purs et nos jeux si doux!
Qu'en faites-vous?

Mme TASTU.

Mme TASTU.

Les Feuilles de Saule.

L'air était pur ; un dernier jour d'automne,
En nous quittant arrachait la couronne
Au front des bois ;
Et je voyais, d'une marche suivie,
Fuir le soleil, la saison et ma vie,
Tout à la fois.

Près d'un vieux tronc, appuyée en silence,
Je repoussais l'importune présence,

Des jours mauvais ;
Sur l'onde froide, ou l'herbe encor fleurie,
Tombait sans bruit quelque feuille flétrie,
Et je rêvais !...

Au saule antique incliné sur ma tête,
Ma main enlève, indolente et distraite,
Un vert rameau ;
Puis j'effeuillai sa dépouille légère,
Suivant des yeux sa course passagère
Sur le ruisseau.

De mes ennuis jeu bizarre et futile !
J'interrogeais chaque débris fragile
Sur l'avenir ;
Voyons, disais-je à la feuille entraînée
Ce qu'à ton sort ma fortune enchaînée
Va devenir ?

Un seul instant je l'avais vue à peine,
Comme un esquif que la vague promène,
Voguer en paix :
Soudain le flot la rejette au rivage ;
Ce léger choc décida son naufrage....
Je l'attendais !...

Je fie à l'onde une feuille nouvelle,
Cherchant le sort que pour mon luth fidèle

J'osai prévoir ;
Mais vainement j'espérais un miracle,
Un vent rapide emporta mon oracle
Et mon espoir.

Sur cette rive où ma fortune expire,
Où mon talent sur l'aile du Zéphire
S'est envolé,
Vais-je exposer sur l'élément perfide
Un vœu plus cher?... Non, non, ma main timide
A reculé.

Mon faible cœur, en blâmant sa faiblesse,
Ne put bannir une sombre tristesse,
Un vague effroi :
Un cœur malade est crédule aux présages ;
Ils amassaient de menaçants nuages
Autour de moi.

Le vert rameau de mes mains glisse à terre :
Je m'éloignai pensive et solitaire,
Non sans effort ;
Et dans la nuit mes songes fantastiques,
Autour du saule aux feuilles prophétiques,
Erraient encor.

Les Oiseaux du Sacre.

Vieux temple, antique honneur de la cité royale,
Où Clovis inclina sa tête martiale,
Et sentit, sous la main du pontife sacré,
L'onde sainte mouiller son front régénéré,
N'as-tu pas vu, du sein de ta froide poussière,
Des siècles endormis se lever l'ombre altière?
Pour toi les temps passés vont-ils renaître encor?
Oui; ta nef resplendit de feux, d'azur et d'or;
La foule se pressant sous tes muets portiques,
Y réveille l'écho des saintes basiliques;
Et, fière, avec transport tu ressaisis ces droits
D'entendre et de bénir les serments de nos rois.
D'un temple simulé la brillante structure,
Déguisant à nos yeux ta noble architecture,
Nous dérobe, il est vrai, ces pensers imposants

Que réveillent en nous les vestiges des ans ;
Mais de la royauté le faste s'y déploie.
Signes accoutumés de la publique joie,
Le fer luit, l'encens fume, et des autels parés
Les puissants de l'État encombrent les degrés.
Pourquoi lorsqu'une plainte, un seul cri de détresse
Peut attrister soudain le concert d'allégresse,
Pourquoi des prisonniers?... Sous ces légers barreaux
S'agitent tristement de timides oiseaux ;
Ils s'efforcent à fuir, d'une aile effarouchée,
Cette pompe des rois qu'ils n'avaient point cherchée :
Pauvres petits captifs! privés d'un bien si doux,
La liberté, que toute voix réclame,
De vos tyrans ne soyez point jaloux,
Chacun d'eux l'appelle en son âme,
Et des nobles acteurs de cet auguste drame
Aucun n'est plus heureux que vous!
Nul d'un libre loisir ne peut goûter les charmes :
L'immobile soldat est captif sous les armes ;
Son chef, le fer en main, brillant d'or et d'acier,
A l'ordre qu'il transmet doit plier le premier ;
Les spectateurs pressés dans cette vaste enceinte
S'imposent le fardeau d'une longue contrainte ;
Soumis au même joug, le pontife à l'autel
Cède aux liens dorés d'un devoir solennel.
Sous les réseaux du privilége,
Voyez ces fiers prélats qu'enchaîne sur leur siége

L'honneur de consacrer les suprêmes serments ;
De leur pieux office allongeant les moments,
Le blême ennui qui les assiége
Au milieu d'eux se glisse et siége
Sous les mitres de diamants.

Ennui ! triste ennemi qu'aucun mortel n'évite,
Je ne vois que des yeux où ta langueur habite ;
Du prêtre à l'assistant tout ressent ton pouvoir ;
Jusqu'au bras engourdi de ce jeune acolyte
Qui laisse échapper l'encensoir.
Déjà les douze Pairs qu'en vain la blanche hermine
Revêt d'un éclat féodal,
Succombent à leur tour à ce charme fatal ;
Leur front s'appesantit, leur épaule s'incline
Sous le bandeau de comte ou le manteau ducal.
Des insignes royaux doublant le faix suprême,
Et fidèle à la majesté,
Il effleure en passant le monarque, lui-même
Esclave de sa dignité.
A son souffle glacé, le long des galeries,
Comme ces fleurs d'un jour dans nos salons flétries,
Se décolore la beauté :
L'éclat pompeux des pierreries,
Le poids des lourdes broderies
Enchaînent sa légèreté ;
Son inquiète oisiveté

Accusant les heures tardives,
Sur les pas de la Liberté,
Voit s'enfuir les Grâces craintives.

La Liberté! bientôt vous pourrez l'espérer,
Tristes oiseaux! voyez, réduits à l'implorer,
Tous ces volontaires esclaves,
Dont un piége flatteur ou de brillants appâts,
Dans cette cage immense ont attiré les pas!
Pressés de s'affranchir, ils invoquent tout bas
L'instant qui rompra vos entraves :
Le voici!... Mille cris s'élèvent à la fois.
Le canon fait gronder sa formidable voix;
La cloche livre aux vents ses bruyantes volées;
Et soudain, dans les airs, les cohortes ailées
Cherchent d'un libre essor la céleste clarté :
Du bonheur des oiseaux elle est l'avant-courrière;
C'est pour trouver la liberté,
Qu'ils s'élancent vers la lumière.
Mais des vitraux sacrés le jour mystérieux
Déguise ce vrai jour que réclamaient leurs yeux;
Mais les mille clartés de ces fêtes pompeuses
Abusent leurs regards par des lueurs trompeuses;
La vapeur de l'encens, les chants religieux,
Le bruit confus du peuple enfermé dans ces lieux,
Les vifs reflets de l'or, tout accroît leur vertige :
Déjà le faible essaim en tournoyant voltige;

Égarés, éblouis aux flambeaux de l'autel,
Ils cèdent par degrés à cet éclat mortel;
Imprudents! c'en est fait, leur aile est consumée!
Ils tombent sur les fleurs dont la terre est semée,
Et leur corps palpitant, tout près de s'assoupir,
Aux joyeuses clameurs mêle un dernier soupir!...
—Mais qu'importe un soupir? Sans l'entendre, la foule
Sous l'antique portail à flots bruyants s'écoule ...
Moi seule je demeure, et consacre tout bas
Les sons d'un luth obscur à cet obscur trépas.

Dormez, dormez, frêles victimes
Des royales solennités!
Tandis que ces chœurs unanimes,
Échos des hautes vanités,
S'élancent des harpes sublimes,
Ma lyre veille à vos côtés.

Innocents passereaux, et vous blanches colombes,
L'universelle joie, hélas! creuse vos tombes :
Faut-il qu'un deuil se mêle aux plaisirs des mortels!
N'ont-ils point prodigué dans leur fête chérie
Le luxe et ses trésors, les arts et leur féerie,
Et la pompe de nos autels?
Pourquoi donc à leurs jeux les immoler encore,
Ces chantres des bosquets, charme de nos loisirs,

Qu'un souffle du Seigneur dans les airs fit éclore
Pour l'honorer par leurs plaisirs ?

Pourquoi les retenir sous la voûte gothique ?
Leurs cris retentissant de portique en portique
Devaient-ils réveiller l'écho religieux ?
Que ne leur rendiez-vous de leurs forêts natives
Les cintres verdoyants, les mouvantes ogives,
Et la voûte immense des cieux ?
Ce n'est qu'au sein des airs que leur vol se balance !
Au seul écho des bois appartient leur chanson.
Hélas ! votre avare clémence
N'a fait qu'agrandir leur prison !

Eh ! qu'aviez-vous besoin de peupler vos églises
Des emblèmes vivants de ces vieilles franchises
Qu'au jour du nouveau règne imploraient vos aïeux ?
Quand les temps sont changés, qu'importe à ma patrie
Des mœurs qui ne sont plus la vaine allégorie ?
Elle a des biens plus précieux,
Et la vérité seule est aimable à ses yeux !
Vous que scellent encor les vengeances royales,
Levez-vous, lourds barreaux, tombez, grilles fatales,
Qu'un pardon descende sur vous !
Si de la liberté nous invoquons l'image,
Les cachots dépeuplés lui rendront un hommage
Digne d'elle et digne de nous !...

Mais d'où naît ton audace, ô toi lyre timide ?
Pourquoi t'abandonner à son élan rapide ?
Tu t'élèves, semblable à cet enfant des mers,
Qui d'un vol merveilleux tout à coup fend les airs ;
Dans la plaine éthérée, à sa race étrangère,
Il déploie un moment sa force passagère ;
Mais du souple tissu qui soutient ses efforts
Si le jour a séché les humides ressorts,
Du transfuge des eaux alors la chute est prompte,
Et l'élément natal ensevelit sa honte.
Pourquoi veux-tu braver le sort qui t'est promis?
Lyre, reviens aux chants qui seuls te sont permis.....
Dormez, dormez, frêles victimes
Des royales solennités ;
Vous, qui des bois touffus abandonnant les cimes
Vîntes mourir dans nos cités,
Tandis qu'en vos abris quelques œufs près d'éclore,
Sans chaleur reposent encore
Aux nids que vous avez quittés !
Voix du printemps fleuri, que pleure le bocage,
Du moins en perdant la clarté
Cessez de redouter les réseaux ou la cage,
Vous rencontrez la mort en fuyant l'esclavage. ..
Mais la mort c'est la liberté !

Mlle DELPHINE GAY.

Mlle DELPHINE GAY.

La Veuve de Naïm.

. . . . . .

Jésus, accompagné de sa mère Marie,
S'en allait visiter les champs de Samarie;
Madeleine, craintive et fuyant son regard,
Le suivait, mais de loin, se tenant à l'écart;
On voyait près de lui ses apôtres fidèles.
Aux peuples convertis les offrant pour modèles,
Il voyageait ainsi de vallons en vallons,
S'arrêtait dans les champs, sur le bord des sillons,
Du pauvre laboureur bénissait la semence,
Aux puissants de la terre enseignait la clémence,

De la religion prodiguait les secours,
Et tous les malheureux retenaient ses discours

Le Jourdain réfléchit les feux de l'auréole :
Le Thabor entendit sa divine parole ;
Les cèdres du Liban sur son front adoré
Deux fois ont répandu leur ombrage sacré ;
Et le rocher d'Hermon, sauveur de l'arche sainte,
De ses pas immortels conserve encor l'empreinte.

Après avoir franchi les coteaux d'Éphraïm,
Le fils de Dieu marcha vers l'antique Naïm
Qu'un miracle divin rend à jamais célèbre.
Or, comme il approchait, un cortége funèbre
Que le peuple suivait avec recueillement,
Vers l'asile des morts s'avançait lentement.
Dans la foule on voyait une femme éplorée.
Par ses cris déchirants Madeleine attirée
Va se mêler au peuple. À travers les sanglots,
Son oreille attentive a distingué ces mots :
« Arrêtez ! laissez-moi descendre dans sa tombe !
Et ! ne voyez-vous pas qu'à mon tour je succombe !..
Où le conduisez-vous ? Rendez-moi mon enfant !
Oh ! ne l'emportez pas, sa mère le défend !
J'ai besoin de sa main pour fermer ma paupière ;
Attendez ;..... c'est à moi de mourir la première ! »

Madeleine à ces cris, le cœur rempli d'effroi,
Interroge un vieillard qui suivait le convoi.
« C'est, répond-il, l'enfant de cette pauvre veuve;
Le Seigneur l'a soumise à cette rude épreuve;
Ne l'interrompez point dans ses cris douloureux,
Le silence d'hier était bien plus affreux,
Son cœur même aux regrets semblait inaccessible;
A force de douleur elle était insensible;
Ses larmes aujourd'hui la soulagent du moins.
Hélas! elle a perdu l'objet de tous ses soins;
Nul espoir ici bas ne peut calmer sa peine! »
A ces mots le vieillard s'éloigne; et Madeleine
Voit arriver la mère et l'entend s'écrier :
« J'ai perdu mon enfant; je ne veux plus prier;
Je priais nuit et jour, et Dieu fut implacable;
Mon cœur ne peut suffire aux maux dont il m'accable;
S'il m'accorde un bienfait, c'est pour me l'enlever;
Par combien de tourments veut-il donc m'éprouver?
Ah! déjà sous le poids d'une douleur amère,
Je n'étais plus épouse!.... et je ne suis plus mère!...
O mon fils! mon seul bien! mon unique avenir!
Après l'avoir perdu que vais-je devenir?
Lui dont la voix chérie apaisait ma souffrance!
Que de fois, près de lui, mon cœur plein d'espérance
De ses jeunes vertus rendit grâce au Seigneur!
Les mères d'Israel enviaient mon bonheur.

Si Dieu, de mon époux bénissant la tendresse,
M'eût donné d'autres fils pour charmer ma vieillesse,
Ce premier don du ciel, ce fils tant désiré,
Entre tous mes enfants je l'aurais préféré.
Il n'a pensé qu'à moi jusqu'à sa dernière heure :
Hélas ! si jeune encore, il faut donc que je meure !
Ma mère, disait-il, Dieu me rappelle à lui
Au moment où mon bras devenait votre appui ;
Demain j'allais atteindre à ma seizième année :
Vous passerez sans moi cette heureuse journée.
Dans ce nouveau malheur qui va vous secourir ?
Oh ! je pleure sur vous qui me voyez mourir !
O mon Dieu ! sauve-moi, pour elle je t'implore !
Voilà ce qu'il disait hier !.... hier encore
Il était sur mon cœur et j'entendais sa voix !
Hier je l'embrassais pour la dernière fois ! »

Elle parlait ainsi dans sa douleur mortelle.
Touché de ses regrets, Jésus s'approcha d'elle ;
Pressentant l'avenir, son grand cœur se troubla :
Une mère souffrait, et la sienne était là.

Cependant il commande ; on s'arrête en silence ;
La mère au même instant vers le cercueil s'élance ;
Alors Jésus lui dit : « Femme, ne pleurez pas. »
Et la veuve aussitôt revenant sur ses pas :
« Ce mot m'a révélé votre pouvoir suprême,

Vous êtes le Sauveur ! Quel autre que Dieu même,
Près d'un fils dont la mort vient de la séparer,
A sa mère oserait défendre de pleurer ?»

Chacun sur sa raison concevait des alarmes ;
Mais pleine de croyance elle essuya ses larmes.
Madeleine attentive est auprès du Sauveur ;
De la veuve il lui fait admirer la ferveur ;
Puis, touchant le cercueil que la foule environne :
« Jeune homme, levez-vous, dit-il, je vous l'ordonne. »

A ces mots, écartant ses longs voiles de deuil,
Le mort se lève.... et reste assis dans son cercueil.
La foule à cet aspect s'enfuit épouvantée ;
Mais déjà dans ses bras sa mère s'est jetée :
Elle seule de lui s'approche sans effroi,
Et sa félicité s'augmente de sa foi.
De tous les maux passés le souvenir s'efface ;
Elle a revu son fils ; c'est bien lui qu'elle embrasse.
Mais le jeune homme encor ne vivait qu'à moitié ;
Car il semblait que Dieu dans sa noble pitié,
Refusant une gloire à sa mère ravie,
Lui laissât le bonheur de le rendre à la vie.
O transports maternels ! Oh ! comme avec amour
De la vie en ses yeux elle attend le retour !
Voyez-la, séparant sa blonde chevelure,
Rejeter loin de lui la funèbre parure ;

Déjà sur ce beau front où régnait la pâleur,
Ses baisers ramenaient une douce chaleur;
C'en est fait, et la mort abandonne sa proie.
« O ma mère, c'est vous, dit l'enfant plein de joie.
— Grand Dieu! s'écria-t-elle, ai-je bien entendu?
Quoi! je suis mère encore, et mon fils m'est rendu!
La mort n'a point changé ses traits, son doux sourire.
Oh! venez, mes amis, partager mon délire;
Et toi dont le pouvoir m'aide à le ranimer,
Ce que je sens, mon Dieu, je ne puis l'exprimer;
Mais l'excès de ma joie est ma reconnaissance.
Oui, je fus moins heureuse au jour de sa naissance:
Alors c'était bien lui qui vivait dans mes bras;
Mais à tout mon amour il ne répondait pas:
Aujourd'hui, je le sens, il me comprend, il m'aime;
Et de tout mon bonheur il est heureux lui-même! »

Elle dit. A sa voix, les Hébreux étonnés
Vers le divin Sauveur sont bientôt ramenés.
« Madeleine, dit-il, regardez cette femme;
Puisse un espoir si grand fortifier votre âme;
Et vous, peuple, venez contempler ses transports;
Du ciel qui vous attend ce sont là les trésors:
Ces saints ravissements, ces élans de tendresse,
Cette extase du cœur et cette chaste ivresse,
Que ressent cette mère et qui brille en ses yeux,
Sont presque le bonheur que l'on éprouve aux cieux;

Mais ces ravissements qui vont passer pour elle,
Trouvant près du Seigneur une source éternelle,
Ne tariront jamais dans le cœur des élus:
Méritez cette gloire; allez, ne pèchez plus.»

Ainsi sur cette terre où son père l'envoie,
Il montre le bonheur afin que l'on y croie.

Mais son heure est venue, et dès le lendemain
De l'ingrate Sion Jésus prend le chemin;
Tout au noble dessein qui remplit sa pensée,
Il n'entend pas les vœux de la foule empressée;
Tandis qu'un peuple entier dont il guérit les maux
Parsemait son chemin de fleurs et de rameaux,
Il marchait nuit et jour à travers la campagne,
Et la croix l'attendait sur la sainte montagne.

La Tentation.

SATAN A MADELEINE.

Si l'auréole en feu rayonne sur sa tête [1],
Si sa voix sur les eaux commande la tempête,
Comme lui, revêtu d'un pouvoir généreux,
Je puis rendre la vie à ce désert affreux,
Je puis couvrir ce lac d'éblouissantes ailes,
Et ramener le jour à l'heure des étoiles.
Ces palais qu'autrefois Ségor vit s'engloutir,
De leurs débris épars, regarde-les sortir !
Oui, pour t'y voir régner, je puis créer un monde. »

[1] De Dieu.

Il dit, et sur le bord de cette mer immonde,
Tout à coup reparut la superbe cité.
Ses ramparts du désert fermaient l'immensité.
La terre s'ébranla, les terres s'entr'ouvrirent,
Et de palmiers en fleurs, les rochers se couvrirent.
On vit croître à leurs pieds l'aloès, le nopal,
Et la vigne enivrante, et le pommier fatal.
D'un foyer souterrain la flamme éblouissante,
Imitant les rayons de l'aurore naissante,
Jetait sur la nature un éclat emprunté.
Des navires paraient le lac ressuscité,
Ses flots que Dieu ternit au jour de sa justice
Réfléchissaient alors l'azur d'un ciel factice.
Les sables se changeaient en humides gazons;
Confondant les climats, les heures, les saisons,
A l'iris se joignait la cassie embaumée,
La bruyère du Nord au lis de l'Idumée;
Et l'oranger, déjà couvert de ses fruits d'or,
De sa pudique fleur s'embellissait encor.
Les agneaux attirés par la fraîcheur de l'herbe,
Sans crainte bondissaient près du lion superbe.
Mille fleurs s'échappaient des cailloux entr'ouverts,
Mille insectes de feu, soudain nés dans les airs,
Agitant les rayons de leurs ailes brillantes,
Semblaient aux yeux surpris des étoiles volantes.
Des parfums inconnus, des accords ravissants,
D'une aveugle langueur enivraient tous les sens.

Les oiseaux, qu'éveillait l'infernal météore,
Saluaient par leurs chants une trompeuse aurore.
Aux ordres de Satan accouraient à la fois,
Et l'oiseau des combats, et le chantre des bois;
Le faucon, la terreur des timides gazelles;
Le cygne déployant la neige de ses ailes;
L'oiseau de l'ironie au ramage indiscret,
Et l'oiseau de l'orgueil que Satan préférait.
Seuls, il n'évoqua point l'aigle ni la colombe,
Symboles consacrés! Là sa vertu succombe:
Imprimant à son œuvre une fausse grandeur,
Satan peut du soleil imiter la splendeur;
Mais Dieu seul de l'enfer détrônant la puissance
Peut créer le génie et donner l'innocence.

Satan croit triompher, mais le ciel est l'appui
De la foi qu'il éprouve, et qui combat pour lui.

(*Madeleine*, chant VII.)

La Mort du Christ.

—

Jour de calamités ! ô remords éternels !
Comme un vil imposteur, entre deux criminels,
Sur la honteuse croix, les Hébreux l'étendirent,
Et du sang de Jésus les flots se répandirent :
La tache de ce sang sur leur front s'imprima ;
Dès lors des nations la haine s'alluma,
Et toutes rejetant cette race perfide,
Pour elle ont inventé le nom de déicide.

A peine d'Israel le crime est accompli,
Que la foudre a grondé, la terre a tressailli.
Avant l'heure du soir, de profondes ténèbres
Couvrent de Josaphat les monuments funèbres.
Les gardiens du supplice, alors saisis d'effroi,
Proclament le Messie et confessent la foi,
Et soudain abjurant leur fureur insensée,

Adorent à genoux la croix qu'ils ont dressée :
Tout s'émeut : chaque objet emprunte un sentiment
Pour dire à l'univers le saint événement :
Le temple sent mouvoir sa base de porphyre,
Du dôme jusqu'au pied son voile se déchire.
Les vents impétueux se croisant dans les airs
Font voler vers Sion la poudre des déserts.
Les nuages surpris s'arrêtent dans leur course,
Le fleuve épouvanté remonte vers sa source.
De leurs linceuls vieillis écartant les lambeaux,
Les morts ressuscités sortent de leurs tombeaux ;
Le soleil s'obscurcit, les montagnes se fendent,
D'eux-mêmes dans l'enfer les tourments se suspendent.

Les démons à leur tour connaissent la terreur.
Sur son trône ébranlé, Satan plein de fureur,
Du serpent favori voit la tête écrasée,
La chaîne de la mort entre ses mains brisée.
En vain de ses sujets il réclame l'appui ;
Les captifs rachetés s'échappent malgré lui.
Faisant taire leur chant, les célestes cohortes,
Du royaume éternel ouvrent déjà les portes ;
Vers les cieux attentifs un cri s'est élevé....
L'âme du Dieu s'exhale.... et le monde est sauvé!

(*Madeleine*, chant IX.)

MADAME

DESBORDES-VALMORE.

MADAME

DESBORDES-VALMORE.

Le Vieux Tireur

DU RHÔNE.

—

On avait couronné la vierge moissonneuse,
Le village à la ville était joint par des fleurs ;
La jeunesse et l'enfance y mêlaient leurs couleurs,
Et le vieillard riait d'une vendange heureuse.
Tout à coup le plaisir cessa,
Comme le feu follet qui s'éteint dès qu'il brille ;
Et dans l'ombre un long cri glaça
Jusqu'au chant de la jeune fille.
« Rendez, rendez l'enfant dans la foule égaré :
» Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré !

» Elle n'a plus de voix pour sa douleur amère :
» Sa clameur s'est changée en un silence affreux.
» L'enfant ne dira pas qu'il est bien malheureux ;
» Il ne prononce encor que le nom de sa mère.
» Quoi ! pas une voix ne répond !
» Ne l'avez-vous pas vu jouer sur le rivage?
» Hélas ! le Rhône est si profond !
» Et l'on est si faible à cet âge !
» Rendez, rendez l'enfant dans la foule égaré :
» Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré !

» Ses cheveux du blé mûr ont la couleur dorée,
» Ses yeux sont noirs et doux, ses dents croissent encor,
» Ses pas abandonnés n'ont qu'un craintif essor,
» Et de bluets tantôt sa robe était parée.
» Vous pourrez le rencontrer nu,
» Car souvent la misère a dépouillé l'enfance :
» Vous l'aurez bientôt reconnu,
» L'ange qui pleure sans défense.
» Rendez, rendez l'enfant dans la foule égaré :
» Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré ! »

Le vieux crieur se tut : de la morne assemblée
Il attendit long-temps un mot, un seul... en vain.
Les mères enchaînaient leurs enfants sur leur sein,
Et de vagues frayeurs cette nuit fut troublée.
On dit qu'un mendiant passa,

Couvert d'affreux lambeaux, à la marche furtive;
Et qu'un jeune cri s'élança
Dans l'air avec la voix plaintive :
« Rendez, rendez l'enfant dans la foule égaré :
« Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré ! »

LA SUITE

DU

Vieux Crieur du Rhône.

Le vieux crieur allait contant l'histoire
Du faible enfant vers le Rhône égaré :
Un vieux soldat, tout cuirassé de gloire,
En l'écoutant sous son casque a pleuré.

« Ce n'était plus quand l'été se couronne
De rayons d'or, de pampres et de fleurs :
C'était au temps où l'hiver s'environne
De longues nuits et de mornes couleurs.
Ce n'était plus quand ma voix lamentable
Criait partout l'enfant, sans l'obtenir :
Mais aux mères toujours ce triste souvenir
Apparaissait lugubre et redoutable.

» Celle que l'on crut morte en ses cris superflus,
Qu'on emporta le soir, de larmes épuisée.....
Elle vit; mais, semblable à sa plainte brisée,
Sa mémoire au malheur ne se réveille plus.
La moisson, le rivage et le Rhône rapide
Dans ses esprits confus ne viennent plus s'offrir :
Ainsi se trouble une eau limpide,
Dont la source va se tarir.
Ses yeux sans s'étonner ont revu sa demeure,
Où la foule a suivi ses pas;
On l'entoure, on frémit, on pleure :
Elle seule ne pleure pas.
Dieu la bénit d'un long délire :
Son fils est là, dit-elle.... il dort.
Elle a rapporté son sourire
A son fils... que l'on cherche encor !

» Balançant un berceau dans ces nuits rigoureuses,
Seule elle dit encor : Les mères sont heureuses;
Seule elle ne sait plus son malheur si récent :
Calme, elle n'offre à Dieu qu'un cœur reconnaissant.
A travers le rideau que sa main vient d'étendre,
Elle entend respirer l'enfant dans son sommeil :
Qui voudrait l'arracher à cette erreur si tendre?
Elle écoute son souffle; elle attend son réveil.
Ah! ne soulevez pas ce rideau qui l'enchante,
Pareil au voile épais tombé sur sa raison :

L'enfant, s'il vit encor, est loin de sa maison;
Et près d'un berceau vide elle prie.... elle chante.

» Dans sa vague tristesse on la voit tout le jour,
Et sans nous reconnaître à peine,
Contre son sein bercer une ombre vaine,
Et lui parler avec amour.
Durant la nuit, tranquille et demi-nue
Auprès des feux négligés et mourants,
Elle charme sa veille au berceau retenue,
En regardant courir les nuages errants.

» Un soir, la lune absente abandonne la terre
Au sombre autan qui règne avec fureur :
Des éléments la lutte austère
Glace les sens d'une muette horreur.
On ne voit plus que de faibles lumières;
Les chiens hurlants menacent les chaumières;
L'eau dans sa chute entraîne l'arbrisseau :
De cette mère, immobile et charmée,
La faible main s'endort sur le berceau,
Que semble suivre encor sa paupière fermée.

» Paix! elle dort pour la première fois
Depuis le jour éteint dans sa raison perdue,
Qui la laissa sur la terre étendue,
Sans souvenir, sans larmes et sans voix.

Mais l'ouragan dont gémit la nature
Semble jaloux de cette longue erreur :
Dans son sommeil il souffle la terreur ;
Et de son sein réveillant la torture,
Y jette un cri dès long-temps expiré :
« Rendez, rendez l'enfant dans la foule égaré ! »
Comme l'écho frappé d'une clameur terrible,
Sa raison qui renaît répond au cri d'effroi :
« Rendez, rendez l'enfant ! rendez... » Réveil horrible!
Ce berceau découvert, il est vide, il est froid.

« Pâle, muette, en ses larmes glacée,
Elle repousse et combat sa pensée ;
Puis elle dit, en se cachant les yeux :
« Je reconnais la terre, et j'ai perdu les cieux !
» Dieu des mères ! mon Dieu ! vous savez s'il respire.
» Rendez-le ; guidez-moi... je ne sais où ; j'expire.
» Il n'est plus là !.. Je n'y puis plus rester.
» Eh bien ! puisque la mort ne veut pas m'arrêter,
» J'irai, par les chemins, traîner, finir ma vie. »

» Et le jour, sur la neige on reconnaît ses pas ;
Elle était douce et faible, on ne l'observait pas,
Et personne ne l'a suivie.
Dans les sentiers déserts Dieu seul l'entend gémir ;
Mais l'aquilon a cessé de frémir.

» Elle marche, elle dit : « Je veux voir la chapelle
» Qu'au temps de la moisson j'embellis une fois,
» Où mon fils... jour trompeur qu'à présent tout rappelle,
» Sur ma voix, qui chantait, voulait former sa voix.
» J'y porte son berceau ; c'est mon dernier hommage,
» Douloureux pour sa mère, inutile pour lui ;
» Ce n'est plus qu'un tombeau que j'y vois aujourd'hui,
» Et dans mon âme en deuil j'offrirai son image.
» Des fleurs... je n'en ai plus... Ah ! j'ai trop peu de temps !
» On meurt jeune sans l'espérance ;
» Mais tant que je vivrai, fût-ce jusqu'au printemps,
» J'y viendrai cacher ma souffrance ! »

» Alors un saint pasteur, triste de souvenir,
Prend le berceau léger qu'il promet de bénir.

» Une autre femme approche en sa misère errante,
Sa voix n'a qu'un accent qui murmure : « Donnez ! »
Elle indique un enfant aux regards consternés :
Et cet objet voilé la rend plus déchirante.
« Femme, dit l'autre mère, il faut vous secourir :
» Vous cachez un enfant : sa misère est affreuse !
» Ne souffrez pas pour lui, femme ! soyez heureuse.
» Moi, je n'ai plus d'enfant... moi, je n'ai qu'à mourir. »
Un cri perçant rompt cette plainte amère,
Et le lambeau s'agite, et le cri dit : Ma mère !
Et la mère perdue a saisi son enfant,

Et l'affreuse étrangère à peine le défend ;
Elle fuit, elle roule au bas de la montagne,
Et, comme un noir corbeau se perd dans la campagne.
La véritable mère écarte les lambeaux ;
Ses yeux long-temps éteints, pareils à deux flambeaux,
S'allument. « C'est mon fils.. qu'il est pâle ! » Elle tombe
Sous l'excès du bonheur la nature succombe :
Car on dirait que, créés pour souffrir,
Nous ne pouvons qu'à peine être heureux sans mourir.
Mais l'enfant la caresse ; il la rappelle, il pleure ;
Il arrête son âme aux lèvres qu'il effleure,
Et son corps délicat, par sa mère entouré,
Palpite et tremble encor d'en être séparé.
« Ne tremble plus ; c'est moi. Vois-tu ; je suis ta mère,
» Oh ! mon fils ! C'est mon fils, regarde-le, mon père ;
» C'est mon fils ! Ce n'est plus son fantôme trompeur :
» C'est mon enfant qui m'aime, et qui vit sur mon cœur. »

» Le pasteur pour le voir se courbe devant elle ;
Il sent couler ses pleurs à son récit fidèle :
Elle dit tout en paroles de feu.
De baisers, de sanglots son récit se compose :
En vain pour sa vengeance elle bégaie un vœu ;
Sortira-t-il du cœur où son fils se repose ?
Sans doute il a souffert, l'enfant infortuné !
Sans doute... il vit encor ; sa mère a pardonné. »

JULES LEFEVRE.

323

JULES LEFÈVRE.

La Tombe de Virgile.

—

Je suis au but ! mes pas ont touché l'Italie.
Par le feu d'un beau ciel la nature embellie
Des langueurs du sommeil va tirer mes pinceaux ;
Mon luth s'élancera vers des accents nouveaux ;
Oui, je veux, à l'oubli condamnant ma tristesse,
Retrouver les transports de ma fraîche jeunesse ;
Mon cœur bat d'avenir, et du besoin des cieux ;
La gaîté de la vie éclate dans mes yeux ;
Déjà les passions, qui dormaient dans mes veines,
Réveillent les anneaux de leurs brûlantes chaînes ;
Le passé tout entier se ranime en un jour,
Et mon bonheur encore a les traits de l'amour.

Ainsi je m'écriais, quand, le long du rivage,
Qu'avait à peine encore effleuré mon voyage,
De l'Homère latin je cherchais le tombeau :
Mais en vain, de mon cœur soulevant le fardeau,
Je voulais m'agiter d'une sorte de joie,
L'ennui, comme un vautour, avait repris sa proie.
Le Vésuve encor blanc des neiges de l'hiver,
Les monts de Castel-Mar, dont le pied toujours vert
Semble de loin dormir sur la vague roulante,
N'enchantaient déjà plus ma pensée indolente.
Je croyais tressaillir sur un sol embaumé,
Et j'avais cru qu'un air, de génie enflammé,
Ferait, en m'inondant de sa clarté nouvelle,
D'un flambeau presque éteint jaillir une étincelle ;
Mais rien d'un feu nouveau ne venait m'avertir,
Et sans être arrivé, j'aurais voulu partir.

Tandis que j'avançais vers cette solitude,
Qu'implorent de si loin le travail et l'étude,
Mes yeux, du Pausilippe abordant la hauteur,
Y cherchèrent l'autel du coteau protecteur ;
Alors je vis la tombe où mon humble prière
Allait du grand poète invoquer la poussière,
Et déjà plein du dieu qu'admire l'univers,
Comme pour l'adorer, je répétais ses vers.
Les amandiers, courbés sous leur blanche parure,
Et du printemps en fleurs la première verdure,

Ombragèrent mes pas jusqu'au fond des vergers,
Où DORT LE CHANTRE HEUREUX DES ROIS ET DES BERGERS.
N'ai-je point dû frémir d'une ardeur inquiète,
Sur ce sol consacré qui doit rendre poète?
Morne, hélas! et plus froid que le marbre glacé,
Où le nom de Virgile est le seul effacé,
Sans pouvoir de sa cendre arracher quelque flamme,
Du désir de penser je tourmentais mon âme.
L'aspect d'un beau pays, si pur, si jeune encor,
Qu'il faut y voir mourir, pour y croire à la mort,
Cet asile où Pétrarque, inclinant son génie,
Vint d'un nouveau langage inventer l'harmonie;
Ce monument sacré, ce temple, ce tombeau,
Que le Tasse, peut-être, aperçut du berceau,
Rien n'a pu, réveillant ma paupière alourdie,
Ramener quelques pleurs sur ma lyre engourdie.

Vous, qui vous souvenez du laurier qu'en ces lieux
Avait planté d'Arqua le fils harmonieux,
Vous n'y trouverez plus son ombre solennelle:
Cet arbre de la gloire est plus fragile qu'elle;
L'espace qu'il couvrait sous la ronce est caché.
Autrefois poétique, et des muses cherché,
Le lierre indifférent semble les méconnaître,
Rampe autour de leur temple, et le dégrade en maître.
Sous l'humide gazon qui surcharge le seuil,
J'aperçus à mes pieds la violette en deuil,

Je cherchai son parfum ; mais elle était de celles
Qui vivent pour nos yeux, et n'ont pas, quoique belles,
Ce langage embaumé que nous parlent les fleurs ;
Muette comme moi sous ses sombres couleurs,
J'y fus presque sensible, et de mon beau voyage
Je n'ai rien rapporté, que cette fleur sauvage.

FIN.

TABLE.

page

INTRODUCTION. 1

ANDRÉ CHÉNIER.

L'Aveugle. 3
Élégie. 15
Élégie. 17
Élégie. 21
La jeune Captive. 24
Le Rat de ville et le Rat des champs. 27
Derniers vers de l'Auteur. 30

DE LA MARTINE.

MÉDITATIONS POÉTIQUES.

Le Vallon. 33
Le Soir. 37
La Prière. 40
Le Chrétien mourant. 45
Le Golfe de Baya. 47
Bonaparte. 51
Le Papillon. 59
Les Étoiles. 60
Le Poète mourant. 66
Les Préludes. 72
Mort de Socrate. 81
Les Fantômes. 83
Le dernier Soir. 85
Prophétie du Mourant. 86
Les dernières Paroles. 88

CASIMIR DELAVIGNE.

MESSÉNIENNES.

La Dévastation des musées et des monuments. . 93
La Mort de Jeanne-d'Arc. 99

VICTOR HUGO.

La Naissance du duc de Bordeaux. 107
La Chauve-Souris. 114
Bonaparte. 117
Ballade. 123
Le Cauchemar. 126
Le Paysage. 128
Le Feu du ciel. 132
La Captive. 149
Fantômes. 153
Novembre. 161
Les Djinns. 164

ALFRED DE VIGNY.

La Fille de Jephté. 173
Le Déluge. 178
Le Cor. 193

CHARLES NODIER.

Le Poète malheureux. 201
Hymne à la Vierge. 206
Le Suicide et les Pélerins. 210
Le Trésor et les trois Hommes. 213
Le Poète et le Mendiant. 215
Le Retour au Village. 220
Souvenirs. 223

MADAME TASTU.

Les Feuilles de saule. 229
Les Oiseaux du Sacre. 232

MADEMOISELLE DELPHINE GAY.

La Veuve de Naïm. 241
La Tentation. 248
La Mort du Christ. 251

MADAME DESBORDES-VALMORE.

Le vieux Crieur du Rhône. 255
La suite du vieux Crieur du Rhône. 258

JULES LEFÈVRE.

La Tombe de Virgile. 267

PARIS, IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,
Rue Palatine, n. 5.